autorem tego dziełka jest L. Rousseau de la Valette.

# CASIMIR

## ROY

## DE POLOGNE.

*TOME I.*

*Suivant la Copie imprimée*

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Peron de la ſainte Chapelle. 1679.

XVII-5355-II/1.

A

MONSEIGNEUR

LE PRESIDENT

# DE MESMES,

COMMANDEUR

Des Ordres du Roy.

*MONSEIGNEVR,*

*L'Hiſtoire que je vous preſente n'a pas ce tour fin & delicat, dont les plus belles*

*belles choſes ont beſoin pour eſtre bien receuës. Mais ſi cét avantage luy manque elle eſt tres-veritable, & la verité toute ſimple a des charmes qui vous plaiſent d'avantage que ces ornemens pompeux qui éblouïſſent & qui ne ſatisfont point l'eſprit. Ainſi, MONSEIGNEUR, j'oſe eſperer que ce livre ne vous ſera pas deſagreable,*

*&*

*& que l'honorant de vo-*
*ſtre protection, l'on excuſe-*
*ra les fautes qui s'y trou-*
*veront. Ce ſeroit icy où je*
*devrois faire voſtre éloge,*
*& que j'aurois lieu de*
*m'étendre ſur ces qualitez*
*admirabiles qui vous atti-*
*rent l'eſtime & le reſpect*
*de tous les honneſtes gens;*
*mais vous eſtes au deſſus*
*des loüanges que l'on*
*pourroit vous donner, &*
*je n'apprendrois rien de*

*nouveau au public quand je dirois que vous n'eſtes pas moins illuſtre par vos vertus, que vous l'eſtes par voſtre naiſſance. Il me reſte donc ſeulement de faire connoiſtre à tout le monde la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
D. L. V. R

CA-

# CASIMIR
## ROY
## DE POLOGNE.

LE Royaume de Pologne eſt électif, & neanmoins les Polonois ont cette loüable coûtume d'élire toûjours un Prince de la Maiſon de leurs Rois. Auſſi Ladiſlas ne fut pas plûtoſt mort, que le Prince Caſimir ſon frere fut élû en ſa place. Il eſtoit de moyenne taille, brun, & un peu trop gros. Il eſtoit brave autant qu'on le peut eſtre: il avoit l'eſprit doux, ſa paſſion dominante eſtoit l'amour, il eſtoit un des meilleurs Princes qui fût jamais. L'on obtint diſpenſe du Pape pour luy faire épouſer la Reine,

veuve de Ladiſlas, autrefois connuë en France ſous le nom de la Princeſſe Marie. Il avoit toûjours eu de l'eſtime pour elle, & de ſon coſté elle l'avoit auſſi fort conſideré : de ſorte qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à perdre les noms de frere & de ſœur, pour prendre celuy d'époux, quoy que l'exemple en fût aſſez rare. Le bien de l'Etat ſervit de pretexte à la veritable inclination qu'ils avoient depuis long-tems l'un pour l'autre. A peine les ceremonies de leur mariage eſtoient achevées, que les troubles qu'on venoit d'appaiſer recommencerent dans le Royaume, pour une querelle particuliere d'un Gentilhomme Polonois, contre Chilmilenski General des Coſaques. Ce peuple eſt compoſé de pluſieurs Etrangers, & principalement de païſans Polonois, qui pour ſe delivrer de la ſervitude des Nobles ont abandonné leur païs pour ſe retirer dans l'Ukraine, Province voiſine des Tartares

res & des Turcs, & fort abondante en tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils ſuivent la Religion Grecque ſous l'obeïſſance d'un Patriarche, qui fait ſa demeure à Kiof, Ville fort belle & fort grande, qui eſt gouvernée ſous l'autorité du Roy de Pologne. Les Coſaques eſtant obligez de deffendre l'entrée du Royaume contre les Infidelles, quand ils travaillent, ils ont toûjours leurs armes, afin de n'eſtre pas ſurpris, & ſans prendre aucune ſolde du Roy ni de la Republique, ils expoſent genereuſement leurs vies, ſe contentans ſeulement du butin qu'ils font ſur les Ennemis de la Couronne. Ils ſont fort affectionnez au Roy, mais leur haine contre les Nobles eſt ſi grande, que les moindres querelles les obligent à prendre les armes, & à tirer une cruelle vengeance des offences qu'ils en reçoivent. Ils n'ont jamais d'autre Chef pour les commander que celuy qu'ils ont élû parmy eux: & quand il ſeroit ſimple

Berger, pourvû qu'il ſoit brave & heureux dans les combats, ils luy obeïſſent fort exactement, & luy portent un grand reſpect.

Chilmilenski leur General étoit le fils d'un Meunier, mais les victoires qu'il remporta ſur les Turcs & ſur les Tartares, le rendirent ſi illuſtre, qu'il paſſoit pour un des plus grands Capitaines du ſiecle. Aprés la mort de ſon pere, ayant demandé au Roy Caſimir la permiſſion de rebâtir le moulin qu'il luy avoit laiſſé, & d'y joindre quelques maiſons pour honorer ſa memoire, ce qu'il luy accorda en conſideration de ſon merite & des ſervices qu'il luy avoit rendus & à la Republique. Jarinski Colonel Polonois s'oppoſa au deſſein de Chilmilenski, & il luy deffendit de paſſer outre, diſant que l'eau de ſon moulin l'incommodoit; que le Roy commandoit ſur ſon bien, & luy ſur le ſien. Mais ces paroles hautaines n'ayant point rebutté Chilmilenski,

lenski, le Colonel en son absence fit brûler son moulin & ses maisons, & maltraita sa femme & son fils qui le vouloient empescher. Il est aisé de s'imaginer quelle impression cet outrage fit dans l'ame de ce grand homme. Il ne promit pas moins à sa vengeance que d'exterminer tous les Nobles, & son courage le seconda si bien, qu'ayant mis une puissante armée sur pied, il ruina tous ceux qui estoient parmy eux, d'un costé jusques à Lublin, & par toute la Podolie jusques à Rustembourg. Les femmes & les enfans ne furent pas épargnez, non plus que les Eglises, & ceux que le fer & le feu avoient laissés furent vendus aux Turcs; si bien que pour un moulin brûlé il y eut plus de soixante Villes détruites. Les Senateurs du Royaume, sans lesquels le Roy n'entreprent rien concernant la Republique, le suplierent de se mettre en campagne pour aller détruire les Cosaques; mais le Roy les

refusa, disant que c'estoit leur faute, & que Jarinski ne devoit pas brûler le moulin de Chilmilenski. Nonobstant ce refus les Nobles firent une Armée de cinquante mille hommes, & marcherent droit aux Cosaques, qui les attendoient en bon ordre. La bataille se donna. Les Polonois la perdirent, il en fut tué dix mille sur la place. Les fuyards furent poursuivis plus de douze lieuës, & les Cosaques chargez de dépoüilles & de gloire s'en retournerent chez eux, détruisant tous les lieux par où ils passoient, à la reserve des terres du Roy.

Les Nobles irritez de cette grande perte, & ne respirans que la vengeance, firent une convocation du septiéme homme, qui s'appelle en langage du Païs *Possolite Russin*, & ayant joint à cette levée quelques troupes Allemandes, ils recommencerent la guerre contre le sentiment du Roy, qui leur conseilloit de s'accom-

commoder, parce que les Cosaques deffendent le Royaume de l'invasion des Infidelles. Mais au lieu de suivre ce bon conseil, le Roy leur devint suspect, quoy qu'il allast luy-mesme commander leur Armée.

Les Cosaques avertis de cet armement, se mirent en campagne avec cinquante mille hommes, & leurs espions leur ayant raporté que les Polonois étoient campez au delà du Nieper, & ne faisoient aucune garde se confiant dans leur grand nombre, ils passerent secretement le fleuve une nuit, & ayant surpris les ennemis ils en tuerent six mille sur la place, mirent le reste en confusion, qu'ils poursuivirent jusques à Zamosch, prirent tout le bagage & vingt-quatre pieces de canon, qu'ils envoyerent à Kiow pour marque de leur victoire; & ayant mis le siege devant la Ville, après un mois de trenchée ils s'en rendirēt les maistres. Chilmilenski par ces grands avantages s'estant rendu redoutable,

proposa au Duc de Valachie une ligue offensive contre la Pologne, & le mariage de sons fils avec la fille du Duc; mais en ayant fait difficulté, soit à cause de la difference de leurs conditions, ou parce qu'ayant marié sa fille ainée au Prince Ratzivil, il ne pouvoit quitter le party des Polonois. Chilmilenski le menaça de le chasser de ses Etats : si bien que pour éviter la guerre, le Duc consentit au mariage, à condition qu'aprés la mort de Chilmilenski, son fils succederoit au Generalat; ce qui luy fut accordé par tous les Cosaques. Les Polonois avertis du jour que se devoient faire les nopces, s'assemblerent dans le dessein d'en troubler la feste, s'imaginant bien que les Cosaques ne seroient pas sur leurs gardes. En effet, ceux-cy ne songeant qu'à se bien rejoüir, furent surpris dans la Ville de Kiof, que les Polonois ruinerent sans beaucoup de peine. Les Nobles qu'on y retenoit prisonniers furent délivrez,

livrez, les Egliſes Grecques détruites & pillées, le Patriarche emmené priſonnier, & les Coſaques furent ſi abbatus de ce coup inopiné, qu'ils en parurent dans la derniere conſternation. Eſtant neanmoins revenus de leur étonnement, ils envoyerent un Ambaſſadeur au Roy, pour luy demander ſi c'eſtoit par ſon ordre que cette action s'eſtoit faite, pretendant qu'on leur rendît leur Patriarche, & qu'on leur donnât un dédommagement proportionné à leurs pertes. Le Roy ayant répondu à cet Ambaſſadeur qu'il n'avoit pas commandé qu'on détruiſit le moulin de Chilmilenski, ny qu'on ruinaſt la Ville de Kiof, mais que les Gentils-hommes l'avoient fait de leur mouvemẽt pour ſe recompenſer de leurs pertes; les Coſaques ſe joignirent aux Tartares, & entrerent dans la Podolie, commettant toutes les hoſtilitez que la guerre inſpire aux gens deſeſperez. Les Nobles avertis de cette nouvelle ir-

le irruption, firent entendre hautement au Roy, que s'il ne marchoit à leur teſte, ils auroient recours à Ragoski Duc de Tranſilvanie, & l'éliroient en ſa place. Le Roy qui avoit ſujet de l'apprehender, & qui connoiſſoit depuis long-tems leurs mauvaiſes intentions, promet de marcher avec les troupes Allemandes; ce qui ne leur plut pas, parce qu'ils vouloient qu'elles fuſſent mêlées parmy eux. Enfin l'Armée ſe rend à Cantinitz-Podolski, qui eſt une Ville tres-forte, où aprés pluſieurs petits combats il ſe donna une ſanglante bataille que les Coſaques perdirent, ayans eſté contrains de s'enfuir à leur tour. Mais comme ils avoient fait leurs magazins dans les marais, & qu'ils attendoient du ſecours, ils s'y retirerent, & les Polonois croyant qu'ils y periroient infailliblement, bloquerent les Coſaques, dont le ſecours eſtant arrivé, ils couperent le chemin des vivres aux Polonois, qui furent con-

contrains de faire ſur le champ une Paix deſavantageuſe. Cette Paix ne fut point ſignée, de ſorte que Caſimir ſe retira à Varſovie, & les Nobles dans leurs maiſons fort humiliez de leurs grandes pertes, & tres-mal ſatisfaits de luy, l'accuſant de favoriſer les Coſaques.

Le Roy avoit l'ame tendre, & n'eſtant plus occupé des penſées de la guerre, l'amour luy parut plus agreable. Le Vice-Chancelier Ragieski avoit depuis peu d'années épouſé une jeune Demoiſelle dont la beauté faiſoit beaucoup de bruit à la Cour. Elle eſtoit dans ſa vingt-deuxiéme année, d'une mediocre taille, mais fort aiſée, elle avoit les yeux noirs, grands & bien fendus, & dont l'éclat & la douceur inſpiroient de la tendreſſe à tous ceux qui la voyoient, le nez bien fait & la bouche belle, & tout le reſte de ſon viſage ſi bien proportionné, qu'ayant avec cela un eſprit fort enjoué & fort galand, il s'eſt vû peu de

per-

perſonnes plus accomplies. Le Vice-Chancelier la tenoit d'ordinaire à une maiſon de campagne proche de Varſovie, comme c'eſt la coûtume de tous les Seigneurs Polonois, dont les femmes vont rarement à la Cour, leur donnant meſme une eſpece de Gouvernante pour veiller ſur leurs actions quand la bienſeance les oblige de les y mener. La reputation de la Vice-Chanceliere avoit donné au Roy ce deſir preſſant qu'on a de voir les perſonnes dont on publie la beauté, & ſa preſence à la Cour acheva tellement ce que la reputation avoit commencé, qu'il en devint éperdûment amoureux. Il ſentit dans ſon cœur tous ces mouvemens violens qu'on reſſent d'ordinaire à la naiſſance des grandes paſſions; mais cette violence luy oſtoit ſi agreablement ſa liberté, que ſans conſiderer qu'il auroit mille obſtacles à vaincre, il s'abandonna ſans reſerve au pouvoir de la Vice-Chanceliere. Il eſt des Rois

qui

qui ſont faits d'une maniere qu'ils n'ont qu'à parler pour ſe faire aimer, mais Caſimir n'eſtoit pas de ce nombre, & ſon pouvoir ne s'étendoit pas juſques-là. Il craignoit la Reine, & il ſçavoit à quels excez les Polonois ſe portoient quand ils étoient jaloux. Il ſe contenta donc de témoigner dans les commencemens plus de complaiſance à la Vice-Chanceliere qu'il ne faiſoit aux autres Dames de la Cour, & attachant quelquefois ſes regards ſur elle, ils luy faiſoient voir aſſez clairement ce que les ſiens avoient fait naître dans ſon cœur. Mais ſa paſſion eſtoit trop violente pour demeurer plus long-tems dans le ſilence. Le Baron de Saint-Cir Gentilhomme François eſtoit depuis quelques années à la Cour de Pologne, où ſa bonne mine, ſon eſprit, ſa conduite & ſa bravoure luy avoient aquis la reputation d'un tres-galand homme. Il voyoit ſouvent le Vice-Chancelier Ragieski, qui témoignoit eſtre

fort

fort de ſes amis, & le Roy qui aimoit naturellement tous les François l'honoroit auſſi d'une eſtime particuliere, ſoit pour ſon merite, ou parce qu'il eſtoit parent de la Marquiſe des Roches Gouvernante des Filles d'Honneur de la Reine, qui l'affectionnoit beaucoup. Toutes ces conſiderations obligerent le Roy de le choiſir pour eſtre l'interprete de ſon amour, & pour tromper la prevoyance de ceux qui avoient intereſt de le traverſer. Il le fit donc entrer un jour dans ſon cabinet, où aprés luy avoir donné de nouvelles marques de ſa bonté, il le chargea de faire connoiſtre ſes ſentimens à la Vice-Chancelliere, luy témoignant de quelle importance cela eſtoit pour ſon repos. Quoy que la commiſſion fût delicate, le Baron connoiſſant l'humeur jalouſe de Ragieski, il ne fit point de difficulté de l'accepter, & de dire au Roy qu'il s'eſtimoit ſi heureux de l'honneur qu'il luy faiſoit de luy con-

confier un ſecret ſi important, qu'il ſacrifiroit volontiers ſa vie pour rendre à ſa Majeſté tout le ſervice dont il ſeroit capable. Le Roy qui n'attendoit pas moins de l'attachement du Baron, luy promit de le reconnoiſtre en Roy, & ayant ſur le champ pris les meſures qu'ils jugerent neceſſaires pour bien reüſſir en cette entrepriſe, qui devoit eſtre ſi fatale à Caſimir & à tout le Royaume; le Baron ſe retira à ſon appartement pour y penſer à loiſir. Comme il avoit la liberté d'aller ſouvent chez Ragieski, il s'attacha plus particulierement qu'il ne faiſoit auparavant à témoigner de la bonne volonté à tous ceux de la maiſon; & ayant l'eſprit inſinuant & agreable, il gagna ſi bien les bonnes graces de celle qui tenoit lieu de Gouvernante à la Vice-Chanceliere, qu'eſtant charmée de ſes honneſtetez, elle avoit de ſon coſté beaucoup de complaiſance pour luy. Il faiſoit naiſtre exprés les occaſions

ſions de parler fort ſouvent du Roy, & pour lors il exageroit ſa liberalité, ſa tendreſſe, ſa bonté & ſes autres grandes qualitez, en des termes ſi avantageux qu'il donnoit envie à cette femme de les éprouver. Aprés avoir ainſi diſpoſé ſon eſprit, il faiſoit adroitement remarquer à la Vice-Chanceliere les empreſſemens que le Roy avoit de la voir quand elle eſtoit au Palais; & quelquefois meſme il luy diſoit en riant, qu'il croyoit qu'il eſtoit amoureux d'elle: & il le luy dit tant de fois en preſence de la Gouvernante, qu'eſtant belle & n'ayant pas moins d'ambition que de beauté, il remarqua que cela ne luy deplaiſoit pas. Il en avertit le Roy qui redoubla ſes ſoins. La Vice-Chanceliere s'en apperçut avec joye, & le Baron en ayant fait confidence à la Gouvernante qui crut par là ſa fortune faite, ils reſolurent enſemble que le Roy luy écriroit afin de s'expliquer plus preciſement. La Gouvernante promit

de

de faire ſon devoir, & quelques jours aprés voicy de quelle maniere le Roy écrivit à la Vice-Chanceliere.

*Je vous aime, Madame, & cela ne vous doit pas ſurprendre. Vous étes faite d'une maniere qu'on ne peut tenir long-tems contre tant de charmes: & dans quelque élevation qu'on ſoit on eſt bien aiſe de porter vos chaines. Approuvez donc s'il vous plaiſt, Madame, la plus ſincere paſſion qui fut jamais. Que ma grandeur ne vous faſſe point d'ombrage, & ſurmontez comme j'ay fait tous les vains ſcrupules qui nous pourroient empeſcher de nous rendre heureux, puiſque jamais Prince n'a eſté plus diſcret, que*

CASIMIR.

Le Baron ayant pris l'occaſion de parler en particulier à la Vice-Chanceliere luy donna le billet que le Roy luy écrivoit. Elle changea pluſieurs fois de couleur en le liſant, & il parut tant d'alteration ſur ſon viſage, qu'il

qu'il en tira un bon augure. Neanmoins aprés l'avoir lû elle ne luy dit autre choſe, ſinon qu'elle eſtoit bien obligée au Roy de l'honneur qu'il luy faiſoit, & qu'elle n'avoit point de réponce à faire. Le Baron voulut luy parler, mais eſtant entré des perſonnes de qualité, il ſe retira & alla rendre compte à Caſimir de ce qu'il avoit fait. Ce Prince fut ſi content de ce qu'il luy apprit, quoy qu'il n'en pût tirer aucune certitude, qu'aprés luy avoir dit les choſes les plus obligeantes qu'il pouvoit eſperer, il luy fit preſent d'un diamant de grand prix. Pendant que le Roy ſe flatoit agreablement de l'eſpoir d'eſtre aimé de la Vice-Chanceliere, elle ſentoit de ſon coſté des agitations qui ne luy eſtoient pas ordinaires; & rapellant dans ſa memoire tous ces regards obligeans & paſſionnez par leſquels il s'expliquoit lors qu'elle eſtoit à la Cour, elle ne douta point qu'il ne l'aimât: mais ſon billet l'en

aſſu-

assuroit si positivement, que nonobstant toutes les considerations qui l'en devoient détourner, elle se fit un plaisir de le croire. Casimir estoit aussi bien fait que Ragieski, il estoit Roy, elle estoit jeune, il promettoit d'estre discret & fidelle, tout cela ébranla fort son esprit, & elle devint plus resveuse qu'elle n'avoit accoûtumé de l'estre. Sa Gouvernante qui n'en ignoroit pas la cause, luy demanda pourtant le sujet de sa mélancolie. Elle se deffendit fort long-tems de le luy dire, mais elle l'en pressa d'une maniere si engageante, & avec tant de protestations de la servir fidellement, qu'elle ne put resister davantage. Elle l'embrassa tendrement, & aprés luy avoir dit qu'il y alloit du bonheur de sa vie à garder le secret qu'elle luy confioit, elle luy montra le billet du Roy. La Gouvernante feignit d'en estre fort surprise, elle le lût serieusement, & ayant remontré à le Vice-Chanceliere le danger où

elle s'expoſoit par l'éclat que feroit cette paſſion dans le monde, elle parla enſuite d'une maniere ſi avantageuſe de la tendreſſe du Roy, qu'aprés l'avoir regardée avec une eſpece de compaſſion, elle luy promit de conduire les choſes ſi adroitement, qu'il n'en fallut pas davantage pour la determiner à recevoir favorablement ſes vœux. Auſſi eſtant allée le ſoir au Palais, & le Roy luy marquant à ſon ordinaire l'état où eſtoit ſon ame, elle y répondit ſi obligeamment qu'il ne douta plus qu'il ne fût heureux. Il parut tout d'un coup de la plus belle humeur du monde, & ſans témoigner aucune affectation s'étant approché de la Vice-Chanceliere, à laquelle il reïtera les proteſtations qu'il luy avoit faites dans ſon billet de l'aimer toûjours. Cette charmante perſonne, que le diſcours du Roy fit rougir, ayant pris la parole luy répondit avec beaucoup de modeſtie & de douceur. On a tant de peine à croi-

re,

re, Sire, que vous puiſſiez eſtre en l'état que vous le voulez perſuader, que ſi on pouvoit ſe flatter qu'un grand Prince comme vous put aimer ſincerement, on ſe feroit un plaiſir ſenſible de ſa paſſion. Mais, Sire, tant de choſes m'obligent à n'ajoûter pas foy à vos paroles, que je n'oſe vous dire que je ſouhaiterois qu'elles fuſſent veritables. Quel aveu pour le Roy! la joye le rendit long-tems immobile, & puis tout d'un coup cette meſme joye luy ayant fourny l'éloquence des Amans ſatisfaits, les proteſtations & les ſermens qu'il fit à la Vice-Chanceliere acheverent de la vaincre. Ce fut ainſi qu'ils s'engagerent. Il ne manquoit plus pour rendre leur bonheur parfait, que de trouver un lieu commode pour s'entretenir ſans témoins. Le Prince donna ordre au Baron d'en parler à la Vice-Chanceliere. Mais lors qu'il y travailloit, & que le Roy attendoit avec impatience cet heureux mo-

ment, il fut obligé de se mettre en campagne pour se deffendre de l'invasion du Grand Duc de Moscovie, qui sans aucun sujet rompit la Paix que le Roy Ladislas avoit faite avec luy. Ce Prince assisté des Cosaques prit la Ville de Smolensko, & ils firent d'autres progrez si considerables dans la Lithuanie, qu'on apprehendoit avec raison la ruine du Royaume. Casimir fit de son propre mouvement demander secours au Duc de Transilvanie, aux Hospodares, aux Tartares, & aux autres peuples de ces contrées là; mais toutes ces forces n'estant pas égalles à celles des ennemis, il ne put empescher la ruine de Vilna Capitale de la Lithuanie; toutes les personnes au dessus de quinze ans y furent mises au fil de l'épée, & le reste fut emmené à Moscou pour y estre élevé dans la Religion Grecque. Il est aisé de s'imaginer le déplorable état où se trouva le Roy dans ces fâcheu-

ses

ſes conjonctures. Il aimoit tendrement ſes peuples, mais il aimoit encore d'avantage ſa Maîtreſſe; de ſorte qu'on peut dire que jamais Prince ne fut agité de tant de differentes paſſions à la fois. La Vice-Chanceliere n'eſtoit pas plus tranquille, car il commençoit à luy devenir cher: Elle apprehendoit de le perdre parmy les hazards de la guerre, ou que l'abſence ne diminuaſt cette paſſion qu'il luy avoit témoignée avant de partir. Le Baron avoit beau l'aſſurer du contraire, tout ce qu'il luy pouvoit dire ne la ſatisfaiſoit point: & ſi l'hyver n'eût ramené le Roy à Varſovie, cette belle perſonne n'auroit pû cacher plus longtems le déplaiſir qu'elle avoit dans l'ame. Mais tous leurs chagrins ſe diſſiperent au moment qu'ils ſe revirent. Le Roy oublia les ſoins de la guerre pour ne ſonger qu'à plaire à la Vice-Chanceliere, & elle s'abandonna auſſi aux mouvemens de ſa

passion d'une maniere si obligeante pour luy, qu'il n'eut plus rien à souhaiter que de vaincre une foible resistance. Ils goûterent pendant quelques mois tous les plaisirs les plus doux qu'une passion naissante donne d'ordinaire : & l'amour prenoit le soin de bannir de leur esprit, tous les chagrins & toutes les inquietudes qui pouvoient traverser leur contentement. Mais soit que Ragieski se fust apperçu de quelque chose, ou que la necessité de ses affaires l'obligeast d'aller à la campagne, il y emmena la Vice-Chanceliere sa femme, & partit si brusquement de Varsovie qu'elle n'eut pas le tems de dire adieu à personne. L'étonnement de Casimir ne fut pas mediocre quand il en apprit la nouvelle ; tout ce que la colere peut inspirer de plus fâcheux luy passa dans l'esprit ; il jura la perte du Vice-Chancelier, & enfin il devint de si mauvaise humeur, que toute la Cour s'en apperçut, cha-

chacun tâchant d'en penetrer la cauſe. Le ſeul Baron eſtoit celuy qui ne l'ignoroit pas, auſſi ce fut à luy qu'il découvrit ſes plus ſecrettes penſées, & à qui dans le premier tranſport de ſa douleur il dit les choſes du monde les plus touchantes. Mais comme cet état violent ne pouvoir pas durer, & que la maiſon du Vice-Chancelier n'étoit pas fort éloignée de Varſovie, le Baron adoucit en quelque façon les maux du Roy, en luy faiſant eſperer que ſous pretexte de la chaſſe, il pourroit luy moyenner une entreveuë avec ſa Maîtreſſe; & ajoûtant à cela qu'il trouveroit encore la facilité de luy faire tenir de ſes lettres, & d'en avoir ſurement les réponſes; il parut contant, & luy laiſſa le ſoin de conduire les choſes. Le Vice-Chancelier entretenoit un Haras dans ſon parc; il avoit pluſieurs fois prié le Baron, qui eſtoit bon homme de cheval, d'aller voir ſes chevaux. Il prit ce tems pour le ſatisfaire, & pour ren-

dre à la Vice-Chanceliere un billet dont le Roy l'avoit chargé. Ragieski reçut le Baron avec beaucoup de joye. La Vice-Chanceliere en eut encore davantage de le voir. Elle en avoit besoin pour diminuer les chagrins que l'absence du Roy luy causoit. Mais quand le Baron luy eut donné le billet du Roy, elle reprit sa gayeté. Voicyce qu'il contenoit.

*Peut-on vous demander, Madame, ce qui vous a obligé de me quitter si promptement? Mais comment l'avez-vous pû faire sans me dire seulement adieu? Ne sçaviez-vous pas bien qu'estant le plus amoureux de tous les hommes, c'estoit m'abandonner à tout ce qu'on peut souffrir de plus cruel dans le monde. Revenez icy, Madame, & ramenez la joye & les plaisirs qui vous ont suivis, ou quoy qu'il en puisse arriver j'iray vous voir. La vie m'est insuportable où vous n'estes pas, & jamais personne n'aima plus tendrement, que*

La Vice-Chanceliere qui étoit venuë à la campagne ſans qu'elle en euſt d'envie, n'y ſouffroit pas de moindres peines que le Roy à Varſovie; & ſa paſſion pour luy eſtoit venuë à un tel point, que Ragieski la voyant dans une mélancolie extraordinaire, commençoit à l'obſerver de plus prés, pour tâcher d'en découvrir la cauſe; & meſme il la preſſoit aſſez ſouvent de la luy dire. Mais comme ſes empreſſemens augmentoient ſes chagrins, le Baron vint fort à propos pour les faire ceſſer, & le billet de Caſimir la raſſura contre toutes ſes craintes. Elle avoit pour le moins autant d'impatience que luy d'eſtre à Varſovie, elle feignoit d'eſtre malade afin d'y retourner. Mais Ragieski ne croyant pas le mal preſſant, remettoit toûjours le départ. Cependant elle ſouhaitoit paſſionnement de voir le Roy, & elle apprehendoit pourtant que ſon impatience ne le fiſt venir, parce que ſon mary auroit aſ-

ſurement découvert leur commerce. Dans cette incertitude il falloit donc trouver un milieu. A deux lieuës de leur maiſon il y en avoit une autre fort belle, appartenant à un Officier de la Couronne. Cette maiſon eſtoit proche d'une foreſt où il y avoit beaucoup de beſtes. Le Baron propoſa à la Vice-Chanceliere d'y faire une partie de chaſſe, où il feroit trouver le Roy. Elle approuva l'expedient, & comme rien n'eſt impoſſible aux femmes d'eſprit, elle ménagea ſi bien la choſe, que Ragieski propoſa luy-meſme au Baron de courre un Cerf à deux jours de là. Afin de mieux cacher ſon deſſein il feignit d'avoir des affaires qui l'obligeoient de s'en retourner. Cela fit qu'on le preſſa davantage de demeurer, & tout eſtant ainſi reſolu, il écrivit au Roy, marquant preciſement le lieu où il pourroit voir la Vice-Chanceliere. Et afin qu'il ajoûtaſt plus de foy à ſes paroles, elle luy écrivit auſſi ce billet.

*Vous*

*Vous sçavez que je vous aime, Sire, & c'en est assez pour vous persuader qu'on m'a fait venir icy malgré moy. Mais est-il bien vray que vous souffrez autant que vous le dites? Ah! si cela est ainsi, que j'ay lieu de me consoler des peines que vostre absence me cause? Mais pourquoy m'abuseriez vous? ma tendresse ne me doit-elle pas assurer de la vostre? & pourquoy ne souffrirez-vous pas? Venez donc, Sire, au lieu qu'on vous marque, & croyez qu'outre le plaisir de la chasse, vous y aurez encore celuy d'y voir la personne du monde qui est le plus veritablement à vous.*

Le Baron donna ce billet à son Ecuyer pour le porter au Roy. Mais quoy que le bon succez de son voyage luy dût donner bien de la joye, comme il aimoit passionnement la Marquise des Roches, dont l'absence luy causoit des peines extrêmes, il ne pouvoit s'empescher de témoigner son inquietude. Ragieski qui

crut que le Baron s'ennuyoit dans ſa maiſon, faiſoit ce qu'il pouvoit pour le bien divertir; & voyant que malgré ſes careſſes & ſes bons traitemens, il conſervoit toûjours un fonds de mélancolie qu'il ne pouvoit cacher, il s'imagina qu'il eſtoit amoureux. Il l'en avoit déja raillé pluſieurs fois à Varſovie, le voyant ſi aſſidu auprés de la Marquiſe des Roches ſa parente. Mais quoy qu'ils fuſſent bien enſemble, il n'avoit jamais voulu luy en faire confidence. Il redoubla donc ſes empreſſemens d'une maniere ſi honneſte & ſi galante, que le Baron luy avoüa de bonne foy ſa paſſion. Comme Ragieski crut que dans leur intrigue il devoit y avoir quelque choſe d'extraordinaire; il obligea le Baron de luy en faire le recit, & aprés luy avoir promis de garder le ſecret, parce que la choſe eſtoit aſſez de conſequence, le Baron commença ſon hiſtoire ainſi.

# HISTOIRE DU BARON DE SAINT-CIR.

PEndant les dernieres Guerres Civiles, qui cauſerent tant de deſordre en France, mon Pere qui eſt d'une des meilleures maiſons de la Guyenne, m'envoya à Paris, où la Reine Regente Anne d'Eſpagne tenoit ſa Cour. J'eſtois pour lors âgé de vingt-quatre ans, & quoy que je n'euſſe pas toutes les qualitez neceſſaires pour me diſtinguer dans la plus belle Cour du monde, j'oſe neanmoins vous dire qu en peu de tems j'y fis aſſez d'amis. Comme j'avois toûjours eu une grande paſſion de voir l'Italie, & que mon Pere m'en avoit empeſché, parce que j'eſtois unique &

qu'il m'aimoit tendrement, ce fut avec beaucoup de peine qu'il consentit que j'en fisse le voyage. Mais aprés avoir pris toutes les mesures necessaires pour satisfaire ma curiosité, un jour que j'allay au Louvre, pour prendre congé d'un homme de qualité de mes amis, j'y fis rencontre d'une jeune Dame, laquelle estant demeurée veuve sans enfans, se voyoit obligée de disputer aux heritiers de son defunt mary une terre de grand prix qu'il luy avoit donnée en mourant. Sa taille qui estoit des plus avantageuses, m'ayant fait arrester pour la considerer, je sentis dans mon cœur un si grand desir de la connoistre, que je ne pus m'empescher de la suivre. Comme elle vouloit presenter un placet à la Reine & luy demander sa protection, elle s'adressa au Capitaine de ses Gardes, qui estoit celuy que je cherchois aussi. L'amour qui avoit resolu de me faire sentir ses traits, voulut se servir de cette occasion pour m'ap-

m'apprendre ſes loix ; car la Marquiſe des Roches (ainſi s'appelloit cette Dame,) fit le recit de ſon affaire au Capitaine des Gardes, d'une maniere ſi galante & ſi ſpirituelle, qu'eſtant d'ailleurs tres-belle comme vous ſçavez, je m'intereſſay dans ſon affaire, comme ſi elle m'euſt eſté fort conſiderable. J'oubliay le deſſein que j'avois fait de voyager, & croyant que je ne pourrois jamais rien faire de plus agreable ny de plus avantageux pour moy, que de m'attacher à cette belle veuve. Je ne penſay plus qu'aux moyens dont je me pourrois ſervir pour luy faire connoiſtre mes ſentimens. Aprés avoir donc un peu reſvé, j'interrompis la Marquiſe, que j'avois toûjours regardée fort attentivement, pour dire à mon ami, qu'encore que je fuſſe perſuadé que ſa generoſité le porteroit infailliblement à la ſervir, je joignois neanmoins mes prieres aux ſiennes, & le conjurois d'employer ſon credit

pour

pour luy faire avoir une audiance favorable de la Reine. Et m'adreſſant en ſuite à elle je luy dis auſſi d'un air qui marquoit aſſez la part que je prenois dans ce qui la touchoit. Je n'eſperois pas, Madame, eſtre aſſez heureux aujourd'huy pour offrir mes ſervices à une auſſi aimable perſonne que vous; mais puiſque ma bonne fortune m'a donné quelque part dans l'amitié de Monſieur, je n'ay pû laiſſer paſſer cette occaſion ſans vous témoigner, en luy recommandant vos intereſts, l'extréme paſſion que j'ay de vous ſervir; & je ſouhaiterois bien, Madame, que le tems m'en pût fournir de plus favorables, afin de vous marquer mieux le zele & le reſpect que j'ay pour vous. La Marquiſe, que ces paroles firent un peu rougir, me répondit avec une modeſtie qui acheva de me charmer. Je dois ſans doute, Monſieur, attribuer à voſtre ſeule generoſité les offres obligeantes que vous me faites, car ne connoiſ-

ſant

ſant en moy aucune qualité qui puiſſe m'attirer un auſſi galand homme que vous pour protecteur, il faudroit que je fuſſe bien vaine pour croire que mon merite vous eût engagé à prendre tant de part dans mes intereſts; & il faut aſſurément que le Ciel qui protege toûjours les perſonnes affligées vous ait fait venir icy tout exprés, pour me donner des marques de voſtre bonté. Pendant que nous parlions ainſi, un Officier eſtant venu dire que la Reine alloit ſortir, le Capitaine donna la main à la Marquiſe pour la preſenter à ſa Majeſté; Elle en fut receuë tres-favorablement, & aprés que la Reine fut montée en caroſſe je fis tout ce que je pus pour accompagner la Marquiſe chez elle; mais elle n'y voulut jamais conſentir. Si bien que je m'en retournay chez moy avec des ſentimens bien oppoſés à ceux qui m'avoient fait venir au Louvre. Paris me ſembla mille fois plus charmant que je ne l'avois

vois trouvé, & je me ſentis ſi épris des beautez de la Marquiſe, que je renonçay entierement au deſſein de voyager, pour ne ſonger plus qu'au moyen de luy plaire. L'amour qui pour eſtre bien receu dans les ames, y entre d'ordinaire accompagné des graces & des jeux, afin de s'en rendre plus aiſément le maiſtre, me repreſenta la Marquiſe comme la plus aimable perſonne du monde, en me faiſant tantoſt remarquer avec plaiſir cette douceur qui accompagne toutes ſes actions, & puis la vivacité de ſon eſprit, & ce tour galand qu'elle donnoit aux choſes, en ſorte que ne m'eſtant jamais trouvé en cet état j'admirois un changement ſi extraordinaire. Ayant donc fait pluſieurs reflexions ſur mon avanture, je me mis au lit croyant y dormir, mais à peine avois-je fermé les yeux pour m'abandonner au ſommeil, que la Marquiſe ſe repreſenta à mon imagination, avec encore plus

de

de charmes que je n'en avois trouvé en elle. Je m'éveillay contre ma coûtume, ce qui me surprit, & aprés avoir en vain taſché de me rendormir, je me tins ce diſcours à moy-meſme : D'où vient que dans un moment toute ma curioſité c'eſt evanoüie? je n'ay plus cette forte paſſion qui me tourmentoit depuis ſi long-tems ; & pour avoir veu une ſeule fois la Marquiſe des Roches, je me trouve inquiet, & reſveur : que ſera-ce donc quand je la connoiſtray plus particulierement ? non, non ; je ne veux point de liaiſon avec une perſonne qui produit des effets ſi ſurprenans, les ſuites en ſeroient trop fatales à mon repos, & je me priverois de la choſe du monde que j'eſtime le plus. Je veux donc partir & m'eſloigner de ces lieux, avant que d'y eſtre plus attaché ; auſſi-bien ne pourrois-je juſtifier un retardement de cette nature dans l'eſprit de mon pere ny de tous mes amis, deſ-

quels

quels j'ay dé-ja pris congé. Mais helas que dis-je! ſortir de Paris! mon cœur n'y peut conſentir, ce que j'y laiſſerois vaut mieux que tout le reſte de l'Univers. Ma belle veuve me doit tenir lieu de tous mes voyages, j'auray un extréme plaiſir de la voir, peut-eſtre qu'elle ne ſera pas inſenſible à mes vœux, & qu'enfin je ſeray aſſez heureux pour ne luy pas déplaire. Qu'on ne me parle donc plus de voyage, j'en ay perdu la penſée, & puis qu'il faut une fois perdre ſa liberté & devenir eſclave, ah! que ce ſoit de l'adorable Marquiſe, qui n'a point de ſemblable. Ayant encore fait beaucoup d'autres reflexions, il me fut impoſſible de pouvoir dormir. Si bien que le jour eſtant fort avancé ſans qu'aucun de mes gens eût entré dans ma chambre, un de mes amis qui fut ſurpris de me voir ſi long-tems au lit, vint par ſa preſence interrompre mes reſveries: & comme il avoit bien du pouvoir

ſur

ſur moy, il me demanda ce qui m'obligeoit d'eſtre ſi pareſſeux, veu que je n'avois pas trop de tems pous mettre ordre à mon depart; & luy ayant répondu que j'avois eſté fort indiſpoſé toute la nuit, mais que je me trouvois un peu mieux, je me levay quelque tems aprés & m'en allay dans le Palais d'Orleans, afin de taſcher par la beauté de ces jardins de divertir les chagrins que cette paſſion naiſſante me cauſoit. Mais au lieu d'y trouver le remede que je cherchois, aprés en avoir parcouru avec peu d'application toutes les belles allées, je me confirmay davantage dans la reſolution de m'attacher au ſervice de la Marquiſe, & je m'en retournay ſi reſveur chez moy, que je ne trouvois aucun plaiſir que dans l'agreable idée que je conſervois de ſa beauté. De ſorte que deux jours aprés, j'allay luy rendre ma premiere viſite & comme noſtre converſation fut aſſez longue,

j'eus

j'eus le tems de decouvrir la delicateſſe de ſon eſprit. Elle me dit les plus jolies choſes du monde ſur le ſujet de noſtre connoiſſance, & je m'en retournay ſi ſatisfait de la civilité de la Marquiſe, & ſi amoureux d'elle, que l'amour n'a jamais eſté mieux étably dans un cœur. Je commençay dés lors à prendre plus de ſoin de ma perſonne que je n'avois fait, je devins plus reſveur que de coûtume, & tout ce qui n'eſtoit point la Marquiſe me paroiſſoit ſi inſuportable, que mes amis meſmes s'aperceurent de mon changement. Cependant le tems que j'avois pris pour partir s'eſtant paſſé auſſi-bien que ma curioſité, je feignis une indiſpoſition dont je donnay avis à mon pere, lequel ayant eu peine à conſentir mon éloignement, fut bien aiſe d'apprendre que je ne m'empreſſois plus de ſortir du Royaume; & comme il avoit deſſein de m'acheter une charge conſiderable à la Cour. Il me fit connoiſtre qu'il vou-

vouloit que j'y reſtaſſe. Il eſt aiſé de s'imaginer la joïe que j'eus d'apprendre cette nouvelle. Comme elle s'accordoit avec mon amour, je n'en receus jamais de plus agreable ; & n'ayant plus alors d'autre paſſion que de ſervir la Marquiſe, je la voyois tous les jours, & ne perdois aucune occaſion de luy marquer ma tendreſſe. Toute la difficulté fut de luy decouvrir que je l'aimois ; mes yeux languiſſans, & mes ſoûpirs redoublez faiſoient aſſez connoiſtre que je n'eſtois pas inſenſible: mais tout cela ne me ſatisfaiſoit point, & quand je ſortois d'auprés d'elle je ne pouvois ſouffrir que la ſolitude. Là repaſſant dans mon eſprit, tout ce que j'avois dit & tout ce que j'avois fait, tantôt je me blâmois d'avoir eſté trop timide, & d'autrefois d'avoir eſté trop hardy. Et j'eſtois toûjours auſſi mal ſatisfait de moy que je l'eſtois de cette aimable perſonne. Enfin le tems me fournit une occaſion dont je me

ſervi

ſervi aſſez à propos. La Marquiſe avoit une de ſes amies, qui s'eſtoit trouvée ſouvent dans nos converſations, & qui ayant un aſſez grand panchant pour moy, faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour découvrir celle pour qui je ſoûpirois, & elle m'en preſſoit meſme ſi agreablement, que j'avois beaucoup de peine à cacher ma paſſion. Un jour que nous allâmes tous trois nous promener au Cours, la Marquiſe & moy nous eſtant inſenſiblement attachez à nous regarder aſſez languiſſamment, cette amie s'en eſtant apperceuë me dit avec beaucoup de ſurpriſe : Ah ! Monſieur, je ſçay preſentement ce que vous me cachiez avec tant de ſoin, puis elle ſe tût ſans vouloir parler davantage. Nous fiſmes tout ce que nous pûmes pour rompre ſon ſilence, & ſur tout la Marquiſe la preſſa fort de luy en dire la cauſe, mais elle ne pût jamais l'y obliger. De ſorte que ne pouvant

plus

plus demeurer au Cours, nous fûmes contraints de nous en retourner. Quand la Marquiſe n'auroit pas eu la curioſité qui eſt naturelle au ſexe, ce myſtere luy en auroit donné: auſſi l'eſtant allée voir le lendemain, elle ne manqua pas dés qu'elle me vit de me preſſer de luy en decouvrir le ſecret, s'imaginant bien que j'y étois pour quelque choſe. Comme je n'en ſçavois pas preciſément la cauſe je me trouvay aſſez embarraſſé, je fis ce que je pus pour me deffendre de dire ma penſée; mais comme en ces ſortes d'occaſions plus on s'excuſe de dire aux Dames ce qu'elles veulent apprendre, & plus cela augmente leur curioſité, la Marquiſe redoubla ſes empreſſemens, & voulut abſoluëment ſçavoir ce que j'en croyois. Si bien que cette conjoncture me ſemblant aſſez favorable pour luy découvrir ma paſſion, j'eſſayay deux ou trois fois de luy dire ce que j'avois reſolu, mais

j'éprouvay dans ce moment ce que c'eſt que le reſpect amoureux, & ce fut avec beaucoup de crainte & de confuſion que d'une voix tremblante, je luy dis que ſon amie s'eſtoit apperceuë que je l'aimois, ce qui l'avoit renduë de mauvaiſe humeur. Oüy, Madame, ajouſtay-je, on ne peut vous aimer d'avantage, & ſi vous conſiderez ce que peuvent vos charmes, vous jugerez bien que vous ne pouvez faire naiſtre de mediocres paſſions. La Marquiſe qui s'attendoit d'apprendre toute autre choſe, fut extrémement ſurpriſe de me voir parler ſi ſerieuſement. Elle fut ſur le point de ſe mettre en colere, de me bannir de ſa preſence: mais comme elle m'avoit preſſé de luy declarer ma penſée, elle ſe contenta de me dire d'un ton de voix qui marquoit pourtant ſon agitation: ſi j'avois eſté moins curieuſe, il eſt certain, Monſieur, que vous n'auriez pas pris la liberté de me parler de la maniere

que

que vous venez de faire, & que le respect que vous devez à nostre sexe vous en auroit empesché : mais puisque par ma faute j'ay donné lieu à celle que vous avez faite, je ne veux pas vous punir cõme j'aurois pû faire sans cela ; & si vous voulez que nous nous voyons davantage, je pretens que ce soit sans passion, & je vous deffens de me dire jamais que vous en ayez pour moy. Ces paroles m'ayant un peu rassuré, & n'ignorant pas que quand on a une fois dit, qu'on aime, l'amour le redit mille fois, je tournay la chose galamment, en disant à la Marquise qu'elle m'avoit plus obligé qu'elle ne pensoit en me deffendant de parler de ma passion, veu que je ne pouvois assez bien l'exprimer par des paroles, & qu'il estoit impossible de pouvoir expliquer les sentimens d'un cœur aussi amoureux que le mien. Que je voulois luy obeïr & garder le silence ; mais que j'esperois que mes yeux & toutes mes

actions ſupleroient ſi bien au deffaut de ma langue, qu'à la fin elle ſeroit perſuadée, qu'il ne ſe pouvoit rien ajoûter à l'affection reſpectueuſe & ſincere que j'avois pour elle. A peine avois-je achevé de parler, que l'amie de la Marquiſe entra dans la chambre où nous eſtions: mais comme la Marquiſe eſtoit mal ſatisfaite de ſa curioſité, elle ſe prit bien garde de luy demander encore le ſujet de ſa melancolie; ſi bien que la converſation s'eſtant étenduë ſur des choſes generales & aſſez indifferentes, elle finit bien-toſt, chacun s'eſtant ſeparé. Depuis ce tems là j'eus quelque ſorte d'eſperance que la Marquiſe écoûteroit mes vœux, & comme l'eſperance eſt une flateuſe qui adoucit les maux des amans, j'interpretois preſque toûjours à mon avantage tout ce qu'elle me diſoit. Mais ce ne fut pourtant qu'aprés une année d'aſſiduité, que cette belle perſonne ſe laiſſa vaincre, & qu'elle me don-

donna toutes les marques d'eſtime & d'amitié que je pouvois attendre d'une perſonne en qui la vertu eſtoit au ſupréme degré. Jamais il ne s'eſt veu une paſſion ſi pure ny ſi innocente que celle que nous avions, ny jamais amans n'ont paſſé le tems plus doucement que nous fiſmes pendant quelques mois. Mais ces beaux jours s'éclipſerent, & l'amour me fit connoiſtre que s'il prête pour un tems ſes joyes & ſes faveurs, il s'en fait payer avec uſure. Le merite de la Marquiſe eſtant connu de toutes les perſonnes de bon goût, il arriva par malheur pour moy qu'une Dame de grande qualité ayant eſté priée par la Reine de Pologne de luy envoyer une Dame Françoiſe pour eſtre Gouvernante de ſes filles d honneur, elle jetta les yeux ſur la Marquiſe, & ſcût ſi bien luy faire connoiſtre la conſequence de cet employ, qu'enfin elle ſe reſolut de l'accepter. L'ambition qui eſt natu-

relle au ſexe, luy parut dans ce moment la plus forte des paſſions, elle s'imagina que je ſouſcrirois agreablement à cet éloignement, & que meſme je pourrois la ſuivre; & dans cette pensée elle prit ſecrettement toutes les meſures neceſſaires pour ſon départ, eſtant reſoluë de ne m'en donner avis qu'un jour ſeulement auparavant. Mais comme les mauvaiſes nouvelles s'apprennent toûjours plûtoſt qu'on ne voudroit les ſçavoir, je fus averty du deſſein de la Marquiſe. Jamais ſurpriſe n'a eſté pareille à la mienne, & comme ſi j'euſſe eſté frapé d'un coup de foudre, je demeuray long-tems immobile, ſans pouvoir proferer une ſeule parole. Enfin eſtant revenu à moy j'examinay toute ma conduite paſſée, pour voir ſi j'avois fait quelque choſe qui dût obliger la Marquiſe de me quitter ainſi, & aprés avoir repaſſé exactement juſques aux moindres circonſtances, ne me trouvant coupable

que

que de trop d'amour, je l'accuſay mille fois d'injuſtice & d'infidelité; puis m'en prenant à l'amour meſme, je le fis l'autheur de mes malheurs, & mon deſordre fut ſi grand, que je ne m'épargnay pas moy-meſme. De ſorte qu'aprés avoir fait cent reſolutions differentes pour rompre ce voyage, les choſes meſmes les plus extrêmes me paſſerent par l'imagination; & tout agité de ces differentes paſſions, j'allay chez la Marquiſe pour luy reprocher ſon inconſtance: mais je ne l'eus pas plûtoſt veuë, que l'amour reprenant l'empire de mon cœur, toute infidelle qu'elle eſtoit, je la trouvay avec les meſmes charmes qu'auparavant. Toutes mes reſolutions s'évanoüirent, & ſi la Marquiſe qui reconnut du trouble ſur mon viſage, ne m'eût demandé ce qui le cauſoit, je n'aurois pas eu la force de me plaindre de mon malheur, tant il eſt vray qu'il eſt impoſſible quand on aime bien

tendrement de pouvoir faire des reproches à l'objet aimé, que nous excuſons toûjours par une eſpece de honte de nous voir trompez, ou par la crainte de luy déplaire. La Marquiſe me fit donc connoiſtre les raiſons qu'elle avoit d'accepter les offres qu'on luy faiſoit, & l'amour me les fit trouver les meilleurs du monde, pendant tout le tems que je fus avec elle. Si bien que la Marquiſe qui ſe vit ſortie de ce pas dangereux, crût qu'elle feroit aſſeurement ſon voyage, & elle n'eſtoit plus occupée que de cette penſée. Mais comme il n'y avoit eu que l'ambition qui l'avoit fait reſoudre à l'entreprendre, & qu'elle n'avoit conſulté avant de s'y engager, ny ſon cœur, ny ſon amour, ils luy firent connoiſtre à l'heure qu'elle y penſoit le moins, qu'ils doivent eſtre de la partie, & qu'on ne peut rien faire de bon ſans eux. Ayant donc pris toutes les meſures qu'il falloit pour s'en aller, elle quitta

Pa-

Paris pour ſe rendre au Havre, où un vaiſſeau l'attendoit. Cét éloignement qui me rendoit le plus infortuné de tous les Amans, me cauſa une douleur extrême, & dans mon abbattement je fis des plaintes capables de toucher un cœur de marbre. Mais enfin aprés avoir bien ſoûpiré, je pris la poſte & m'en allay l'attendre au Havre, dans le deſſein de faire en ce lieu un dernier effort pour tâcher de la détourner de faire ſon voyage. La Marquiſe, qui s'y rendit aprés cinq jours de chemin, fut bien ſurpriſe de m'y trouver en habit déguiſé. Son amour ſe réveilla en me voyant, & elle ſentit en ſon cœur un mouvement de tendreſſe qui luy fit blâmer ſon ambition: comme j'en aperçus quelque choſe, je profitay de ce bon moment; car aprés luy avoir donné une lettre ſuppoſée, qui me ſervoit de pretexte, l'ayant obligée d'aller voir la Citadelle qui eſt une des plus belles & des plus

fortes de l'Europe, comme elle ſe promenoit ſur les Baſtions, au pied deſquels la mer vient briſer ſes flots, je pris ſujet de luy parler de l'infidelité de cet élement : & quelques reſtes d'un vaiſſeau qui avoit échoüé depuis peu à la rade, s'eſtant preſentez dans ce moment à noſtre veuë, cela ſeconda ſi heureuſement mon deſſein, que la crainte & l'amour firent ſur l'eſprit de la Marquiſe l'effet que je m'en eſtois promis. Elle changea la reſolution qu'elle avoit priſe de me quitter. Nous renouvellâmes nos anciennes proteſtations, de ne nous quitter jamais, & pour couvrir ce changement d'un pretexte ſpecieux, la Marquiſe feignit de ſe trouver fort mal; & il fut reſolu que je ne paroiſtrois qu'aprés que le vaiſſeau ſeroit en mer, on la r'emporta donc viſtement dans ſon logis, où elle ne manqua pas de ſe mettre au lit dés qu'elle fut arrivée, & de ſe plaindre comme on ſe peut imaginer. Le plus ha-

habille Medecin fut appellé pour la voir, & je luy donnay ſi bien les ordres qu'il falloit pour perſuader à tout le monde qu'elle eſtoit tres-malade, que chacun la crut en danger de ſa vie. De ſorte que le Capitaine du vaiſſeau aprés avoir attendu en vain pendant quinze jours le retour de ſa ſanté, fut contraint de ſe mettre à la voile pour s'en aller en Pologne. N'ayant rien plus à ſouhaitter, je fis connoiſtre à la Marquiſe que pour oſter tout ſoubçon, que j'euſſe contribué à ſon retardement, il falloit que je m'en retournaſſe comme j'eſtois venu, à quoy elle conſentit; & quelques jours aprés s'eſtant auſſi renduë à Paris, elle perſuada ſi bien à la Dame qui l'avoit engagée, le déplaiſir qu'elle avoit de s'eſtre trouvée malade, & de n'avoir pû faire le voyage, qu'elle ne reconnût point qu'il y eût de l'affectation, & conſerva toûjours pour elle toute ſon eſtime, & toute ſon affection.

Fort contans l'un de l'autre, nous passames depuis ce tems là six mois ensemble assez doucement : Mais enfin l'amour qui avoit resolu de nous separer, fit renaistre l'occasion d'aller en Pologne à l'heure que j'y pensois le moins ; car la Reine qui attendoit une Gouvernante avec impatience, & qui ne la vit point arriver dans le vaisseau qui devoit l'amener, s'estant imaginée qu'on avoit negligé ses ordres, s'adressa à une autre Dame pour luy en envoyer une, dont la Marquise ayant esté avertie elle fit si bien auprés de la premiere Dame qui l'avoit engagée, que par son moyen elle fut encore destinée pour cét employ, ayant effectivement dessein de s'en aller. Aussi quelque chose que je pusse faire pour la détourner de cette pensée ; je ne pûs y reussir ; & mesme la Marquise qui aprehendoit une seconde maladie, m'obligea de ne quitter point Paris. Je fus donc contraint

d'y

d'y consentir, & de me contenter des assurances qu'elle me donna, de ne m'oublier jamais. Mes larmes & mes soûpirs n'eurent aucune force, & le tems qu'elle avoit demandé pour donner ordre à ses affaires, estant expiré, elle s'embarqua sur le vaisseau qui devoit l'emmener, & arriva heureusement à la Cour de Pologne, où elle fut receuë de leurs Majestez avec tout le bon accueil qu'elle pouvoit esperer. De tous les déplaisirs que l'amour nous cause, l'absence est asseurement le plus sensible; il y en a bien quelques autres dont les douleurs sont plus vives, mais quand il faut se voir eloigné de ce qu'on aime, il n'y a rien qui nous accable d'avantage. Il est donc aisé de s'imaginer qu'elle fut ma douleur. Comme j'aimois tendrement la Marquise, je regardois cette separation comme une espece de mort; & cette pensée fit une telle impression sur mon esprit, qu'en peu de jours je pa-

rus ſi changé, que mes amis en furent tous ſurpris. On ne voyoit plus cette humeur enjoüée que j'avois auparavant, & quoy je tâchaſſe de cacher ma melancholie pour reprendre ma gayeté, il paroiſſoit une certaine langueur dans toutes mes actions, qui faiſoit bien connoiſtre que mon ame eſtoit fort loin de moy. Autant que Paris m'avoit eſté cher, depuis que la Marquiſe en fut partie, il me devint en horreur, & au milieu de cette grande ville je vivois comme ſi j'euſſe eſté dans une ſolitude. Le ſeul ſouvenir de ma Maîtreſſe occupoit toutes mes penſées, & ne pouvant plus vivre ſans la voir, je pris reſolution de la ſuivre. Mais comme ce voyage eſtoit aſſez long, je voulus prendre des precautions auprés de mon pere afin de ne l'affliger pas. Je m'en allay le voir & demeuray quatre ou cinq mois avec luy, pendant leſquels ayant fait connoiſtre à la Marquiſe le deſſein que

j'avois

j'avois de l'aller trouver, elle prit des meſures auprés de la Reine de Pologne, & ſupoſant que j'eſtois ſon parent, elle fit trouver bon à ſa Majeſté que je fiſſe un voyage à ſa Cour. Elle eut meſme la bonté de luy témoigner que je n'y demeurerois pas inutile, & qu'aſſurément elle luy feroit connoiſtre qu'elle prenoit part à tout ce qui la touchoit. La Marquiſe eſtant donc aſſurée que je ſerois bien receu, elle m'en donna avis par ce billet.

---

# LA MARQUISE DES ROCHES AU BARON DE SAINT-CIR.

*IL eſt bien difficile d'avoir des parens faits comme vous, mon cher Couſin, ſans ſouhaitter avec paſſion de les voir, principalement dans un pays où l'on ne peut*

*peut ſe confier qu'à peu de gens. Si vous perſeverez donc toûjours dans le deſſein de voyager, vous n'aurez jamais plus de plaiſirs qu'en Pologne, puiſque je vous y recevray avec toute la joïe imaginable, & que le Roy & la Reine ont eu la bonté de me teſmoigner qu'ils vous regarderoient de bon œil. Comme la Cour eſt toute Françoiſe vous n'y trouverez rien de ſauvage, que les habits, & j'eſpere, que quand vous la connoiſtrez bien, vous m'avourez que l'on s'y peut auſſi-bien divertir qu'en France. Mais quoy que ces conſiderations ſoient tres-puiſſantes, je veux pourtant croire, qu'elles vous toucheront moins que l'envie que vous avez de voir une parente qui vous aime tendrement, & qui s'eſtimera bien-heureuſe ſi elle peut encore une fois vous aſſeurer de bouche, qu'elle veut eſtre toute ſa vie entierement à vous,*

LA MARQUISE DES ROCHES.

Com-

Comme j'attendois avec l'impatience ordinaire aux Amans paſſionnez des nouvelles de la Marquiſe, je receus ce billet avec toute la tendreſſe dont j'eſtois capable: je le baiſay cent fois & le relus autant. Si bien que ne ſongeant plus qu'à partir pour la rejoindre, je repris un peu de gayeté; & aprés avoir fait conſentir mon Pere à mon éloignement, je fis un équipage aſſez magnifique, & je m'en allay au Havre à deſſein de m'y embarquer ſur le premier vaiſſeau que j'y trouverois: mais ne voulant pas ſurprendre la Marquiſe je luy en donnay avis à peu prés en ces termes.

# LE BARON DE SAINT-CIR A LA MARQUISE DES ROCHES.

*Vous n'avez jamais fait de jugement plus équitable que celuy de croire, ma chere Couſine, que vous ſeule pouvez m'obliger d'aller en Pologne. Ce n'eſt pas que je n'aye une extréme reconnoiſſance des bontez que leurs Majeſtez vous ont temoignées qu'elles auroient pour moy, & que cela ne puiſſe flater agreablement l'ambition d'un jeune Cavalier. Mais les liens du ſang, & un certain je ne ſçay quoy que je ſens plus pour vous que pour tout le reſte de ma parenté, font bien davantage d'impreſſion ſur mon eſprit : & quand je penſe que je pourray encore revoir la plus aimable parente du monde, & qu'elle en aura du plaiſir, mon ame eſt comblée d'une joïe qui*

*qui ne ſe peut exprimer, & je plains tous les momens qu'il faut que j'employe pour me mettre en équipage. Jugez donc de là, ma chere Couſine, ſi je negligeray l'occaſion de m'embarquer ſur le premier vaiſſeau qui partira de ce port, puiſque d'ailleurs mon Pere m'a accordé la permiſſion de voyager : & ſi les vents veulent eſcouter mes vœux, j'auray aſſurément bientoſt l'honneur de vous voir, & de vous témoigner la reconnoiſſance que j'ay de vos ſoins, & du bien que vous me voulez procurer.*

LE BARON DE SAINT-CIR.

Aprés avoir mis ce billet à la poſte j'attendis plus d'un mois au Havre la commodité d'un vaiſſeau qui eſtoit venu charger des marchandiſes pour la Pologne. Mon impatience peut eſtre mieux imaginée que je ne vous la puis exprimer, & jamais dans ma vie je ne trouvay de plus longs jours. J'allois à tout moment ſur le port voir ſi le vaiſſeau partiroit, & quand je trouvois le vent favorable,

j'eſtois

j'eſtois au deſeſpoir de n'en pouvoir profiter; mais les Matelots ſont gens ſans raiſon, auſſi bien que ſans amour, ceſt pourquoy je ne pûs les obliger à ſe mettre en mer avant le tems qu'ils avoient projetté, quelques prieres que je leur en fiſſe. Me voyant donc contraint d'attendre, je pris reſolution de voir une femme bien faite & des plus qualifiées de la Ville, je l'avois connuë à Paris, & ſi je ne me trompe, elle avoit quelque ſorte d'eſtime pour moy. Elle me receut avec tous les témoignages d'amitié & de joye que j'en pouvois eſperer; & ſi j'avois eſté capable de goûter les divertiſſemens de la ſaiſon, il ne m'auroit pas ennuyé avec elle, mais quelque choſe que cette aimable perſonne pût faire il luy fut impoſſible de me voir un ſeul jour ſans quelque melancolie. Enfin celuy que j'attendois avec tant d'impatience eſtant venu, cette Dame voulut m'accompagner à mon bort, où aprés m'avoir

ſou-

ſouhaité toute ſorte de bonheur, elle me dit adieu en m'embraſſant tendrement. Le Soleil qui n'avoit point parû depuis plus d'une ſemaine témoigna par ſon retour la part qu'il prenoit à ma bõne fortune, & il ſembloit ſuivant toutes les aparences, que je deuſſe faire un heureux voyage. Mais à peine eſtions nous à vingt milles en mer que la grande agitation du vaiſſeau me rendit ſi malade, qu'en deux ou trois jours je perdis l'uſage de la parole, & je ne pouvois plus me faire entendre que par ſignes. Pendant que je ſouffrois de la ſorte, il s'éleva tout d'un coup une ſi furieuſe tempeſte, que les matelots ne pouvant plus gouverner leur vaiſſeau, furent contraints d'abatre les voiles & de s'abandonner à la merci de cét élement. La mort ſe preſentoit de tous coſtez, & les plus aſſeurez apprehendoient d'y trouver leur tombeau; de ſorte qu'avec mon mal j'aurois eſté le plus heureux ſi le Patron

tron du vaiſſeau qui eſtoit un homme aſſez barbare de ſon naturel, & de ces gens qui s'adonnent à la ſuperſtition, ne ſe fût imaginé que j'eſtois la cauſe de ce changement, parce qu'il avoit veu cette Dame m'embraſſer ſur ſon bord lors qu'elle me dit adieu. Il voulut donc malgré la reſiſtance de ſes domeſtiques me jetter dans la mer, diſant qu'aſſurément la tempeſte ceſſeroit, & qu'ils ſeroient delivrez. Dans ce cruel deſſein, aſſiſté de quelques-uns de ſes matelots, il me prit & me porta ſur le tillac, & ils m'avoient déja à demi jetté en mer lors qu'un Religieux touché de compaſſion s'oppoſa courageuſement à ſa barbarie, & me retint par un pied; mais comme le Patron perſeveroit à me vouloir noyer, quoy qu'il luy remontraſt qu'eſtant homme de qualité ma mort pourroit eſtre vangée & luy coûter la teſte. A la fin voyant que ſes raiſons n'eſtoient point écoutées, & conſiderant ſagement

que

que de s'oppoſer c'eſtoit le moyen de rendre ſa charité inutile, il trouva cét expedient, que ſi je ne parlois point le lendemain & que je fuſſe toûjours malade, il conſentoit qu'on me jettaſt en mer, à quoy le Patron s'accorda & je fus laiſſé ſur le tillac, ſans qu'aucun de mes gens osât prendre ſoin de moy. Comme je n'avois pas perdu l'oüye, & que j'entendois fort bien tout ce qu'on diſoit, il eſt aiſé de s'imaginer de quelles frayeurs je fus ſaiſy. La mort que je voyois certaine ſe faiſoit déja ſentir à mon imagination avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, & je ne penſois plus qu'à m'y preparer lors que le Ciel fit un miracle en ma faveur, car l'air s'eſtant raſſerené ſur les trois heures du matin, il tomba une petite pluye, laquelle m'ayant éveillé de l'aſſoupiſſement où j'eſtois, je me traiſnay du mieux que je pûs auprés de quelques cordages, & ayant ſuccé avec ma langue l'eau qui découloit

en

en bas, j'humecté ſi bien ma gorge que cela ôta l'acrimonie qui m'empeſchoit de parler. De ſorte qu'avec le jour je recouvray la parole, & la mer ayant auſſi repris ſon calme, le Patron ſurpris de ces changemens, non ſeulement ne perſevera plus dans le malheureux deſſein qu'il avoit; mais luy ayant dit que j'allois à la Cour de Pologne par ordre du Roy. (Ce qui luy donna beaucoup de crainte par ce qu'il eſtoit ſon ſujet) il priſt tant de ſoin de moy, qu'à quelques jours de là je me revis en parfaite ſanté, & avec un pouvoir ſi abſolu ſur le vaiſſeau, que j'en diſpoſois comme s'il euſt eſté à moy. Nous ne ſongions donc plus qu'à profiter du vent favorable que nous avions, lors qu'eſtans prets d'entrer dans la mer Baltique le Patron ayant pris ſa lunette ſur l'avis qu'il paroiſſoit un vaiſſeau, il reconnut que ce vaiſſeau vouloit gagner le vent ſur luy & que c'eſtoit un armateur Anglois; comme il apprehenda

avec

avec raiſon qu'il ne vouluſt l'inſulter il fit tout ce qu'il pût pour en éviter l'approche, mais aprés avoir pendant un jour fait tous ſes efforts pour s'empeſcher d'en eſtre pris, l'armateur vers le commencement de la nuit s'eſtant trouvé à la portée du canon, il en fit tirer trois coups ſur noſtre vaiſſeau, ce qui fit reſoudre le Patron de jetter l'ancre pour l'attendre. Je fis ce que je pûs pour obliger tous ceux qui faiſoient voyage avec moy de ſe mettre en deffence, mais malgré mes remontrances & l'envie que j'avois de combatre nous fûmes pris par ces pirates, qui eſtant montez ſur noſtre vaiſſeau jetterent tellement l'épouvante parmy ceux qui y eſtoiēt, que deux des ſix filles hoſpitalieres que la Reine de Pologne faiſoit venir de France pour les établir en ſon Royaume, ſe jetterent dans la mer où elles furēt noyées. On dépoüilla tous les autres, & on leur prit ce qu'ils avoient de plus precieux, & comme

ils reconnurent à mes habits qu'il falloit que je ne fusse pas du commun, & qu'ils pourroient tirer une bonne rançon de moy, ils me firent seulement quitter les armes & me traittant avec plus de civilité que je n'en esperois, nous fûmes menez à Londres; Cromwel usurpateur du Royaume y régnoit pour lors sous le nom de Protecteur. Le Patron du vaisseau luy remontra qu'il estoit venu en France par ordre du Roy de Pologne, & que tout ce qu'on avoit pris luy appartenoit, il en montra les passeports & demanda sa liberté; mais on ne voulut pas l'accorder & nous fûmes contrains d'attendre plus d'un mois, des Nouvelles de la Cour de Pologne. Le Roy qui fut surpris d'aprendre ce qui nous estoit arrivé, envoya un Exprés au Protecteur, auquel ayant confirmé ce que le Patron avoit avancé, le Protecteur ordonna qu'on nous rendroit tout ce qu'on nous avoit pris,

ce

ce qui fut ponctuellement executé, de ſorte que nous eſtant remis en mer aprés des fatigues incroyables, nous arrivâmes enfin à Dantzic, où croyant prendre la route de Varſovie, je fus bien ſurpris quand on me dit que la peſte en avoit chaſſé la Cour, qui eſtoit errante de Ville en Ville, pour éviter cette cruelle maladie qui deſoloit tout le Royaume. Mais ayant apris qu'elle s'eſtoit arreſtée à Lublin où elle devoit ſejourner quelque tems; j'envoyay un de mes gens à la Marquiſe pour luy donner avis de mon arrivée, & pour ſçavoir où je pourrois la voir. Mais quand il fut arrivé à Lublin, le Roy en eſtoit déja party pour le Duché de Lithuanie; il joignit la Cour à Vilna, & rendit ma lettre à la Marquiſe, qui ayant autant d'impatience de me voir, que j'en avois de luy faire connoiſtre qu'elle ſeule faiſoit toûjours toute ma felicité, afin que rien ne me pût empêcher de faire toute la diligence qui

ſeroit poſſible, elle me renvoya mon homme avec un des ſiens qui ſçavoit la langue & les chemins. En effet ils ne m'eurent pas plûtoſt rendu le billet que la Marquiſe m'écrivoit, que je me mis en chemin pour me rendre à Vilna. Mon impatience me faiſoit faire mille vœux inutiles, & je ne ſçaurois vous exprimer quelle eſtoit mon inquietude: mais enfin j'arrivay aprés tout cela au lieu où je deſirois avec tant de paſſion de me trouver. La Marquiſe dont l'abſence n'avoit point diminué la tendreſſe, me receut avec beaucoup de joye, & comme elle me trouva auſſi avec les meſmes ſentimens que j'avois toûjours eus pour elle, noſtre premiere entreveuë produiſit l'effet ordinaire des paſſions extrêmes. Nous fûmes long-tems ſans nous pouvoir rien dire. Et aprés nous eſtre apris ce qui nous eſtoit arrivé depuis noſtre ſeparation, j'eus le plaiſir de recevoir d'elle en cette occaſion tou-

toutes les marques les plus obligeantes, d'eſtime & d'amitié, que j'en pouvois attendre. Deux jours aprés la Marquiſe m'ayant preſenté à leurs Majeſtez, qui me croyoient ſon proche parent, j'en fus receu avec tant de bonté, que j'en ay conſervé toute ma vie le ſouvenir. Toute la Cour me fit auſſi plus d'honneur & de civilité que je n'avois lieu d'en eſperer; & ſur tout vous me traitâtes, Monſieur, d'une maniere ſi obligeante, qu'eſtant l'homme du monde le plus reconnoiſſant, je vous avouë que depuis ce jour là, j'ay toûjours eu une tres-grande paſſion de vous ſervir, & d'eſtre au nombre de vos amis. Ragieski qui avoit écouté fort paiſiblement le Baron, l'ayant interrompu pour répondre à ſa civilité, & luy faire de nouvelles proteſtations d'amitié, il continua ſon diſcours ainſi. Comme je n'avois point d'autre ambitiõ que celle d'aimer la Marquiſe & d'en eſtre aimé, la liberté que j'avois

de la voir & de luy parler toutes les fois que je le pouvois souhaiter avec bienseance, me rendit le plus heureux des Amans. Le Roy m'a donné des emplois, comme vous sçavez, où j'ay tâché de répondre à la bonne opinion qu'il a de tous ceux de nostre Nation. La Marquise continuë de m'aimer, je l'aime avec la mesme tendresse que le premier jour, & c'est ce qui fait que malgré la bonne chere & les autres plaisirs qu'on a chez vous, je ne puis m'empêcher d'avoir quelque melancholie. Voila, Monsieur, ce que je puis vous apprendre de plus considerable; & comme vous estes le seul à qui j'ay confié mon secret, j'espere que vous me le garderez, puis que vous en voyez la consequence, & que vous prenez part à ce qui me touche. Le Baron ayant cessé de parler, Ragieski n'oublia rien pour le confirmer dans la bonne opinion qu'il avoit de luy. Et aprés avoir loüé sa constance & son choix,

com-

comme l'heure du souper aprochoit, ils passerent à l'apartement de la Vice-Chanceliere, dont le Roy receut le billet avec des transports si tendres & si passionnez, qu'aprés l'avoir leu plusieurs fois, il sembloit qu'il ne le dût jamais quitter. On ne luy vit plus cette humeur sombre qu'il avoit auparavant. Tout le monde en fut surpris; & goûtant déja par avance le plaisir qu'on luy promettoit, la joye se faisoit remarquer sur son visage, attendant neanmoins avec impatience le jour du rendezvous. Il donna ses ordres pour aller à la chasse justement à moitié chemin de la maison du Vice-Chancelier, & comme les jours estoient assez courts, il partit du matin, & dans l'ardeur de la chasse, s'estant dérobé de la foule des Courtisans, il ne fut pas long-tems sans arriver au lieu, où la Vice-Chanceliere aussi impatiente que luy l'attendoit, le Roy n'estant suivi que d'un seul Officier en qui il

avoit beaucoup de confiance. C'eſtoit une maiſon champeſtre au milieu de la Foreſt, & aſſez éloignée des grandes routes. Un Noble mediocrement riche y faiſoit ſa demeure, & il n'eſtoit pas ſurpris d'y voir venir des chaſſeurs. Mais comme il falloit un pretexte pour y pouvoir demeurer, la Vice Chanceliere qui n'eſtoit ſuivie que de ſa fidelle Gouvernante & de l'Ecuyer du Baron qui ſçavoit les chemins, avoit eu la precaution de dire en arrivant qu'elle eſtoit tombée de cheval & s'eſtoit un peu bleſſée. Le Noble luy avoit quitté ſa maiſon pour s'y repoſer, & s'en eſtoit allé voir travailler dans ſes terres. Ainſi le Roy ne trouvant aucun obſtacle à ſon contentement, il eut un entretien ſi agreable avec la Vice-Chanceliere, qu'il ne ſe pouvoit rien ajoûter au plaiſir qu'ils eurent tous deux. Ils ſe recompenſerent avec uſure du tems qu'ils avoient perdu, & pendant que tous

ceux

ceux qui avoient ſuivi Caſimir à la chaſſe, eſtoient dans des peines extrêmes de le trouver, auſſi-bien que Ragieski l'eſtoit de ſon coſté pour la Vice-Chanceliere qu'il crut égarée, parce qu'elle ne ſe trouva pas à la mort du Cerf. Ils paſſoient doucement le tems enſemble. Ils furent deux heures de la ſorte, & dans deux heures on dit bien des choſes, quand on eſt auſſi amoureux qu'ils l'eſtoient. Mais la Gouvernante qui craignoit quelque ſurpriſe, & à qui les momens duroient d'avantage, leur vint dire qu'ils devoient ſonger à la retraite. Il fallut donc ſe ſeparer, & ce fut avec beaucoup de peine qu'ils le firent, & qu'ils s'en retournerent chacun de leur coſté. La Vice-Chanceliere ne fut pas long-tems ſans rejoindre ſa troupe qui la cherchoit pour voir faire la curée; elle dit qu'elle s'eſtoit perduë dans le bois, on la crut facilement, & comme elle eſtoit fort ſatisfaite, & qu'ils l'eſtoient

ſtoient auſſi du bon ſuccez de leur chaſſe, ils s'en retournerent avec beaucoup de joye au Château de Ragieski. Le reſte de la journée ſe paſſa fort agreablement, la Vice-Chanceliere aprit en peu de mots au Baron le bon ſuccez du rendezvous. Caſimir qui n'eſtoit pas obligé de rendre compte de ſes actions, eut un ſurcroiſt de plaiſir de voir en arrivant à Varſovie l'empreſſement qu'on avoit de ſçavoir ce qu'il eſtoit devenu. Et le lendemain le Baron eſtant revenu à la Cour, aprés avoir eſté bien regalé chez Ragieski qui eſtoit charmé de ſon eſprit & de ſes autres qualitez, ils auroient tous eu ſujet d'eſtre bien contens, ſi la Marquiſe qui ne ſçavoit rien de tout ce qui ſe paſſoit n'euſt pris ombrage de la viſite du Baron. Mais comme elle eſtoit naturellement jalouſe, & que la Vice-Chanceliere eſtoit belle, & jeune, elle ne pût s'empeſcher de luy reprocher le long ſéjour qu'il avoit fait dans ſa mai-

maiſon, & faiſant encore reflexion ſur tous les ſoins qu'il prenoit de luy parler quand elle eſtoit à la Cour, il n'en falut pas d'avantage pour la perſuader qu'il en eſtoit amoureux. Si bien que dans le premier tranſport de ſa jalouſie elle dit des choſes ſi dures & ſi facheuſes au Baron, qu'il ſembloit qu'il fût le plus infidelle de tous les hommes. Je ne m'eſtonne plus, luy diſoit-elle en colere, ſi depuis quelques mois vous n'avez plus pour moy les empreſſemens qui faiſoient toute ma joye, mes bontez vous aſſuroient trop de mon cœur, pour en faire encore vos delices & vos plaiſirs vous aimez.... là elle ne pût achever ny retenir ſes larmes, mais un moment aprés reprenant la parole, oüy vous m'eſtes infidelle, & ne penſez pas que j'ignore que vous avez eſté chez Ragieski pour y donner à voſtre nouvelle Maîtreſſe un cœur qui m'appartenoit, & dont je ſçauray bien me vanger. Le Baron

que ces menaces mirent dans le dernier étonnement fit tout ce qu'il pût pour desabuser la Marquise de l'erreur où elle estoit, il se jetta à ses genoux qu'il embrassa fort tendrement, il gemit, il pleura, il jura mille fois qu'il l'aimoit toûjours avec la mesme fidelité, & que sa passion seroit éternelle. Mais quoy qu'il dit la verité, tout cela ne guerit point cette belle irritée : la Vice-Chanceliere luy faisoit peur, & bien qu'il fût persuadé qu'il estoit dangereux de luy découvrir le secret du Roy, il aima mieux en risquer tous les évenemens que de la voir plus long-tems en colere contre luy. Les veritables Amans ne peuvent rien cacher à leurs Maîtresses, il sçavoit qu'elle ne le maltraittoit que parce qu'elle ne le vouloit pas perdre ; il luy apprit donc tout ce que nous avons dit de l'amour du Roy pour la Vice-Chanceliere, cela luy remit l'esprit dans sa premiere assiette, & le Baron, & la

Mar-

Marquiſe ſe racommoderent ſi bien, qu'il n'aprehenda point qu'elle fit part à d'autres gens du ſecret qu'il luy avoit confié.

Pendant que tout ce paſſoit de la ſorte, ſes affaires de la guerre n'eſtoient pas en ſi bon état. La diette s'aſſembla à Varſovie, où le Vice-Chancelier fut obligé de ſe trouver & d'amener ſa femme qui ne pouvoit plus demeurer à la campagne à cauſe de la ſaiſon. Les Nobles y parurent tous armez & dans d'étranges diviſions. Les Eccleſiaſtiques y firent hautement des plaintes qu'on violoit leurs privileges, & que le Roy avoit conſenty en faveur des Coſaques à la rupture de l'union faite entre l'Egliſe Romaine & l'Egliſe Grecque, & que chacun vivroit en ſa croyance: Et les uns & les autres, au lieu de ſe reunir pour empeſcher la ruine de la Republique, conſumoient le tems dans des differens particuliers; & cette grande aſſemblée eut bien de la

peine à prendre les resolutions necessaires pour la campagne prochaine. Ce seroit une espece de miracle si un Roy pouvoit long-tems entretenir une intrigue amoureuse sans qu'on s'en apperçût. Les Rois sont si accoûtumez de suivre absolument leurs volontez, qu'ils ne peuvent pas toûjours se contraindre. Casimir avoit tant de plaisir d'entretenir la Vice-Chanceliere toutes les fois qu'elle venoit au Palais, qu'encore qu'il la vit ailleurs plus commodément, il ne pouvoit s'empescher de luy parler. On s'en apperçût, on en parla, elle estoit belle, tout le monde sçavoit que l'amour estoit la passion dominante du Roy, chacun crût aussi que la Vice-Chanceliere possedoit ses bonnes graces; Ragiesski y prit garde comme les autres, mais l'honneur que Casimir luy faisoit ne l'accommodant pas, il en tesmoigna quelque chose à sa femme qui en avertit le Roy. Ils furent quelque

que tems plus reſervez, cela augmenta ſes ſoins & ſa jalouſie, & comme la Vice-Chanceliere ne prenoit pas aſſez de precautions pour cacher ſa paſſion, à la fin ſon amour la trahit. Ragieski trouva un jour par malheur ſa caſſette ouverte, elle y gardoit les billets du Roy, comme des marques glorieuſes de ſa deffaite & du pouvoir de ſes yeux, il les prit & fut au deſeſpoir d'y voir ce qu'il auroit bien voulu n'y pas trouver. Dans les premiers tranſports de ſa fureur, il delibera plus d'une fois de la ſacrifier à ſon deſeſpoir, mais toute infidelle qu'elle luy paroiſſoit, il l'aimoit trop pour la perdre; il ſe contenta de l'outrager par des paroles terribles & de l'enfermer dans une chambre dont il prit la clef. Ce ne fut pas encore aſſez pour un homme auſſi irrité que l'eſtoit Ragieski, il ſçavoit que la Reine ne pourroit ſouffrir patiemment les larcins amoureux de Caſimir, il va la trouver du meſme

meſme pas, & luy remet entre les mains les billets qu'il avoit trouvez. La Reine n'en parut pas moins outragée que luy, & comme elle avoit plus d'une raiſon, qui l'obligeoit de ſouhaiter qu'on ne luy enlevaſt Caſimir, elle promit à Ragieski d'empeſcher la continuation de leur deshonneur. Elle eſtoit femme de parole, auſſi ne manqua-t'elle pas de témoigner ſon reſſentiment au Roy, & il ſouffrit ſi impatiemment les reproches de la Reine, que cela ne fit qu'augmenter ſa paſſion pour la Vice-Chanceliere, & Ragieski, n'ignorant pas à quel danger on s'expoſe d'eſtre mal avec ſon Prince, voulut prendre ſes ſuretez dans ſa retraite. Il reprit donc le chemin de ſa maiſon où il mena ſa femme, croyant que le tems qui adoucit les plus grands maux appaiſeroit la colere du Roy & éteindroit ſes feux. Cependant il arriva tout le contraire, car le Roy qui trouvoit dans la converſation enjoüée

üée de la Vice-Chanceliere un charme qui delaſſoit ſon eſprit, de ces fatigues fâcheuſes dont les Monarques ne ſont pas plus exempts que les autres hommes, & qui en eſperoit de plus grandes faveurs, ſe trouvant tout d'un coup privé des plaiſirs qu'elle luy dõnoit, envoya un ordre à Ragieski de revenir à la Cour pour y rendre à ſa Majeſté le ſervice où ſa charge l'engageoit. Toutes les Cours ſont pleines de ces gens qui inſultent aux malheureux, & qui pour profiter de leur diſgrace, ou pour ſe venger trouvent toûjours des crimes cachez. En peu de tems Ragieski fut accuſé de cabaler contre les interêts de l'Etat, & on le convainquit de quelques intelligences ſecretes, avec les ennemis de la Couronne. Si bien que les Senateurs & les Nonces du Royaume le depoſerent de ſa charge, le bannirent à perpetuité, & confiſquerent ſes biens: tous les efforts de l'Archevêque de Gneſne Primat du

Royau-

Royaume, ne purent detourner ce coup de foudre, & l'infortuné Ragieski se vit contraint d'aller chercher un asile dans les pays étrangers. Mais comme il avoit beaucoup de parens considerables & qu'il estoit homme d'esprit, il sçut si bien découvrir aux Suedois la foiblesse de la Republique, qu'à la fin il rendit sa vengeance funeste à Casimir ainsi que nous verrons bien-tost. Le Roy n'ayant donc plus d'obstacle à son amour, & la Reine ne pouvant l'empescher d'estre tout entier à la Vice-Chanceliere, il la fit venir à la Cour sous pretexte d'y élever une fille unique qu'elle avoit euë de Ragieski; & luy ayant fait don de tous les biens confisquez de son mary, il continua de la voir & de l'aimer avec encore plus de tendresse & d'empressement qu'il ne faisoit auparavant cét éclat. Il triompha de la Reine, & de Ragieski quelques mois, ne gardant plus aucunes mesures pour cacher l'amour qu'il

qu'il avoit pour la Vice-Chanceliere, qu'il voyoit publiquement toutes les fois qu'il luy plaisoit. Quelques parens de Ragieski commencerent d'en murmurer assez hautement, & le Vice-Chancelier qui s'estoit retiré à Stocolm auprés de la Reine de Suede, les échauffa si bien par les correspondances qu'il entretenoit avec eux, que leur ayant fait comprendre que l'honneur de toute la Noblesse se trouvoit blessé en sa personne. Comme la Nation est naturellement jalouse autant que fiere, à la fin tous les Nobles se pleignirent si publiquement du procedé de Casimir, qu'encore qu'il ne se fût rien passé de criminel entre luy & la Vice-Chanceliere, il fût contraint de ceder aux raisons d'Etat & de l'abandonner. D'exprimer icy qu'elle fut sa douleur & celle de la Vice-Chanceliere; c'est ce qui ne se peut faire par des paroles. Tout Roy & tout sensible qu'il estoit à l'injure qu'on luy fit, il

la falut souffrir & étouffer son amour & sa colere. Quoy que celle de Ragieski se dût ralentir par cette espece de victoire qu'il remportoit à son tour, & qu'il dût épargner sa patrie, neanmoins la haine particuliere qu'il avoit conceuë contre le Roy l'emporta sur toutes les autres considerations, & voicy de quelle maniere il en usa pour satisfaire plainement sa vengeance. Tout le monde sçait que Charles de Sudermanie étant devenu Roy de Suede par la revolte des Evéques & du peuple qui avoit embrassé l'heresie du Docteur Disteben, il s'y maintint contre son neveu Sigismond pere de Casimir qui avoit esté élu Roy de Pologne, & auquel le Royaume de Suede appartenoit par droit hereditaire. Gustave Adolphe ce fameux conquerant s'y estant aussi maintenu malgré tous les efforts d'Uladislas; aprés plusieurs guerres sanglantes, ils firent une treve, pendant laquelle on devoit travailler à

une

une bonne paix. Mais ces deux Roys étans morts, Casimir renouvela cette treve avec Christine fille unique de Gustave, laquelle ayant abdiqué en faveur de Charles son cousin-germain, Casimir qui pretendoit que cette abdication ne se pouvoit faire à son prejudice, le Royaume de Suede luy appartenant legitimement, envoya un Gentil-homme aux Etats de Suede assemblez pour le couronnement de Charles, afin de former une opposition de sa part. Mais cette opposition n'ayant pas esté considerée, & Charles se sentant picqué au vif de ce procedé: Ragieski voyant l'occasion favorable de pousser son ressentiment à bout, deploya tous les talens de son esprit pour animer Charles à se ressentir de l'affrõt que Casimir luy venoit de faire, & ajoûtant à cela les grandes correspondances qu'il entretenoit avec les principaux Seigneurs du Royaume, qui ne pouvoient plus souffrir son gouvernement, il luy fit

espe-

eſperer avec tant de certitude qu'il pouroit ſe faire élire en ſa place, qu'enfin Charles ſe reſolut de rompre la treve, & de faire la guerre en Pologne. Cependant il y avoit des Ambaſſadeurs à Lubec qui travailloient à la paix, Caſimir voyoit la Nobleſſe alienée, ſon autorité abattuë, mille contradictions dans les aſſemblées, la Lithuanie au pouvoir des Moſcovites, & les Coſaques revoltez, tout cela l'obligeoit de la ſouhaittter, & de ſe departir de beaucoup de choſes qu'il n'auroit pas abandonnées dans un autre tems. Mais Charles animé par Ragieski changea de politique en changeant de deſſein. Ses Miniſtres chercherẽt de nouvelles difficultez, & quoy que Caſimir eût renoncé en faveur de Charles à toutes les pretẽtions qu'il avoit ſur le Royaume de Suede, & fut meſme convenu qu'il oſteroit de ſes armes les trois Couronnes qu'il y portoit. Ce qui eſtoit l'unique ſujet qui avoit obligé les Rois Sigiſmond

& U-

& Uladiſlas de faire la guerre. Les Suedois paſſerent à d'autres demandes, afin que ſous pretexte de travailler toûjours à la Paix, ils peuſſent faire leurs preparatifs, endormir le Roy de Pologne, & le dépoüiller ſans qu'il s'en pût deffendre. Charles fit meſme publier ſes pretentions ſur les Duchez de Cleves & de Juliers, afin de mieux cacher ſes veritables deſſeins. Et comme la Treve devoit encore durer ſix ans, Caſimir ne pût s'imaginer que Charles la voulût rompre, & ne prit aucunes precautions. Il ſongeoit en ce tems-là à guerir de la melancholie où l'avoit plongé la retraite forcée de la Vice-Chanceliere, ſon cœur ne pouvoit vivre ſans aimer, c'eſtoit ſon penchant naturel. Il avoit autrefois jetté les yeux ſur une des filles d'honneur de la Reine. Il la voyoit tous les jours ſans ſortir du Palais. Elle n'eſtoit point Polonoiſe, elle eſtoit plus jeune que la Vice-

Chan-

Chanceliere, & n'estoit pas moins belle. Casimir crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de l'aimer, & de tâcher d'en estre aimé. Le plus grand obstacle qu'il y trouvoit venoit de la grande severité avec laquelle la Marquise vivoit avec les filles d'honneur, observant jusques à leurs moindres actions. Cette Dame que la Reine affectionnoit beaucoup, paroissoit d'ailleurs fort attachée à ses interests, de sorte que le Roy n'estoit pas peu embarassé. Mais le fidelle Baron luy fut d'un grand secours, car luy ayant découvert sa nouvelle passion, comme il estoit fort bien avec la Marquise, il luy promit d'employer le credit qu'il avoit auprés d'elle, pour l'obliger à faciliter au Roy les moyens de voir en secret sa Maîtresse. Le Baron s'interessoit trop dans tout ce qui pouvoit donner du plaisir à Casimir, pour omettre quelque chose, afin d'engager la Marquise à le servir. Il connoissoit sa delicatesse, & n'ignoroit

roit pas que la propoſition qu'il devoit luy faire l'obligeroit à s'emporter étrangement ; mais il ſe reſolut à tout ſouffrir pour contenter ſon Maître. Celle pour qui le Roy ſoûpiroit ſe nommoit Mademoiſelle de Schanfeld, elle eſtoit Allemande, & ſeulement dans ſa dixhuitiéme année. Elle avoit la taille fort déliée, & de celles qu'on peut appeller avantageuſes. Le viſage ovale, les yeux bleus, bien fendus, & dans leſquels on voyoit une certaine langueur mêlée de vivacité, une ſi grande proportion en toute ſa perſonne, qu'on avoit peine d'en trouver une plus belle. Mais avec tous ces avantages, elle avoit encore un eſprit ſi vif & un diſcernement ſi juſte, qu'il ne faut pas s'étonner ſi Caſimir trouva en elle de quoy ſe conſoler de la perte qu'il avoit faite. Comme l'éclat de ſa premiere paſſion l'avoit détruit, & que la Reine veilloit continuellement ſur ſes moindres actions, ſon amour ſe dégui-

ſa long-tems ſous le nom de ſimples bien-veillances, & ſes yeux faiſoient ſeulement cõnoiſtre à Mademoiſelle de Schanfeld, qu'il avoit dans le fond du cœur quelque choſe de plus pour elle, que cette eſtime generale qu'on a pour toutes les belles perſonnes. Le Roy ne perdoit aucune occaſion de luy parler, & quand il le faiſoit s'eſtoit en des termes ſi obligeans, qu'on pouvoit bien s'imaginer qu'il n'avoit pas de l'indifference. La Marquiſe s'en aperceut, & cela fit qu'elle obſerva de plus prés la conduite de Mademoiſelle de Schanfeld. Elle en parla meſme un jour au Baron, & luy témoignant que cette paſſion du Roy l'embarraſſoit extremement. Le Baron ſe ſervit de l'occaſion pour s'aquiter de ce qu'il avoit promis à Caſimir, & regardant la Marquiſe d'un air paſſionné : Je ſuis ſi accouſtumé, Madame, luy dit-il, de vous demander des graces, & de recevoir des marques de voſtre bonté, que je ne ſçay ſi vous

au-

aurez encore celle de me dégager d'une parole que j'ay donnée au Roy, que vous ne traverſerez point la paſſion qu'il a pour Mademoiſelle de Schanfeld. Je ſçay bien que ce que je vous demande eſt extraordinaire, & que c'eſt vous faire une eſpece d'outrage que de le pretendre. Mais auſſi, Madame, ajouſta-t il, plus vous vous ferez de violence, & plus je vous en ſeray redevable. Il eſt des Roys comme des torrens, qui détruiſent tout ce qui s'opoſe à leur paſſage. Vous ſçavez ce qu'il en couſte à Ragieski, & meſme le peu de ſatisfaction qu'a euë la Reine, en témoignant ſa jalouſie. L'amour du Roy eſt ſi violent qu'il ne peut plus ſouffrir d'augmentation; il eſt liberal & prend ſoin de mon agrandiſſement, mais ce n'eſt pas ce qui m'engage le plus; il m'honore de ſa confiance, il me découvre les plus ſecretes penſées de ſon cœur. Enfin, Madame, je juge du plaiſir que vous luy ferez par celuy que

je recevrois, si on me rendoit un pareil service auprés de vous. La Marquise qui avoit écouté tout ce discours avec beaucoup d'attention, fut assez embarassée d'y répondre, elle voyoit bien que tout ce que luy disoit le Baron, meritoit qu'on y fit une serieuse reflection. Mais ce qu'elle devoit à la Reine, & ce qu'elle se devoit à elle mesme, l'emporta pour lors sur toutes ces considerations, & elle s'échauffa si fort contre le Baron, qu'il fut contraint d'en venir aux soûmissions, pour apaiser son esprit irrité. Cependant il ne desespera pas de la faire venir au point qu'il la souhaitoit; & ayant apris au Roy ce qu'il avoit fait, cette difficulté ne fit qu'augmenter son ardeur, en sorte qu'il fut sur le point de se declarer ouvertement. Dans cette pensée l'amoureux Prince fit mille projets differens, mais venant à considerer l'impression que cela feroit sur l'esprit de la Reine, qui mettroit tout en usage

pour

pour renverſer ſes eſperances, il conjura le Baron de faire un ſecond effort auprés de la Marquiſe, afin de vaincre ſes ſcrupules. Pour y reuſſir, le Baron redoubla ſes ſoins & ſes empreſſemens, il ne quittoit plus la Marquiſe; & comme rien n'eſt impoſſible à l'amour quand il ſe veut mêler des choſes, la tendreſſe du Baron toucha tellement la Marquiſe, qu'enfin elle ſe reſolut d'eſtre d'intelligence. Caſimir en eut une joye qu'on ne peut exprimer; il fit des preſens magnifiques à la Marquiſe, & ſe promettant de goûter mille plaiſirs, il falut chercher les moyens de luy faire voir ſeurement ſa Maîtreſſe. L'appartement de la Marquiſe fut jugé le plus commode & le moins ſuſpect, mais la difficulté eſtoit d'y venir ſecretement. Il falloit paſſer devant les chambres des autres filles d'honneur, & gagner deux Gardes qui faiſoient toûjours ſentinelle dans la Galerie, ce qui paroiſ-

ſoit un obſtacle invincible, parce que ces Gardes changeoient tous les jours. On choiſit donc le moyen le plus perilleux, mais le plus aſſeuré, qui eſtoit de paſſer par une feneſtre qui donnoit dans une cour, d'où le Baron attireroit le Roy avec une échelle dans la chambre de la Marquiſe. Il n'eſt rien à quoy l'on ne s'expoſe quand on eſt bien amoureux. Caſimir aprouva cet expedient, quoy que dangereux pour ſa perſonne; & tout eſtant diſpoſé de la ſorte, la Marquiſe commença de carreſſer Mademoiſelle de Schanfeld plus qu'à ſon ordinaire, elle luy fit confidence de ſes ſecrets, afin d'avoir part dans les ſiens, & la raillant agreablement ſur les complaiſances que le Roy avoit pour elle; en peu de tems elle s'empara de ſon eſprit, & luy découvrit tout ce qu'il eſtoit reſolu de faire, pour luy donner des marques de ſon amour. Comme Mademoiſelle de Schanfeld avoit de la fierté, elle reçeut

çeut assez froidement la proposition que luy fit la Marquise, ce qui luy donna beaucoup d'inquietude, mais enfin le plaisir d'estre aimée d'un Roy, dont la tendresse estoit connuë, flatta trop agreablement son imagination pour en mépriser la conqueste. Elle consentit au rendez-vous qu'avoit donné la Marquise; & l'heure destinée estant venuë, le Baron jetta une échelle au Roy, avec laquelle il l'attira dans son apartement. Ce fut là que ce Prince reconnut que l'amour traite les Rois comme les autres hommes; toute sa grandeur le quitta aussi bien que son courage. Mademoiselle de Schanfeld luy parut la plus redoutable personne du monde, quoy qu'elle fut la plus douce, & à peine eut-il assez de force pour luy offrir son cœur. Aussi n'y a-t'il rien qui embarasse plus un Amant, que de dire qu'il aime: toutes ses actions publient son amour, & il en est fort content,

mais quand il faut trouver des paroles pour s'expliquer, une certaine confuſion mêlée de crainte s'empare ſi fort de tous ſes eſprits, qu'il ne peut découvrir ce qu'il meurt d'envie de bien perſuader. Le deſordre où ſe trouva le Roy ne luy fut donc pas inutile; & quand il auroit dit à Mademoiſelle de Schanfeld tout ce qu'il avoit reſolu de luy dire, peut-eſtre que cela n'auroit pas fait ſur ſon eſprit la meſme impreſſion, que ſon ſilence & ſes ſoûpris. C'eſt l'effet ordinaire des grandes paſſions d'eſtre toûjours muettes; rien ne touche davantage une belle perſonne, que de voir la grandeur humiliée à ſes pieds, un Roy ſupliant a des charmes qui ſont bien puiſſans, & ce furent auſſi toutes ſes conſiderations qui firent perdre à Mademoiſelle de Schanfeld une partie de ſa fierté naturelle en cette occaſion. Elle ſentit dans ſon cœur des mouvemens qui luy eſtoient inconnus, & ſi la pudeur l'empê-

cha de témoigner au Roy que ſa paſſion ne luy deplaiſoit pas ; il eſt certain qu'elle conçut beaucoup d'eſtime pour luy, & qu'elle s'y intereſſa ſecrétement. Mais la gloire de conquerir un jeune cœur qui n'avoit jamais aimé s'étant jointe à ſon amour, on peut dire que cette incertitude n'eſtoit pas ſans plaiſirs, on aime naturellement à ſurmonter tout ce qui fait de la reſiſtance, & l'eſpoir qu'on a de vaincre & de ſe recompenſer, donne quelquefois plus de joye que ne feroient des faveurs. Mais toutes les eſperances du Roy penſerent eſtre ruinées par un accident qui mit ſa perſonne dans un extréme danger. On obſerve de tout tems à la Cour de Pologne la coûtume de mettre toûjours deux ſoldats de garde au devant de l'apartement des filles d'honneur, afin de ſçavoir ce qui s'y paſſe. Un jour que le Baron de Saint-Cir ne pût ſe trouver chez la Marquiſe à cauſe d'une indiſpoſition qui l'obli-

gea de garder le lit, le Roy n'ayant pû paſſer par la fenêtre comme il faiſoit d'ordinaire, il voulut s'y rendre par la gallerie des filles. Mais aprés avoir paſſé la premiere ſentinelle ſans eſtre apperçu, à cauſe qu'il eſtoit fort tard & que ſans doute le ſoldat dormoit, lors qu'il eſtoit ſur le point d'entrer dans la gallerie, l'autre ſoldat l'arreſta par un qui va là? auquel le Roy n'ayant point voulu répondre, continuant toûjours ſon chemin, ce ſoldat qui crût que c'eſtoit peut-eſtre quelque voleur, qui vouloit profiter de l'obſcurité de la nuit, appella ſon compagnon, & tous deux enſemble ſaiſirent le Roy avec beaucoup de violence. Il fit tout ce qu'il pût pour ſe tirer de leurs mains, afin de tâcher qu'on ne le connût point: mais ce fut en vain, & le bruit qu'ils firent ayant éveillé la plus part de ceux qui demeuroient dans les apartemens voiſins leſquels venoient au ſecours des gardes, le Roy qu'ils vouloient

tuer

tuer fut contraint de se faire connoître. Jamais on ne vit des gens plus surpris que le furent ces gardes ; leur hardiesse se changea en crainte, & ils vouloient s'enfuir, pour éviter le châtiment qu'ils croyoient meriter, lors que le Roy leur commanda de demeurer, & de dire à ceux qui venoient pour sçavoir ce qui ce passoit, que s'estant querellez tous deux ils estoient la cause du bruit qu'on avoit entendu. Comme ils ne s'attendoient pas d'en estre quittes pour si peu de chose, ils obeirent de bon cœur, & le Roy qui se couvrit le visage, & qui s'empressoit de sçavoir le sujet du bruit pour se mieux cacher, se retira dans son apartement. La Marquise & Mademoiselle de Schanfeld ne voyant point venir le Roy, s'imaginerent bien qu'il luy estoit arrivé quelque chose de fâcheux, elles en furent dans de grandes inquietudes, & sur tout Mademoiselle de Schanfeld, qui com-

mençoit d'avoir du penchant pour luy en parut fort touchée. Il n'eut pas moins de chagrin de son costé, soit pour n'avoir point veu sa Maîtresse, ou par ce qu'il craignoit que cette avanture venant à se découvrir, cela ne luy rompist toutes ses mesures ; si bien qu'il ne pût dormir, & il garda le lit la journée suivante, accablé de chagrin & d'inquietude. Le Baron qui n'estoit plus malade estant allé voir le Roy il luy conta tout ce qui luy estoit arrivé, & comme il en avoit esté quitte pour quelques coups de poing. Il en voulut faire une galanterie à Mademoiselle de Schanfeld, & luy écrivit le billet que voicy.

*S'il est aussi difficile de toucher vostre cœur, comme il est mal aisé de surprendre la vigilance de vos gardes, sans doute, Mademoiselle, que vous me rendrez bien-tost le plus malheureux Prince du monde, comme vous m'avez rendu le*

*plus amoureux. On m'arresta hier au soir malgré toutes mes precautions, on me traitta comme un voleur, tout le voisinage s'éveilla, & peu s'en falut que je n'y perdisse la vie. Cependant je ne m'en plains point, & ce n'est que pour vous tirer de peine que je vous en donne avis, car il est si doux de souffrir quelque chose pour ce qu'on aime, que je m'estime bien-heureux de m'estre trouvé dans ce peril. Mais si aprés cela, Mademoiselle, vous doutez encore de la grandeur de ma pasion, & si vous perseverez plus long-tems dans cette froideur qui me desespere, quand je pourray vous voir ce ne sera plus que pour mourir seulement à vos pieds de douleur & d'amour.*

CASIMIR.

Le Roy ayant donné ce billet au Baron, il alla aussi-tost chez la Marquise, où Mademoiselle de Schanfeld s'estant trouvée, il leur apprit les circonstances que nous avons écrites, & donna le billet du Roy à

Mademoiſelle de Schanfeld, comme c'eſtoit le premier qu'il luy avoit écrit elle rougit, elle parut toute interdite, & ce fut avec beaucoup de crainte qu'elle l'ouvrit. Mais le Baron la preſſant d'y faire réponſe, elle ſe trouva bien embaraſſée : neanmoins aprés pluſieurs irreſolutions, ſoit par reſpect ou par inclination, elle écrivit ce billet au Roy.

*Quand la reconnoiſſance que je dois avoir de toutes les bontez que vous me témoignez, ne m'obligeroit pas, Grand Prince, de prendre part à tout ce qui vous regarde, voſtre vie eſt trop chere & trop pretieuſe pour demeurer inſenſible lors qu'on apprend qu'elle a eſté en danger. Je ſuis donc touchée autant qu'on le peut eſtre de l'accident qui vous arriva hier au ſoir, & comme j'en ſuis la cauſe, je ne puis pas vous dire preciſément quelle impreßion cela fait dans mon cœur. Mais je puis vous aſſurer qu'il commence à vous craindre, & qu'il au-*

ra

*ra bien-toſt beſoin d'avoir auſſi des gardes pour le deffendre ſi vous continuez de l'attaquer de meſme.*

Mademoiſelle de Schanfeld ayant donné ce billet au Baron, il ſortit auſſi-toſt pour le porter au Roy qui eſtoit chez la Reine. Mais quoy qu'il eût accoûtumé d'y demeurer plus long-tems, ſon impatience l'en fit ſortir dés qu'il apperçut le Baron; & ſon cœur eſtant entre la crainte & l'eſperance, il ouvrit le billet de ſa Maîtreſſe avec beaucoup de precipitation. Quoy qu'il ne fût pas fort tendre, il ſentit une joye ſi extraordinaire qu'il ne put s'empeſcher de la marquer juſques dans ſes moindres actions. En effet il eſt certain que de tous les plaiſirs qu'on reſſent en amour, le plus ſenſible eſt celuy que donne le premier rayon d'eſperance d'eſtre aimé; car bien que ceux qui le ſuivent ſoient d'ordinaire plus ſolides, on peut dire neanmoins qu'ils

ne

ne sont pas si agreables, & qu'ils touchent moins un amant. Le mesme soir le Roy eut une conversation fort tendre avec Mademoiselle de Schanfeld, laquelle estant un peu plus hardie, luy dit mille choses qui firent qu'il la trouva plus aimable qu'il ne faisoit auparavant: de sorte qu'il s'en retourna le plus content de tous les hommes. Mais si l'amour luy estoit favorable sa joye fut bien-tost changée en inquietude. Le Roy de Suede ne s'endormit pas, & Ragieski luy avoit donné de trop belles esperances pour les negliger. Il rompit donc la treve qui devoit encore durer six ans, comme nous avons dit, & tourna tous ses desseins à la conqueste de la Pologne. Casimir dans sa premiere surprise offrit la paix aux Cosaques avec un pardon general, & la confirmation de leurs anciens privileges, & mesme de pouvoir brasser de la biere, de l'hydromele, & de brûler de l'eau de vie. Mais il ne put

rame-

ramener ces rebelles à leur devoir, & dans ce tems-là le Prince Charles Alexandre Evêque de Nuis & de Plosko, son frere unique estant mort, il s'est veu peu de Monarques plus affligés que luy. Ce n'estoit pas encore assez pour ébranler son grand courage, le Prince Janus Radzivil l'un de ses Generaux prit le party de Charles Roy de Suede aprés n'ayoir pas fait son devoir au siege de Mohilou, & pour comble de disgrace, les Tartares joints aux troupes de Casimir, ayant battu Chilmilenski devant Huzman, tué quatorze mille hommes, pris vingt-deux pieces de canon, autant de drapeaux & dequoy armer six mille soldats, ils s'en retournerent en leur pays aprés avoir donné la liberté à Chilmilenski qu'ils avoient aussi pris prisonnier. Il envoya les Seigneurs de l'Eschinski & de Noruisse-vitz pour les Etats de Lithuanie en Ambassade à Stocolm, qui offrirent à Charles tout ce qu'il pouvoit souhait-

haitter pour faire une bonne paix. Mais leur ayant répondu qu'il avoit reſolu de paſſer la Mer: deux jours aprés Charles partit avec une Armée de quatorze mille hommes, & les plus grands Seigneurs de ſon Royaume. Le General Vittemberg commandoit une autre Armée de ſeize mille hommes, & le Comte Magnus de la Garde attendoit auſſi en Livonie les ordres de Charles avec une troiſiéme Armée de quatorze mille hommes. Toutes ces forces jointes à celles de l'Electeur de Brandebourg qui n'eſtoient pas moins conſiderables, jetterēt la terreur & l'épouvante par toute la Pologne. Caſimir demāda du ſecours à l'Empereur contre les Moſcovites, & tâcha de reünir les Nobles pour ſauver la Republique: mais Ragieski qui eſtoit avec Charles, les avoit tellement alienez de leur devoir, que les Poſpolites Ruſſeniques voulurent avoir un autre Chef que le Roy, ce qui cauſa de gran-

grandes meffiances. Les Eccleſiaſtiques meſme n'offrirent de mettre douze mille hommes ſur pied qu'à condition que Chriſtofle Peziemski les commanderoit. De ſorte que tout eſtant reduit en cét état, le Comte Magnus mit le ſiege devant Dunembourg, que les Moſcovites venoient de quitter par la vigoureuſe reſiſtance du Gouverneur, & dans peu de jours ayant pris la place, on reconnut que ce meſme Gouverneur avoit eſté corrompu, & qu'il étoit d'intelligence avec les Suedois. Le General Vittemberg ne fut pas moins heureux dans la haute Pologne, car bien que les quatres Vaivodes fuſſent campez avec quinze mille hommes proche du fleuve Notterlach; ils abandonnerent lâchement le parti de Caſimir, ſans ſe mettre en deffence, & prirent la protection du Roy de Suede avec cette condition entre pluſieurs autres; que s'ils reprenoient les armes pour Caſimir, leurs

biens

biens ſeroient confiſquez à la volonté du Roy. Peu de temps aprés cette conqueſte, qui donna aux Suedois plus de quarante lieuës de païs ſans perdre un ſeul homme, Charles vint joindre Vittemberg proche Pozen avec vingt mille hommes, mais au lieu de faire obſerver les conditions que Vittemberg avoit accordées, on exerça toutes ſortes de violences, & un Evêque y fut égorgé pour avoir ſon argent. Caſimir étant delaiſſé de la plus grande partie de ſes ſujets, & Charles ſe voyant maître de la grande Pologne, il marcha avec toutes ſes Troupes droit à Varſovie pour l'aſſieger. Il ruina en paſſant toutes les Villes qui firent la moindre reſiſtance, & étant à Colo, Peziemski le vint trouver en qualité d'Ambaſſadeur de Caſimir, pour luy demander la Paix. Mais Charles luy ayant répondu qu'il eſtoit trop prés de ſon couſin pour ne le voir pas, il le congedia, & luy dit en riant qu'il eſperoit

roit bien-toſt de luy rendre viſite. Caſimir n'ayant pas plus de quatorze mille hommes, paſſa à Varſovie, où il mit une bonne garniſon, & de là il ſuivit la Reine qui avoit pris la route de Cracovie. Mais comme tous ces malheurs ne diminuoient point la tendreſſe qu'il avoit pour Mademoiſelle de Schanfeld, & qu'au contraire il ſembloit que l'abſence eut augmenté ſes feux, il dépêcha le Baron vers la Reine, ſous pretexte de l'avertir de ce qui ſe paſſoit, & le chargea de ce billet pour ſa Maîtreſſe.

*Vous ſouvenez-vous bien, Mademoiſelle, de la peine que j'eus à vous quitter, & de cette douleur qui parut ſur mon viſage, quand il falut m'aracher à moy-meſme pour m'opoſer aux violences de mes ennemis. Helas! depuis ce jour fatal, il ſemble que ma bonne fortune m'ait abandonné, & qu'à meſure que je me ſuis éloigné de vous, mes diſgraces ſe ſoient accruës auſſi bien que mon amour.*

*mour. Ouy, Mademoiſelle, je vous aime toûjours plus que ma vie, & de quelque mauvais ſuccez dont le ſort des armes puiſſe m'accabler, j'auray aſſez de conſtance pour ne m'en plaindre point, pourveu que vous ne me banniſſiez pas de voſtre ſouvenir. Mais ſi j'eſtois aſſez malheureux pour en eſtre banny, je ſerois aſſurement inconſolable, & j'en mourois de douleur. Si vous voulez donc conſerver un Prince qui vous adore, faites moy ſçavoir comment je ſuis dans voſtre cœur, & j'eſpere que ſi ce cœur commence à ſe laiſſer vaincre à la plus fidelle paſſion qui fut jamais, mes ennemis ne pourront plus me reſiſter.*

Mademoiſelle de Schanfeld, que les diſgraces du Roy avoient renduë ſenſible, fut extremement touchée d'aprendre tout ce que l'infidelité de ſes ſujets luy faiſoit ſouffrir. Et ne doutant plus qu'il ne l'aimaſt, puis qu'il luy en donnoit des marques dans les plus grandes fatigues de la guerre,

ne

ne voulut pas luy cacher davantage les tendres ſentimens de ſon cœur. Et la Reine ayant donné ſes dépêches au Baron, Mademoiſelle de Schanfeld fit cette réponce au Roy.

*Si l'éclat de voſtre couronne m'avoit engagée de vous aimer, vous auriez ſujet d'aprehender, grand Prince, que le mauvais ſuccez de vos armes ne vous rendit quelque méchant office dans mon cœur. Mais comme les belles qualitez de voſtre ame vous l'ont ſeulement acquis, vous ne devez pas craindre d'en ſortir par une voye ſi honteuſe. Que vos ennemis, Sire, conſervent donc voſtre perſonne, & je leur abandonne & l'Etat, & tout le monde enſemble. Mais helas! que les dangers où j'aprens que vous eſtes toûjours expoſé, me donnent de chagrins & d'allarmes, & que j'auray d'inquietudes pendant que vous ſerez abſent. Ah! ſi vous m'aimez autant que vous me le voulez perſuader, conſervez-vous, Sire, je vous en conjure, &*

*pour-*

*pourveu que je puisse vous revoir bientoſt, je n'ay plus rien à ſouhaitter.*

Pendant que les choſes eſtoient ainſi entre Caſimir & ſa Maîtreſſe, le Baron n'eſtoit pas ſi content de la Marquiſe; car l'ayant trouvée dans une certaine froideur, qui luy fit ſoubçonner que quelqu'un avoit voulu profiter de ſon abſence, & la preſſant de luy apprendre le ſujet de ſon changement, au lieu de l'en éclaircir comme les autrefois, elle s'emporta ſi fort de ce qu'il l'accuſoit d'inconſtance, que le Baron ne put s'empêcher de luy dire tout ce que la jalouſie peut inſpirer à un homme amoureux, & il vouloit s'en retourner à l'Armée ſans que Mademoiſelle de Schanfeld s'eſtant aperceuë de leur mesintelligence, elle les racommoda. Mais comme le Baron n'avoit pas toute la raiſon de ſon coſté, & que la Marquiſe l'aimoit toûjours avec la meſme conſtance; il luy demanda pardon de ſes emportemens, & s'en retourna

na trouver le Roy qui l'attendoit avec une impatience extrême. Comme Vittemberg poursuivoit Casimir, Charles s'empara de Varsovie sans beaucoup de peine, & puis ayant rejoint le General, il marcha vers Cracovie. En chemin il fut averty que Casimir l'attendoit de pied ferme avec une Armée de quatorze mille hommes, il alla le chercher, il le trouva, & les Polonois lâcherent le pied & se sauverent dans les bois. De sorte que Charles alla mettre le siege devant Cracovie qui se deffendit vaillamment. Mais aprés plusieurs assauts n'esperant plus aucun secours, la Garnison capitula & se rendit au bout de cinq semaines. Durant ce siege, Casimir estoit sur la riviere de Buck, où le Baron qui ne l'avoit pû joindre plûtost, luy donna la lettre de Mademoiselle de Schanfeld. Il la receut avec tous les témoignages de joye, dont il y estoit capable: & comme il trouva tout ce qu'il pou-

voit desirer, il espera par le bon succes de son amour de vaincre aussi ses ennemis. Mais ayant esté averty que Charles s'estant rendu maître de la Capitalle du Royaume & des autres places les plus considerables, vouloit aussi tâcher de s'assurer de sa personne, il renvoya un Courier à la Reine, afin qu'elle vint le trouver avec les Troupes qui la gardoient, ce qu'ayant fait heureusement, Casimir voulut se retirer en Silesie dans le Duché d'Eopol qui luy appartenoit. Mais comme il passoit par les frontieres de Hongrie, un Palatin l'obligea d'arrester, & le menaça de le charger, s'il ne se retiroit des Etats de l'Empereur. Comme la necessité donne des expediens dont on ne se serviroit pas dans un autre tems. Le Roy qui ne pouvoit obtenir le passage par force, eut recours à l'adresse, il donna un ordre par écrit à Morstein d'aller à la Cour de l'Empereur, pour luy offrir sa Couronne, &

Mor-

Morſtein ayant montré cet ordre au Palatin, ſans examiner davantage la choſe, il eſcorta le Roy juſques à Eopol, où il continua de voir & d'aimer toûjours Mademoiſelle de Schanfeld. Charles ayant appris la retraite de Caſimir; & le General Potoski ayant eſté défait proche de Caminiec par Chilmilenski General des Coſaques, il ſe ſervit de ces favorables conjonctures pour continuer ſeurement ſes progrez. Il attira Chilmilenski à ſon party, auſſi bien que Charles Alexandre Conitſpolskin, qui commandoit les Quartians. Et comme la victoire aquiert des amis, Ragoski Prince de Tranſilvanie luy envoya auſſi des Ambaſſadeurs pour faire alliance enſemble. Les Principaux Chefs de la Nobleſſe de la petite Pologne prirent auſſi la protection de Charles, & il n'y eut que le grand Treſorier du Royaume, les Seigneurs Charneski, Preziemki, & Volf qui n'abandonnerent point

Casimir. Mais pendant que tout se soûmet à Charles, & qu'il fait assembler la Diette à Varsovie, l'Electeur de Brandebourg, tâchoit de s'assurer de la Prusse par la voye de la Negociation. Mais ceux de Dantzic ayant découvert ses artifices, demeurerent fidelles à Casimir, & il remit à se declarer dans une autre saison plus propre. Les Moscovites de leur costé s'emparerent de Lublin, où ils commirent des cruautez inoüies. Le Comte de Steembok assisté de Ragieski, se presente devant Torne, & les Bourgeois animez des remontrances de ce dernier, & des belles promesses qu'on leur faisoit, se rendirent sans aucune resistance. Charles y fit son entrée, où il fut receu avec tous les témoignages de joye imaginable; mais ayant voulu voir les Bourgeois sous les armes, il leur ordonna de les porter à l'Hôtel de Ville, leur reprochant qu'ils s'en estoient trop mal deffendus, & qu'il les donneroit à d'au-

d'autres qui s'en serviroient mieux. Ainsi Charles les punit dés le premier jour de l'infidellité qu'ils avoient euë pour leur Roy. Aprés cette expedition il alla à Varsovie pour y assister à la Diette qu'il avoit convoquée, esperant que les Senateurs ne manqueroient pas de luy offrir la Couronne. Mais commençant à reconnoistre la faute qu'ils avoient faite, de ne pas disputer à Charles l'entrée du Royaume, ils ne répondirent pas à son attente : Et Casimir ayant convoqué une autre Diette à Eopol, en Silesie, & invité la Noblesse de s'y trouver, le premier qui comparut fut le vaillant Charneski avec ses Troupes. Volf voulut le suivre avec les siennes, mais il en fut empêché par les Suedois. Il ne se peut rien ajoûter aux caresses que luy fit le Roy, & il avoit grande raison de luy en faire, puisque dans les suites il fut le restaurateur de ses affaires. Il envoya des Ambassadeurs chez tous les Princes

ſes alliez, pour demander du ſecours, celuy de Rome obtint une ſomme conſiderable du Pape, celuy de Vienne de bonnes eſperances, & la Reine ayant vendu toutes ſes pierreries, il eſpera de remettre les choſes ſur un meilleur pied. Sa Cour n'eſtoit pas trop groſſe à Eopol, & il y avoit beſoin de conſolation pour ſuporter toutes les diſgraces que la fortune luy envoyoit. Il n'en trouva point de plus grande que dans la converſation de Mademoiſelle de Schanfeld, qu'il aimoit toûjours avec beaucoup de paſſion, & dont il eſtoit aimé de meſme. Ils continuoient de ſe voir dans l'apartement de la Marquiſe. Mais à la fin la Reine s'en aperceut, elle fit du bruit de cette nouvelle intrigue & dãs le premier tranſport de ſa jalouſie, elle voulut éloigner Mademoiſelle de Schanfeld de la Cour, & renvoyer la Marquiſe en France. Le Roy avoit beſoin de ſe menager avec la Reine, & les choſes n'eſtoient plus au meſme

état

état qu'elles estoient du tems de la Vice-Chanceliere. Il prit donc les voyes de la douceur, & appaisa la Reine en luy promettant de ne plus songer à Mademoiselle de Schanfeld. La Reine se contenta de cette promesse, & Casimir s'estant contraint pendant quelques jours, elle creut facilement qu'il la tiendroit de bonne foy. Mais comme il ne pouvoit plus vivre sans voir Mademoiselle de Schanfeld, & qu'il consideroit aussi d'un autre costé que si la Reine venoit encore à découvrir qu'il l'aimoit toûjours, elle ne manqueroit pas de la renvoyer. Dans cette fâcheuse extremité où il souffroit des peines qui luy touchoient le cœur sensiblement, il resolut de marier Mademoiselle de Schanfeld au Prince de Zamoski, dans la pensée qu'il pourroit du moins continuer de l'aimer, & d'en estre aimé; au lieu que si la Reine venoit à la renvoyer, ce qui estoit infaillible, il la

perdroit pour toûjours. Il communiqua ce deſſein au Baron, comme à celuy qu'il avoit deſtiné pour negocier ce mariage; & aprés luy avoir donné toutes les inſtructions neceſſaires pour y reuſſir, il luy ordonna de ſe tenir preſt pour aller à Samoſch. Et afin qu'on ne crut point que ce fut pour cela qu'il y envoyoit le Baron, il luy donna des ordres adreſſans au Prince pour fortifier la place. La Marquiſe eſtoit de la confidence; le Baron ne fit point auſſi de difficulté de luy découvrir les choſes. Le voyage eſtoit long & perilleux, elle ne put s'empêcher d'en eſtre affligée, & de répandre des larmes, le Baron s'attendrit auſſi de ſon coſté; & Mademoiſelle de Schanfeld les ayans trouvez en cet état, ne ſçavoit à quoy attribuer cette grande triſteſſe. Elle leur demanda donc fort obligeamment ce qui la cauſoit, & les aſſura que ſi elle pouvoit contribuer à leur ſatisfaction, elle le feroit de bon

cœur.

cœur. La Marquiſe fit quelque difficulté de le luy dire, aprehendant que le Roy le trouvât mauvais; mais enfin Mademoiſelle de Schanfeld l'en preſſa de ſi bonne grace, & avec tant d'inſtance, que la Marquiſe luy avoüa de bonne foy qu'elle eſtoit le ſujet de leur douleur. Oüy, Mademoiſelle, ajoûta la Marquiſe, nous ne ſommes affligez que pour l'amour de vous, & ſi je vous aimois moins, je n'aurois pas tant de peine à ſouffrir voſtre éloignement. On parle de vous marier, le Baron a ordre de negocier voſtre mariage, & peut-eſtre qu'il contribuera innocemmẽt à vous rendre infortunée le reſte de vos jours; car il eſt bien malaiſé de dégager ſon cœur quand il eſt attaché par des liens auſſi doux que le ſont ceux d'un grand Prince qui vous aime, ou pour mieux dire qui vous adore; & lors qu'on eſt ſenſible de ſon coſté, il eſt bien dur de ſe voir tout d'un coup ſous les lois d'un mary, qui n'ayant

jamais eſté amant, uſe avec empire du pouvoir qu'il a ſur nous. Mademoiſelle de Schanfeld qui ne ſçavoit encore rien du deſſein qu'avoit le Roy de la marier, fut ſi ſurpriſe du diſcours de la Marquiſe, qu'elle fut fort long-tems à la regarder d'une maniere qui luy fit bien juger qu'elle avoit trop parlé. Car cette belle perſonne aprés avoir changé pluſieurs fois de couleur, tomba pâmée entre les bras de la Marquiſe, & quand elle fut revenuë, elle ne put dire que ces triſtes paroles: Ha! Sire, puis que vous ne m'aimez plus, pourquoy me voulez vous rendre malheureuſe; puis elle retomba pour la ſeconde fois. Mais enfin les larmes qui ſortirent de ſes beaux yeux, l'ayant un peu fait revenir de ſa grande ſurpriſe, elle dit les choſes du monde les plus touchantes; & le Baron & la Marquiſe ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de Mademoiſelle de Schanfeld. C'eſtoit l'heure

re ordinaire que Casimir la venoit voir, il entra dans la chambre où ils estoient sans qu'ils y prissent garde; son étonnement ne fut pas mediocre, de les voir tous trois en cet état, & n'en pouvant imaginer la cause, il demeura presque immobille. Le Baron qui l'apperçeut le premier, s'estant levé brusquement pour luy donner un fauteüil, ces deux aimables personnes firent ce qu'elles purent pour reprendre de la gayeté, dans la pensée qu'elles avoient que le Roy ne les avoit point veuës, & Mademoiselle de Schanfeld voulant tourner la chose en raillerie, luy dit, vrayment, Sire, cela n'est pas honneste de surprendre ainsi les Dames, & de marcher aussi doucement que s'il y avoit des sentinelles à passer pour aller à quelque rendez-vous. Le Roy qui se ressouvint du danger où il avoit esté, luy dit qu'il n'estoit pas moins affligé, que le jour qu'il en fut mal-traitté, puis que l'ayant trou-

vée pleurante ſans en ſçavoir la cauſe, il s'eſtoit arreſté ſans pouvoir marcher. Mais ſi vous m'aimez, Mademoiſelle, ajoûta-t il, autant que vous me le voulez perſuader, vous m'en apprendrez le ſujet, afin de le faire ceſſer ſi cela dépend de moy; n'eſtant pas juſte de cacher vos penſées à la perſonne du monde qui prend le plus de part à ce qui vous regarde. Sire, répondit cette charmante fille, il eſt ſi naturel à celles de noſtre ſexe d'avoir de la compaſſion pour les perſonnes malheureuſes, que le Baron de S. Cir nous ayant fait le recit d'une hiſtoire aſſez tragique qu'il a appriſe, nous n'avons pû nous empêcher de répandre des larmes, & je m'aſſure qu'encore que vous ſoyez moins tendre que nous, vous en auriez eſté auſſi touché. Voila, Sire, ce qui cauſoit noſtre triſteſſe, n'y ayant rien qui m'en puiſſe donner, pendant que voſtre Majeſté me fera l'honneur de me regar-

garder favorablement. Mais ſi j'étois aſſés infortunée pour que vous puiſſiés vous reſoudre à m'abandonner, je vous avouë que j'en ſerois inconſolable. Je croy, reprit Caſimir en rougiſſant un peu, que vous eſtes aſſez juſte pour demeurer d'accord, que depuis le tems que je vous aime, j'ay fait tout ce qui a dépendu de moy, pour vous perſuader que vous eſtiez la perſonne du monde qui m'eſtiez la plus chere; & ainſi je ne voy pas comment je pourrois me reſoudre à vous abandonner, veu que ſi j'en avois la penſée, je me rendrois moy-meſme bien plus malheureux que vous. Soyez donc aſſurée que je ne vous oubliray jamais, quelque choſe qui puiſſe arriver; mais aprés cette aſſurance que je vous donne, ne trouvez pas étrange (à ces mots il fit un profond ſoûpir) que je vous apprenne moy-meſme une nouvelle, qui ſans doute vous ſurprendra autant qu'elle m'afflige depuis long-tems.

Vous ſçavez que la jalouſie de la Reine la porte à vouloir vous renvoyer chez vos parens ; je ne vous feray point valoir tout ce que j'ay fait pour l'en empêcher, cela eſtant inutille. Mais comme j'aprehende qu'enfin elle n'en vienne à cette extremité, j'ay reſolu de vous marier. Quoy ! Sire, repliqua impatiemment Mademoiſelle de Schanfeld, vous avez pû vous reſoudre à cela, aprés toutes les proteſtations que je vous ay tant de fois faites de n'eſtre jamais mariée. Ah ! ſi vous m'aimiez vous ne me donneriez pas à un autre ; non, Sire, vous ne m'aimez point, vous m'avez trompée toutes les fois que vous m'avez dit que vous m'aimiez. Quand on aime bien on ſçait toûjours trouver les moyens de conſerver ce qu'on aime, l'amour ne manque jamais à ceux qui luy ſont fidelles ; & c'eſt dans ces occaſions qu'il fait voir ſon pouvoir. Mais ſi vous avez pû luy manquer de foy, croyez,

Sire,

Sire, ajoûta-t'elle en pleurant, que je luy garderay la mienne, & ma conſtance vous reprochera vôtre infidelité. Ce que vous dites, répondit Caſimir, tout interdit, m'eſt trop avantageux pour le blâmer, & je m'eſtois toûjours bien attendu que vous en uſeriez ainſi. Mais pour peu de reflexion que vous faſſiez ſur la neceſſité où je ſuis de vous marier, ou de vous perdre pour jamais, je croy que vous demeurerez d'accord que ce que vous appellez en moy un défaut d'amour, eſt une des plus grandes marques que je puiſſe vous en donner dans une ſi fâcheuſe conjoncture. Car comme l'amour ne doit pas ſeulement conſiſter à aimer la perſonne qui nous aime avec toute la tendreſſe & l'empreſſement dont on eſt capable, mais qu'il faut encore aimer ſa reputation, & tout ce qui luy peut eſtre avantageux, bien que cela repugne quelquefois à nos inclinations. Il eſt certain

que

que ſi on en uſoit autrement, & qu'on regardât ſimplement ſes plaiſirs comme l'unique objet de ſa paſſion, ce ſeroit plûtoſt un amour propre qu'une veritable tendreſſe. Et ainſi vous voyez, Mademoiſelle, que c eſt l'amour ſoûtenu de la raiſon, qui m'oblige d'en uſer de la ſorte. Je ſçay bien qu'on peut me répondre que ce n'eſt guere aimer, que de ſe reſoudre à partager avec un autre ce qu'on doit poſſeder ſeul, & qu'on peut meſme appeller cela du nom d'une honneſte rupture. Mais outre que je vous croy trop équitable pour avoir une penſée qui me ſeroit ſi deſavantageuſe, ma dignité me mettroit à couvert de ce reproche, puis que les Roys, quoy que Souverains, ne peuvent pas agir comme les autres hommes. Ils ont un cœur comme eux ſuſceptible de toutes les paſſions; ils aiment, & cependant leur grandeur qui devroit le plus leur aider auprés de leurs Maîtreſſes, eſt ce qui les détruit davantage.

tage. La Reine ſçait que je vous aime autant qu'on peut aimer, & malgré les promeſſes que je luy ay faites, elle ne manquera jamais de s'appercevoir que je ne les garde pas. Elle vous r'envoira chez vos parens, on vous mettra dans un Convent, l'un & l'autre feroit également tort à voſtre reputation, & me priveroit pour jamais de vous voir. Je ne puis donc mieux faire & pour vous, & pour moy, que de vous marier dans mon Royaume. J'ay jetté les yeux ſur le Prince Zamoski dont les richeſſes & les belles qualitez pourroient faire la felicité d'une autre, & je l'attacheray ſi fortement à la Cour, que nous en ſerons tous deux ſatisfaits. Ne reſiſtez pas davantage à y donner voſtre conſentement, gardez le ſecret, & ne m'accuſez plus d'inconſtance ou d'avoir peu d'amour. Sire, repliqua Mademoiſelle de Schanfeld qui pleuroit toûjours, puiſqu'il faut que voſtre paſſion cede à la jalouſie de la Rei-

Reine, & que je me separe de vous, permettez moy de m'enfermer dans un Convent plutoſt que de me voir ſous la puiſſance d'un mary dont le caprice me ſeroit ſans doute fatal. Je ſatisferay dans ce lieu à mon inclination & à ce que je vous dois; & ſi je ne puis avoir la liberté de vous voir, du moins j'auray la joye de vous donner toutes mes penſées. Vous regnerez toûjours dans mon cœur malgré les emportemens de la Reine, l'amour ne ſera point partagé par le devoir, & enfin dans l'eſperance que j'auray que vous m'aimerez toûjours, je ſouffriray conſtamment ma diſgrace, & ne me plaindray point. Caſimir voyant cette reſiſtance, ſe trouva dans un étrange embarras, & ſon ame partagée entre l'amour & la crainte, luy fit prendre dans un moment mille reſolutions toutes oppoſées. Mais aprés avoir gardé quelque tems le ſilence, il répondit d'un ton de voix qui faiſoit aſſez connoiſtre ce

qu'il

qu'il ſouffroit. Comme il s'agit dans le choix que vous devez faire du repos de voſtre vie & de la mienne, je ſerois trop injuſte ſi je voulois vous obliger de me donner preſentement une réponſe poſitive. Je vous laiſſe ſeule afin d'y penſer ſerieuſement, mais ſur tout ſouvenez vous, Mademoiſelle, que la liberté eſt le plus grand de tous les biens, & que vous ne l'aurez pas plutoſt perduë en vous enfermant dans un cloiſtre, que vous ferez des vœux inutiles pour la recouvrer. En achevant ces paroles, Caſimir qui ne pouvoit plus continuer cet entretien, ayant dit au Baron de le ſuivre, il laiſſa Mademoiſelle de Schanfeld avec la Marquiſe dans une affliction qui ne ſe peut exprimer. Comme il n'eſtoit pas moins agité de ſon coſté, il fut long-tems ſans rien dire, mais aprés s'eſtre bien promené il apprit au Baron le ſujet de ſon inquietude, & luy ordonna de ſe tenir preſt pour partir dans quatre

jours,

jours, & cependant de faire tous ſes efforts auprés de Mademoiſelle de Schanfeld, pour la faire reſoudre à ce mariage. Aprés quoy il le congedia. Le Baron retourna chez la Marquiſe, qu'il trouva toute ſeule, & luy ayant apris avec douleur que le Roy eſtoit reſolu de le faire partir ſans remiſe (ce qui la ſurprit extrémement, parce qu'elle s'attendoit que la tendreſſe de Mademoiſelle de Schanfeld l'auroit fait changer de deſſein) il ſe retira auſſi chez luy. Le Sommeil qui adoucit les ennuis les plus cuiſans, ne fut point connu cette nuit de ces quatre perſonnes, qui ayant toutes leurs afflictions ſeparées la paſſerent dans un trouble qu'il eſt aiſé de comprendre. Auſſi le jour commençoit à peine de paroiſtre que Mademoiſelle de Schanfeld alla chez la Marquiſe dans un abattement extréme: on ne voyoit plus dans ſes beaux yeux ce brillant qui faiſoit qu'on avoit peine d'en ſuporter les regards, & il y avoit une

ſi grande langueur dans toute ſa perſonne, qu'elle auroit inſpiré de la compaſſion aux ames les plus farouches. Elle ne voyoit pas encore la Marquiſe qui eſtoit au lit, qu'elle luy dit d'un air le plus touchant du monde : Hé bien, Madame, avez-vous trouvé quelque remede à ma diſgrace ? ou bien demeurerez-vous d'accord qu'il n'en fut jamais de plus grande, puiſque de quelque coſté que je me regarde je me trouve malheureuſe ? J'avouë, répondit la Marquiſe, que vous eſtes fort à plaindre, & qu'il faudroit avoir le cœur plus dur que le marbre pour eſtre inſenſible à voſtre juſte douleur ; j'y prens aſſurément toute la part qu'une veritable amie y doit prendre, & j'en ay eſté ſi inquiette toute la nuit, qu'il m'a eſté impoſſible de fermer les yeux. Mais comme de deux maux il faut choiſir le moindre, j'eſtime qu'il eſt toûjours plus doux d'eſtre mariée, que de ſe voir enfermée pour

toute

toute ſa vie dans un Convent. Car bien qu'on engage ſa liberté en ſe mariant, & qu'on ſoit obligée de ſuporter la mauvaiſe humeur d'un mary, & quelquefois ſes mépris, on ne la perd pourtant pas ſi abſoluëment qu'il n'en reſte aſſez pour luy dire ſes ſentimens, & pour trouver les moyens de ſatisfaire ſes inclinations. Un peu de complaiſance quand on ne peut avoir d amour, peut endormir ſa vigilance, s'il eſt d'une humeur jalouſe; & meſme bien ſouvent gagner ſa confiance, quelque farouche qu'il ſoit. Enfin, Mademoiſelle, vous ſerez à la Cour, vous y verrez le Roy, & c'en eſt ce me ſemble aſſez pour n'eſtre pas captive. Mais dans un Convent vous ne ſerez pas de meſme, il faudra rendre compte de toutes vos actions à la Superieure, ne voir jamais perſonne que par ſa permiſſion: & ce que je trouve de plus inſupportable, il faut vous reſoudre à paſſer toute voſtre vie ſans pouvoir

ſuivre voſtre volonté. C'eſt à vous, Mademoiſelle, à vous déterminer & à voir lequel vous aimez le mieux, car le Baron doit partir dans quatre jours pour aller vers le Prince Zamoski que le Roy vous deſtine ; & ſi vous m'en croyez, ajoûta la Marquiſe, vous prendrez ce party-là. Mademoiſelle de Schanfeld fut long-temps ſans répondre que par des ſoûpirs qui marquoient l'état de ſon cœur, mais aprés avoir encore dit beaucoup de choſes, qui faiſoient connoiſtre la cruelle agitation où ce choix la reduiſoit : enfin elle ſe reſolut plutoſt pour plaire au Roy, que pour aucune inclination qu'elle eût au mariage, d'épouſer le Prince Zamoski. Le Baron étant entré un moment aprés, la Marquiſe luy apprit que Mademoiſelle de Schanfeld ſuivroit les volontez du Roy. Comme il crût luy porter une nouvelle agreable, il ſortit promptement pour luy en rendre compte. Mais il trouva ce

Prin-

Prince dans une disposition d'esprit si inegale, que bien qu il luy eût témoigne le soir precedent qu il ne souhaittoit rien avec plus de passion que de voir Mademoiselle de Schanfeld dans la resolution où elle estoit : Casimir en parut neanmoins dans une affliction extréme, & aprés avoir marché quelque tems avec precipitation: Que je suis malheureux ! s'écria-t il tout d'un coup, de travailler avec empressement à ce qui me doit donner tant de deplaisirs. J'oblige une personne qui m'aime, à s'engager malgré elle, sous les loix d'un mary, & cependant je ne puis estre content quand elle m'accorde ce que je luy demande. Ah ! qu'il est bien vray, ajoûta-t'il un moment aprés, que l'amour & la raison ne sont pas compatibles. D'où vient que j'ay si peu de resolution aprés avoir eu la force de faire moy-mesme une pareille proposition. C'est sans doute quelque bon genie qui fait naistre exprés mes irre-

irresolutions, pour me mettre l'esprit en repos, en conservant ma Maîtresse. Mais aussi que dira la Reine? que ne fera-t'elle point si elle s'apperçoit que je luy manque de parole? comme il est impossible que je ne luy en manque pas, elle enfermera ma Maîtresse ou l'éloignera pour toûjours, je ne la verray plus, j'en mourray de douleur: non, non, il faut s'en tenir à ses premiers sentimens comme estans les plus justes, puisqu'en mariant Mademoiselle de Schanfeld je contenteray la Reine, & possederay toûjours son cœur. Mais helas! reprenoit ce Roy amoureux en soûpirant, qui m'assurera que ce cœur me sera toûjours fidelle quand il sera engagé? Le Prince Zamoski est jeune, il est bienfait, il est aimable, elle pourra l'aimer, & elle aura raison: que ne suis-je en sa place? & peut-on estre plus mal-heureux. Aprés s'estre encore tenu quelques discours approchans, il dit au Baron

que s'il avoit eſté ſi long-tems ſans luy répondre, c'eſt qu'il avoit eu peine à vaincre quelques ſcrupules qui luy eſtoient reſtez, mais qu'il partiroit dans deux jours au plus tard, pour aller à Samoſch. En effet Caſimir luy fit expedier des ordres pour le Prince, & le Baron de Saint-Cir ayant donné ordre à ſes affaires, il partit dés le lendemain pour Samoſch. Si le Roy ſe trouva bien affligé de ſe voir forcé de marier ſa Maîtreſſe, pour ſe la conſerver; il ne le fut pas moins de la nouvelle qu'on luy donna de la continuation des progrés de ſes ennemis. Charles n'avoit pas trouvé à Varſovie ce qu'il s'eſtoit promis, la fortune l'en conſola par la reduction de la Ville d'Elbing qui ſuivit l'exemple de Torne par la perfidie d'un Bourg-maiſtre qu'on avoit corrompu. Charles y fut receu en triomphe, & cét heureux ſuccés fut ſuivy d'un autre, qui étant plus avantageux devoit abſoluëment rui-

ruiner Casimir. L'Electeur de Brandebourg ne s'estoit point encore declaré, & il demeuroit en Prusse avec ses Troupes. Charles partage les siennes en deux, il en envoye une partie assieger Mariembourg, & avec l'autre il s'en va droit en Prusse Ducale, où les Quartians font de grands ravages. Il rencontre le Comte Magnus de la Garde en Livonie avec une Armée de dix-huit mille hommes, qu'il joint à la sienne, & fait avertir l'Electeur que s'il ne prend son party il assiegera Mont-Royal, & ruinera sa Province. L'Electeur témoigne qu'il se veut deffendre, mais Charles estant approché à cinq lieuës de Mont-Royal, il fait Charles parrain de son fils, & Charles fait aussi tenir le sien par l'Electeur. Le Chancelier Oxenstern le va trouver de la part du Roy, & en apporte une réponse telle qu'il la souhaitoit. Le Roy & l'Electeur s'abouchent à Barestain avec des témoignages d'amitié & de

joye qui ne promettent rien moins que le partage du Royaume de Pologne. Ils font un traitté d'alliance enſemble, par lequel entr'autres choſes l'Electeur reconnoiſt le Roy de Suede Seigneur de fief pour la Pruſſe Ducale. Et en reconnoiſſance Charles accorde à l'Electeur l'Evêché de Varminie à la reſerve de Bronſberg Ville fort Catholique, & où les Polonois alloient étudier. Les Etats du païs n'en ſont pas contens, mais ils ne le peuvent empeſcher : l'Electeur retourne au Mont-Royal où il fait publier que tous les Polonois qui refuſeroient de preſter ſerment au Roy de Suede, euſſent à ſe retirer. De ſorte qu'il ne reſtoit plus à Caſimir que les Villes de Dantzic, & de Mariembourg. La premiere rendit ſa fidelité remarquable à la poſterité, les habitans mirent le feu à leur Faux-bourg, & quelques promeſſes qu'on leur fit de les conſerver dans leurs privileges, & meſme de les augmen-

gmenter, ils furent inebranlables dans la reſolution qu'ils avoient priſe de ſe deffendre juſques à la derniere extremité. Cette Ville eſt la plus grande, la plus puiſſante & la plus marchande de tout le Nord, & les Magiſtrats voyant leur Roy abandonné & ſans forces pour les ſecourir, augmenterent leurs Troupes, envoyerent des Deputez à la Haye pour remontrer aux Etats l'intereſt qu'ils avoient de les ſecourir, afin de conſerver la liberté du commerce; & enfin ils n'obmirent rien pour ſe maintenir. Cependant Charles y avoit des partiſans qui cabaloient puiſſamment pour le rendre maiſtre de cette importante place: ils décrioient Caſimir de toutes les manieres, l'accuſant meſme qu'il vouloit exterminer tous ceux qui n'eſtoient pas Catholiques, & cela commençoit à luy faciliter les choſes. Mais outre que Caſimir détruiſit ces impoſtures par des lettres qu'il envoya aux Magi-

ſtrats, auſquels il promit un puiſſant ſecours. Ceux de Dantzic ayant apris que Charles avoit deſarmé les Bourgeois de Torne, & fait quelques autres choſes contre les termes de la capitulation, cela les anima tellement contre luy, qu'ils commencerent à le décrier & firent preſter un nouveau ſerment de ſe deffendre ſans pouvoir propoſer de ſe rendre à peine de la vie. Charles ayant laiſſé le General Steembosk devant Mariembourg & mis bon ordre dans la Pruſſe, s'en alla en Pologne pour chaſſer entierement Caſimir qui ramaſſoit des Troupes ſur les frontieres de Hongrie pour taſcher de remettre ſes affaires. Quelque Nobleſſe qui commençoit à s'ennuyer du joug Suedois, s'eſtant jointe à Caſimir, il envoya Morſtein vers le grand Kam de Tartarie pour luy demander ſecours, qu'il obtint de quarante mille chevaux, & Charneski ayant fait un corps de quatre-vingt Cornettes de Cavallerie,

rie, ſans canon, & ſans Infanterie, Charles quitta Varſovie, & le vint trouver avec toutes ſes Troupes aux environs de Lublin. Quoy que Charneski fût inferieur en Troupes à Charles, ſon grand courage l'obligea de combattre. Le Roy de Suede donna l'aiſle droite de la bataille à Vittemberg, & l'aiſle gauche à Duglas. Les deux Armées ſe rencontrerent, le choc fut terrible, & les Suedois, qui n'eſtoient pas accoûtumez de trouver de la reſiſtance, furent ſurpris de celle qu'on leur fit. Charneski qui vouloit venger Caſimir fit tout ce qu'il put pour trouver Charles, plus de douze cens Suedois perirent par le ſabre, le Prince Adolphe fut bleſſé au genou, & contraint de retourner à Varſovie. Le Roy fut auſſi en trés-grand danger, mais enfin Charneski voyant qu'il ne le pouvoit joindre, & craignant d'eſtre enveloppé, ſe fit paſſage le ſabre à la main, & ſe retira, aprés avoir donné des

marques d'une valeur extraordinaire. La perte fut presque égale, & la fuitte des Polonois leur fut beaucoup plus prejudiciable que la bataille, dont le Roy de Suede eut neanmoins la gloire. Charneski se retira à Samosch, où le Baron de Saint-Cir avoit rendu ses depesches au Prince Zamoski qui faisoit travailler aux fortifications, que Charneski trouva en bon état, & pendant qu'il y faisoit reposer ses Troupes, le Baron s'y acquittoit avec succés de la commission que Casimir luy avoit donnée. En effet le Prince luy ayant demandé des nouvelles de ce qui se passoit à la Cour de Casimir; le Baron luy fit adroitement un portrait si avantageux de Mademoiselle de Schanfeld qu'il conçut beaucoup d'estime pour elle. Quelques jours aprés estans encore tombez sur le mesme discours, il exagera tellement la beauté de Mademoiselle de Schanfeld, & les autres qualitez de de son esprit, que le Prince témoigna qu'il

qu'il ſouhaitoit de la voir; à quoy le Baron luy ayant répondu qu'il ne tiendroit qu'à luy de le faire, & meſme de l'épouſer, puis qu'il eſtoit aſſuré que le Roy y donneroit les mains. Comme il s'apperceut que cet entretien ne déplaiſoit pas au Prince, il s'offrit d'en faire meſme les propoſitions, & de negocier la choſe; l'aſſurant qu'eſtant un grand Prince, & fort riche, il ne pourroit mieux faire que de ſe donner une Epouſe qui le rendroit le plus heureux de tous les hommes. Le Baron pouſſa la choſe plus loin, & il enflamma ſi fort le Prince pour Mademoiſelle de Schanfeld, qu'il l'obligea de luy écrire ce billet.

*Voſtre beauté fait tant de bruit, & elle eſt ſoutenuë par tant de merite, qu'il ne faut pas s'étonner, Mademoiſelle, ſi malgré les fureurs de la guerre vous vous faites des adorateurs. Pour moy à qui toutes les belles choſes plaiſent infini-*

*ment, j'avoüe de bonne foy que le portrait qu'on m'a fait de voſtre perſonne, m'a oſté le cœur & la liberté. Si cet aveu ne vous déplaiſt pas, Mademoiſelle, & ſi vous me permettez d'aller vous confirmer ma deffaite, j'oſe vous aſſurer que de tous ceux qui ont l'honneur de porter vos chaînes, il n'y en a point qui vous ſoit plus parfaitement ſoumis, que*

LE PRINCE ZAMOSKI.

Le Baron de Saint-Cir ayant receu ce billet du Prince, l'envoya à Mademoiſelle de Schanfeld, qui le montra au Roy. Mais la Reine ayant découvert le veritable ſujet du voyage du Baron, & ne voulant pas ſouffrir que Mademoiſelle de Schanfeld fut ſi puiſſamment établie, elle envoya un autre Gentilhomme à Samoſch pour détourner le Prince de ce mariage, & luy propoſer celuy d'une autre fille d'honneur appellée Mademoiſelle d'Arquiem, Françoiſe de Nation. Cette Mademoiſelle d'Arquiem n'eſtoit

stoit pas moins belle que Mademoiselle de Schanfeld, & elle avoit d'ailleurs l'avantage d'estre fort considerée de la Reine. Casimir en donna donc avis au Baron, avec ordre de traverser cet envoyé, & de faire connoistre au Prince qu'il agissoit sans ses ordres. Il écrivit mesme à Zamoski, qu'il approuvoit son mariage avec Mademoiselle de Schanfeld. Et afin de l'y engager encore d'avantage, il consentit qu'elle luy fit la réponce suivante.

*Je ne m'attendois pas, Seigneur, de faire des conquestes si éloignées ny si considerables, que celles que vous m'avez fait l'honneur de me marquer; & je m'estois cruë jusques à present si fort au dessous des loüanges que vous me donnés, que si un autre Prince m'en assuroit, je n'aurois garde d'avoir la pensée de les meriter. Mais, Seigneur, je me sens tellement portée à croire les personnes de vostre rang, que pour peu que vous con-*

*tinuyés à m'assurer que vous me voulés du bien, j'auray lieu de me tenir parfaitement heureuse.*

Ce billet & l'envoyé de la Reine arriverent presque en mesme tems à Samosch; & le Prince parut si content de l'esprit de Mademoiselle de Schanfeld, que le Baron creut qu'il en estoit trop amoureux pour s'empêcher de l'épouser. Mais comme l'envoyé ne parla pas moins avantageusement de Mademoiselle d'Arquiem, que le Baron avoit fait d'elle, le Prince parut fort embaraſſé, sur tout parce que la Reine proposoit de marier cette derniere, & de luy faire des avantages proportionnez. Le Baron tâcha de détruire tout ce que l'envoyé avoit fait, en témoignant au Prince qu'il y alloit de sa gloire de ne paroistre pas inconstant, que le Roy pourroit aussi s'offencer de son procedé: Et enfin que les offres que la Reine luy faisoit faire, blesseroient

plus

plus ſa reputation qu'il n'en tireroit d'avantage ; les grands Seigneurs comme luy ne devant jamais rien faire par intereſt. Ces raiſons eſtoient convainquantes, le Prince y fit auſſi reflexion, & répondit aſſez froidement à l'envoyé de la Reine, dans toutes les autres conferences qu'ils eurent enſemble. Mais ce qui acheva de déterminer le Prince en faveur de Mademoiſelle de Schanfeld, ce fut un coup de l'adreſſe du Baron. Il avoit accoûtumé de joüer aſſez ſouvent avec Zamoski, tant pour le divertir, que parce que cela luy donnoit plus de liberté de luy dire ſes ſentimens ; & en effet il avoit aquis par ce moyen beaucoup de familiarité avec luy. Il y avoit déja quelques jours que le Baron avoit perdu une diſcretion contre le Prince, il s'en vouloit aquitter à propos, la conjoncture luy parut trop favorable pour la negliger : il ſe fit donc adroittement accuſer par le Prince, de

n'eſtre pas ponctuel à s'aquitter. Et aprés s'eſtre excuſé ſur l'impoſſibilité de trouver quelque choſe qui luy fut agreable, il tira une belle bource en broderie, dans laquelle eſtoit enfermé le portrait de Mademoiſelle de Schanfeld, & en la donnant au Prince, il dit ces meſmes paroles: J'eſpere, Seigneur, que vous m'avoüerez qu'on ne peut eſtre trop diſcret, quand il s'agit de faire un preſent auſſi conſiderable qu'eſt celuy que je vous offre: & je ne ſçay meſme, ajoûta le Baron en ſoûriant, ſi ce que vous trouverez dans ma bource ne vous donnera point d'inquietude. Le Prince à qui ces paroles donnerent beaucoup de curioſité, ouvrit la bource avec precipitation, & en ayant tiré le portrait de Mademoiſelle de Schanfeld (qui eſtoit dans une petit boëte d'or enrichie de diamans; ) il parut dans un ſi grand étonnement, qu'il demeura long-tems immobile. Et comme ſa ſurpriſe con-

continuoit, le Baron qui vouloit ſçavoir ſon ſentiment, luy dit: Hé bien, Seigneur, pouvois-je vous donner quelque choſe de plus beau? J'en ſuis ſi charmé, répondit le Prince, que je n'ay point de paroles pour vous en remercier, ny pour en exprimer ma joye. Mais eſt-il bien poſſible que l'original de ce portrait ſoit auſſi beau comme le Peintre le preſente. Il l'eſt encore davantage, reprit le Baron, car encore bien que l'art tâche d'imiter la nature, & que d'ordinaire les Peintres ſoient de grands flateurs, j'oſe vous dire qu'il y a de certains traits dans le viſage de Mademoiſelle de Schanfeld qui ſont ſi fins & ſi delicats, & tant de brillant dans ſes yeux, qu'il eſt impoſſible aux plus habilles Peintres de les attraper. Ainſi vous voyez bien, Seigneur, que je ne vous ay pas ſurpris, & quelque avantage que vous faſſe la Reine, elle ne ſçauroit jamais rien faire qui approche de la ſatisfaction que vous aurez

rez de poſſeder cette belle perſonne, dont l'eſprit répond aux charmes du viſage. Le Baron qui trouva le Prince diſpoſé à l'écouter favorablement & à croire ce qu'il luy diſoit, ajoûta encore tant de choſes à ce qu'il avoit déja dit, qu'enfin Zamoski congedia l'Envoyé de la Reine, à laquelle il témoigna qu'il avoit d'autres engagemens qu'il ne pouvoit rompre. La Reine eſtoit trop fiere pour en demeurer là, & s'imaginant que ſon Envoyé, ne s'eſtoit pas bien aquitté de ſa commiſſion, elle trouva moyen de faire venir le Prince Zamoski à la Cour, dans la penſée qu'il ne pourroit reſiſter à ce qu'elle luy diroit elle meſme. Le Baron accompagna le Prince, & ſon voyage ne fut pas approuvé de Caſimir, parce qu'il ne pouvoit ouvertement s'oppoſer aux volontez de la Reine. Neanmoins il le receut avec des témoignages d'eſtime qui luy marquoient aſſez qu'il le conſideroit beaucoup. La Reine

n'ou-

n'oublia rien de ſon coſté pour l'engager au mariage avec Mademoiſelle d'Arquiem, & elle luy faiſoit pour cela des honneſtetez qu'il n'auroit pas receuës autrement. Si bien que le Prince eut pû ſe croire fort heureux s'il ne fut devenu amoureux de Mademoiſelle d'Arquiem, autant qu'il l'eſtoit déja de Mademoiſelle de Schanfeld. Mais comme il n'en pouvoit épouſer qu'une, & qu'on le preſſoit de ſe déterminer, l'incertitude où il ſe trouva, le rendit le plus inquiet de tous les hommes. Il alloit viſiter ces deux belles filles l'une aprés l'autre, reglément tous les jours, & comme Mademoiſelle de Schanfeld luy parloit avec plus de liberté que ne faiſoit l'autre, à cauſe des lettres qu'ils s'eſtoient écrites: elle luy reprocha ſi agreablement ſon inconſtance, ou pour mieux dire ſon irreſolution, que pendant qu'il eſtoit auprés d'elle, il ne ſongeoit pas que Mademoiſelle d'Arquiem fût au monde.

Et

Et comme il estoit fort bien fait, qu'il avoit prés d'un milion de rente, & qu'il paroissoit fort passionné, Mademoiselle de Schanfeld commença de l'aimer tout de bon, & à se resoudre à le posseder entierement. Mademoiselle d'Arquiem estoit plus jeune, mais la Reine estoit une bonne Maîtresse, & comme elle luy avoit commandé de témoigner beaucoup de complaisance pour le Prince, bien qu'auparavant elle eût plus de penchant pour le jeune Sobiesbi, à qui elle avoit mesme promis de la marier, lors que Zamoski alloit à son tour visiter Mademoiselle d'Arquiem, cette pudeur qui est presque inseparable de toutes les jeunes personnes, charmoit tellement le Prince, qu'il estoit toûjours aussi content de ses deux Maîtresses, qu'il estoit mal satisfait de luy. Casimir qui s'apperçut du penchant de Mademoiselle de Schanfeld, ne souffroit pas moins de son costé que le Prince faisoit du

sien,

ſien, & il y avoit cette difference entre leurs peines, que le Roy ne pouvoit ſe plaindre avec juſtice des maux qu'il enduroit, parce qu'il en eſtoit la cauſe Mademoiſelle de Schanfeld, & Mademoiſelle d'Arquiem, qui avoient juſques-là fort bien veſcu enſemble, ne purent auſſi s'empeſcher d'avoir de la jalouſie l'une pour l'autre, il s'agiſſoit de la preference, chacune croyoit la meriter mieux que ſa compagne. De ſorte que malgré les mauvais ſuccés de la guerre, toute cette intrigue ne laiſſoit pas de donner du plaiſir & de rendre la Cour agreable. Caſimir fut le premier qui s'en laſſa, il ne pût cacher ſa jalouſie au Baron, & le Baron avoit trop de complaiſance pour laiſſer ſouffrir plus long-tems le Roy. Il trouva donc le moyen de remener le Prince à Samoſch, malgré l'envie qu'il avoit de demeurer à la Cour. La Reine fit tout ce qu'elle pût pour l'y retenir; mais le Baron qui s'eſtoit rendu fort

agrea-

agreable au Prince, luy remontra ſi bien, qu'il devoit pour ſon honneur s'en retourner, afin d'eviter l'affront qu'il feroit infailliblement à l'une de ſes Demoiſelles, s'il ſe reſolvoit à ſe marier. Qu'enfin ils reprirent le chemin de Samoſch. Le Prince qui eſtoit paſſionnement amoureux n'y fut pas plutoſt arrivé, qu'il voulut retourner ſur ſes pas. Le Baron eut beau luy remontrer que cela luy feroit un tort extréme; tout cela ne le detourna point de ſa reſolution. Si bien que ne pouvant plus l'empeſcher de partir il en donna avis au Roy, qui luy ordonna de demeurer à Samoſch, pour la deffendre contre les Suedois qui devoient l'attaquer. Cette nouvelle rendit le Prince de la plus mauvaiſe humeur qu'on ſe puiſſe imaginer, il ne trouvoit rien agreable, & il auroit cru qu'on l'auroit fait exprés, ſi en effét quelques jours aprés le Roy de Suede n'euſt envoyé des Troupes pour inveſtir la place. Comme elle

eſtoit

eſtoit d'une extreme conſequence à la Republique, l'approche des Troupes luy cauſa d'abord quelque trouble dans la penſée qu'il avoit que le ſiege l'occuperoit long-tems. Mais l'intereſt de la patrie & ſa propre gloire, ayant ſuſpendu pour un tems les mouvemens impetueux de ſa paſſion, il s'appliqua fort ſerieuſement à donner tous les ordres neceſſaires pour faire une vigoureuſe reſiſtance. En effet les promeſſes qu'on luy fit n'ébranlerent ny ſon courage ny ſa fidelité, ſi bien que le Roy ſe reſolut de faire ce ſiege en perſonne. Il aſſina luy-meſme tous les quartiers à ſon Armée, il fit travailler avec une promptitude admirable aux lignes de circonvalation, & comme il alloit reconnoiſtre la place & marquer le lieu où il vouloit qu'on dreſſaſt un batterie, eſtant veſtu d'un juſte au corps d'écarlatte avec une aigrette blanche à ſon bonnet, un Canonnier de la Ville qui le reconnut à ces marques, & parce qu'il

qu'il y avoit plusieurs Officiers auprés de sa personne, pointa son canon si juste, qu'un de ceux qui parloit au Roy fut tué, & du mesme coup ce Prince tomba & fut plus d'une heure évanoüy sans aucun signe de vie. Estant neanmoins revenu de son évanoüissement sans estre blessé, il continua froidement ce qu'il avoit commencé, & ayant fait ouvrir la tranchée à la portée du mousquet, il pressa la place d'une maniere qui faisoit assez connoistre l'extrême envie qu'il avoit de la prendre. Comme elle estoit revêtuë de cinq bastions, qu'elle estoit environnée d'un costé d'un étang fort profond & de grande étenduë, qu'il y avoit d'ailleurs des dehors en état de resister quelques jours, deux à trois mille, tant Bourgeois que Soldats pour la deffendre, avec toutes sortes de munitions de bouche & de guerre en abondance. Le Prince ne fut point étonné de la presence du Roy ny du nombre de

ses

ſes Troupes. Il eſtoit jeune & vigoureux, & un des plus braves de la Nation. Il eſtoit ſecondé du Baron de Saint-Cir, & l'amour qu'il avoit pour Mademoiſelle de Schanfeld, qui pour lors regnoit ſeule dans ſon cœur s'étant joint à ſon grand courage, on peut dire qu'il entreprit des choſes ſurprenantes. Les Troupes de Charles n'avoient trouvé juſques alors que de la moleſſe, elles connurent dans quelques ſorties qu'on fit que les Polonois ſont gens à ne ſe laiſſer pas vaincre facilement, quand ils ſont bien conduits & bien unis. Pluſieurs Suedois y perirent, & dans trois jours que le Roy employa à prendre les dehors, il perdit plus de mille hommes. Le Prince eſtoit plus inquiet de n'apprendre point de nouvelles de ſa Maîtreſſe, qu'il ne l'eſtoit de bien deffendre ſa place: & comme il luy avoit promis de retourner promtement à la Cour, & qu'il ne pouvoit luy faire ſçavoir ce qui l'en empêchoit, la crainte

crainte qu'il avoit qu'elle ne le creut infidelle, luy faiſoit ſouffrir des peines extrêmes. Il ne put s'empêcher de le faire connoiſtre au Baron, & une nuit qu'ils s'eſtoient retirez enſemble pour prendre quelque repos: Ne ſuis je pas bien malheureux, luy dit-il, de me voir dans l'impoſſibilité de pouvoir tenir la premiere parole que j'ay donnée à la plus aimable perſonne qui fut jamais, n'aura-t'elle pas lieu de croire que je ſuis un infidelle, & de perdre pour moy toute cette eſtime & cette bien-veillance qu'elle m'a témoignée avec tant de bonté. J'avoüe, Seigneur, luy répondit le Baron, que Mademoiſelle de Schanfeld, ignorant que vous eſtes aſſiegé, pourra peut-eſtre ſe plaindre que vous l'avez oubliée. Et ayant autant de conſideration qu'elle en a pour vous, ſes plaintes ſeront aſſez bien fondées. Cependant comme le Roy ne manquera pas d'eſtre averty de l'état où nous ſommes, j'oſe vous aſſu-

assurer qu'elle ne le sçaura pas plûtost que ses craintes seront dissipées, & qu'elle fera des vœux en vostre faveur. A peine le Baron avoit prononcé ces dernieres paroles, qu'un des Gentils-hommes du Prince entra brusquement dans la chambre où ils estoient, qui luy dit que les ennemis profitant de la grande obscurité de la nuit, s'estant emparez de la contrescarpe du grand bastion, commençoient déja de se loger; que du costé de l'étang ils avoient fait la mesme chose, & qu'enfin si on ne se pressoit de les repousser, il estoit à craindre que cela n'avançast beaucoup la prise de la Ville. Un autre que le Prince auroit esté justement allarmé de cette nouvelle. Mais ayant dit au Baron qu'aprés avoir chassé les ennemis, ils continuëroient leur entretien, il se fit promptement donner ses armes, & sans qu'il parut aucune émotion sur son visage, ayant fait assembler ses gens, il les separa en deux trou-

pes, & s'eſtant mis à la teſte d'une, & donné le commandement de l'autre au Baron : on alluma des flambeaux ſur les murailles, & la premiere décharge fut faite ſi à propos ſur ceux qui travailloient aux logemens, qu'en moins d'un quart-d'heure la contreſcarpe fut preſque couverte de morts & de bleſſez. Le Baron fit auſſi des efforts admirables au côté de l'étang, de ſorte que les ennemis malgré leur canon & leurs bombes, furent repouſſez ſi vigoureuſement, & avec tant de perte, que Charles commença de deſeſperer de prendre la place qu'il croyoit emporter en huit jours. Cependant le lendemain le canon ayant fait trois grandes breches, & Charles s'imaginant que les bombes avoient deſolé la Ville, envoya par une eſpece de raillerie demander au Prince s'il vouloit une Treve pour raſſurer les Dames & les mettre à couvert : mais comme il avoit donné de ſi bons ordres que le canon ny les bombes ne cau-

cauſoient preſque aucun dommage, il manda au Roy qu'il le remercioit de ſa generoſité, que le canon n'avoit tué qu'une vieille femme, & que s'il ne faiſoit pas de plus grands efforts avec ſes Troupes, qu'il eſperoit que dans peu de jours il pourroit auſſi luy offrir une Treve pour luy donner le tems d'enterrer les morts & de ſe retirer en ſeureté. Quoy que le Roy fut extremement fier, il ne témoigna aucun chagrin de cette genereuſe réponſe, & voulant faire un dernier effort pour emporter la place, il donna les ordres pour un aſſaut general. Il avoit dans ſon armée trois mille Juifs qu'il avoit forcez de prendre les armes, & de quitter le commerce auquel cette Nation s'applique uniquement; ſur tout en Pologne où ils ſont en grand nombre, & où toutes ſortes de Religions ſont permiſes. Ces Juifs commandez par des Officiers Suedois furent les premiers qui monterent à l'aſſaut par trois diffe-

rens endroits. Mais soit qu'ils ne fussent pas encore bien aguerris, ou que le courage des assiegez s'augmentât par la necessité de combattre pour la deffense de leurs murailles, il est certain que presque tous ces infidelles furent tuez sur la place, & qu'en cette occasion le Roy perdit prés de quatre mille hommes. Cependant il crut qu'il luy seroit honteux de lever le siege, & ne voulant rien omettre pour venir à bout de son entrepriſe, il envoya un Trompette à la porte de la Ville pour demander à parler au Prince, il estoit dans son cabinet avec le Baron de Saint-Cir, où ils songeoient ensemble à trouver quelque expedient pour apprendre de ses nouvelles à Mademoiselle de Schanfeld, dont il devenoit tous les jours plus amoureux que jamais il ne l'avoit esté. Il donna donc ordre qu'on fit approcher le Trompette le plus prés qu'on pourroit du grand bastion, ce qu'ayant esté fait, le Prince y alla in-

con-

continant, où aprés s'eſtre fait connoiſtre, le Trompette luy dit que le Roy avant que de faire un dernier effort pour ſe rendre maiſtre de ſa perſonne & de ſa Ville, ſouhaitoit d'avoir une conference avec luy, que pour effet il pourroit ſe rendre dans ſon Camp en toute ſeureté, & qu'il eſperoit qu'un entretien de deux heures termineroit de grands differens, & ſauveroit la vie à beaucoup de perſonnes. Que s'il faiſoit difficulté de ſe confier ſur la parole d'un ſi grand Roy, il envoyeroit un de ſes Officiers pour luy apprendre ſes intentions. Le Prince qui reconnut bien qu'au deffaut de la force, Charles vouloit uſer d'adreſſe & tâcher de le ſurprendre, fut ſur le point de renvoyer le Trompette ſans aucune réponſe. Mais comme ſa place eſtoit en tres-bon état, & que l'abondance de toutes choſes y eſtoit ſi grande, qu'on y trouvoit dequoy ſe ſatisfaire avec autant de profuſion que ſi elle n'eût pas eſté aſſie-

gée, il s'imagina que ce que le Roy croyoit luy devoir estre favorable, l'obligeroit à lever asseurement le siege par le rapport fidelle que son Officier luy feroit. Il fit donc assembler le Conseil de Guerre, afin qu'on ne luy pût rien reprocher; & ayant en peu de mots exposé ce que nous venons de dire, il fut resolu qu'on accorderoit au Roy qu'il pourroit envoyer un Officier. Le Prince en fit avertir le Trompette qui s'en retourna vers son Maistre. Et demy-heure aprés estant revenu avec le Colonel Wrangel, le Comte Podelotoski favory du Prince, accompagné du Baron, & suivis de cinquante Haïducs de sa Garde sortirent pour le recevoir. Aprés les complimens, on luy banda les yeux d'une écharpe, & l'ayant fait entrer par la porte de l'étang, il fut conduit de la sorte jusques dans la basse cour du Château du Prince, où on luy donna la liberté de la veuë. Ce fut là que Wrangel parut

parut dans une extrême surprise de voir tant de magnificence dans une Ville de Guerre. Mais elle augmenta bien davantage lors que Zamoski suivi de deux cens Gentils-hommes, & des plus braves de sa Cour, vint le recevoir dans la seconde cour, & luy fit tout le bon accueil qu'il en pouvoit esperer. Ensuite des premieres ceremonies, il le conduisit dans un appartement, dont la richesse des ameublemens estoit si grande, & tout le reste si bien entendu, qu'il ne s'est rien veu de plus magnifique. Il ne se pouvoit lasser de les voir & de les admirer. Mais comme le Prince le vouloit encore surprendre d'une autre maniere; ayant secretement donné ordre de preparer un grand souper où la delicatesse & la profusion fissent également voir, qu'il n'estoit pas en état d'aprehender de manquer de vivres. Quand tout fut preparé, il fit entrer le Colonel dans une tres-grande sale, où il y avoit plusieurs tables servies

d'un meſme ordre, & l'ayant fait aſſeoir auprés de luy, pendant qu'ils faiſoient bonne chere un concert de violons & de trompettes les divertiſſoit ſi agreablement, que Wrangel croyoit eſtre dans quelque Palais enchanté. Mais aprés s'eſtre bien regalez le Prince qui n'eſtoit pas moins galand qu'il eſtoit brave, s'eſtant levé de table, mena Wrangel dans une autre ſale, où toutes les Dames de la Ville & pluſieurs autres de la campagne qui s'y eſtoient refugiées avant le ſiege s'eſtant trouvées un moment aprés dans un ajuſtement extraordinaire, il commença le bal qui dura une bonne partie de la nuit, en ſorte que le Colonel ne pouvant aſſez témoigner ſon contentement au Prince, il s'alla coucher ſans parler d'affaire. Le lendemain Zamoski l'eſtant allé trouver dans ſa chambre aprés que tout le monde ſe fut retiré, Wrangel luy dit que le Roy ſon maiſtre ayant une eſtime tres-particuliere

pour

pour sa personne, soit pour son merite ou par le grand courage qu'il avoit témoigné depuis le siege, il avoit conçeu la pensée de le marier avec une Princesse sa parente, & qu'en consideration de ce mariage, il erigeroit Samosch en Souverainneté, avec une plus grande étenduë de païs que celle qui en dependoit. Qu'il ne demandoit pour cela que le droit d'investiture de la mesme maniere que l'Electeur de Brandebourg tenoit la Prusse, & pour assurance, qu'il pût pendant trois années mettre garnison dans la Place. Et ayant encore ajoûté beaucoup d'autres circonstances capables de seduire un homme foible, le Prince qui n'estoit pas de ce caractere, & dont le zele & la fidelité pour le Roy Casimir avoit éclaté en plusieurs occasions, regardant Wrangel, luy dit d'un air fier, que n'ayant rien fait qui dût obliger le Roy son Maistre de luy faire des propositions si prejudiciables à son

honneur, il le prioit de l'assurer qu'il trouveroit dans la suite du siege autant de resistance & de courage dans le moindre de ses Habitans, qu'il avoit trouvé de foiblesse & d'infidelité dans les autres sujets de Casimir, & qu'il se deffendroit jusques à la derniere extremité. Et que si la fortune vouloit que le Roy fut son vainqueur, il le croyoit si genereux, qu'il le traiteroit en homme de sa qualité, & qu'il l'honoreroit de son estime. Aprés ce discours ayant fait mettre toutes ses Troupes en bataille, & demandé à Wrangel si ayant avec luy tant de braves gens il luy conseilleroit de se rendre. Le Colonel qui estoit charmé des bons traitemens du Prince autant que de sa genereuse resolution, aprés l'avoir remercié de tous les honneurs qu'il luy avoit rendus, l'assura qu'il en auroit toute sa vie une extrême reconnoissance; & luy demanda la permission de se retirer. Wrangel remit donc

son

son écharpe sur ses yeux, & ceux qui l'avoient amené, l'ayant reconduit au lieu où ils l'avoient pris: le recit qu'il fit au Roy de tout ce que nous avons dit, surprit tellement ce Prince, que son Armée estant déja beaucoup diminuée, tant par le nombre des morts & des blessez, que par les maladies & les desertions, il se resolut à lever le Siege, ce qu'il fit la nuit suivante, & se retira dans la Russie rouge, sur la riviere du Zane. Zamoski se voyant glorieusement délivré, s'abandonna entierement aux soins de son amour, & ayant fait entrer le Baron dans son cabinet, il est tems, luy dit-il, d'un ton fort passionné, que je m'aquitte de ce que j'ay promis; nous n'avons plus d'ennemis à combattre, ny de Ville à deffendre. Il faut donc que nous partions pour retourner à la Cour assurer par nostre presence celle pour qui la vie m'est seulement agreable, que je luy suis toûjours fidelle. Si je demeurois plus long-

tems icy, elle auroit lieu de ſe plaindre, & j'aimerois mieux mourir que de luy en donner le moindre ſujet. Le Baron qui avoit un extrême plaiſir de voir le Prince dans de ſi tendres ſentimens pour Mademoiſelle de Schanfeld, n'avoit pas moins d'impatience de luy en donner auſſi. Mais comme le meſme jour que le Siege fut levé on luy aprit que Caſimir avoit quitté Oppol, & s'eſtoit rendu avec toute la Cour au Château de Glogovv, appartenant au Comte Doſbreſtoff; il fit comprendre au Prince que les ennemis ayant pluſieurs Camps volans en Campagne, il eſtoit à craindre qu'il ne tombât en leurs mains, & ainſi qu'il eſtoit plus à propos qu'il fit luy ſeul un voyage à Glogovv, puiſque non ſeulement il y rendroit un compte exact au Roy de tout ce qui s'eſtoit paſſé au Siege, mais qu'il feroit auſſi connoiſtre l'état où ſa paſſion l'avoit mis, & qu'il prendroit les meſures qu'il faudroit pour

ſe voir

ſe voir ſûrement & entretenir un commerce de lettres. Que d'ailleurs il pourroit arriver que le Roy de Suede venant à ſçavoir qu'il auroit quitté Samoſch, ne manqueroit pas de l'aſſieger de nouveau, ce qui cauſeroit ſans doute la perte de la Place. Et ainſi qu'il devoit par toutes ces raiſons luy laiſſer riſquer un voyage, Zamoski eut aſſurement beaucoup de peine à prendre ce party. Cependant aprés avoir encore perſiſté long-tems en ſa premiere reſolution, à la fin ayant rendu compte au Roy des principales circonſtances du ſiege, & remis au Baron le ſoin d'apprendre le reſte, il le laiſſa partir, & luy donna ce billet pour Mademoiſelle de Schanfeld.

*Il eſtoit bien juſte, Mademoiſelle, qu'aprés vous eſtre renduë la Maîtreſſe abſoluë de mon cœur, je peuſſe vaincre le Roy de Suede, afin de vous faire un double hommage de ſa deffaite & de la*

*mienne. Mais quelque Gloire qu'on me donne d'avoir arreſté le cours de ſes victoires, j'auray lieu de me plaindre de mon ſort, ſi vous n'eſtes perſuadée que la paſſion que j'ay de vous ſervir, m'eſt mille fois plus glorieuſe. Oüy, Mademoiſelle, rien n'eſt comparable à mon amour; & l'abſence qui détruit les plus grandes paſſions, a tellement augmenté la mienne, que je meurs d'impatience de vous revoir. Que je ſerois heureux ſi vous aviez le meſme empreſſement! Mais helas! que mon malheur eſt grand d'eſtre forcé de demeurer icy; & pourquoy faut-il qu'un ennemy battu m'empêche de vous aller témoigner moy-meſme que je ſuis entierement à vous,*

ZAMOSKI.

Si le Prince eut bien de la peine à ſe ſeparer du Baron, ce dernier en eut encore davantage pour ſe rendre à Glogow; il penſa eſtre pris plus de dix fois par des partis Suedois, & ce fut par un eſpece de miracle qu'il arri-

va

va enfin à la Cour. Casimir qui avoit esté averty du siege de Samosch, & qui ne sçavoit point quel en avoit esté le succez, eut une extrême joye d'apprendre du Baron tout le détail de ce qui s'estoit passé, & que le Prince s'estoit déterminé en faveur de Mademoiselle de Schanfeld, pour laquelle il commençoit à n'avoir plus tant de passion, quoy qu'il luy vouluſt toûjours beaucoup de bien. Toute la Cour prit part à ce bon succez, comme on se peut imaginer. Mais aprés que Mademoiselle de Schanfeld eut lû le billet du Prince; & que le Baron luy eut encore apris quelques particularités qui la persuadoient de son attachement. Cette belle personne se trouva dans un contentement d'esprit qu'on ne sçauroit bien décrire. La Reine le remarqua avec chagrin, & Mademoiselle d'Arquiem toute jeune qu'elle estoit, n'ayant pas plus de quatorze ans, l'auroit auſſi souffert impatiemment, si son cœur avoit

esté

eſté fort ſenſible pour le Prince. Mais comme Sobieski, quoy qu'il ne fuſt que Coronge de la Couronne, luy plaiſoit davantage, & qu'elle agiſſoit en quelque façon plus par complaiſance pour la Reine, que par inclination : le dépit qu'elle témoigna de Zamoski, qui n'avoit point écrit à la Reine ny à elle, n'avoit ſon veritable fondement que dans cette jalouſie que les filles ont d'ordinaire les unes des autres lors qu'il s'agit du prix de leur beauté. La Matquiſe eut auſſi tout ſujet de ſe loüer de la conſtance & de la tendreſſe du Baron. Et comme il avoit parfaitement bien reuſſi dans ſon voyage, & qu'ils s'eſtoient fait un point d'honneur de conclure le mariage du Prince avec Mademoiſelle de Schanfeld, Caſimir qui la voyoit toûjours dans ſon appartement, y eut pluſieurs conferences ſur ce ſujet. Mais n'ignorant pas que la Reine mettroit tout en uſage, pour renverſer en l'abſence du Baron, ce qu'il

qu'il avoit fait pendant son sejour à Samosch, il fut resolu qu'il y retourneroit en diligence, sous pretexte de remercier le Prince, & de luy faire lever un Regiment. Il fit donc expedier une commission & délivrer l'argent necessaire au Baron, avec lequel estant demeuré d'accord qu'il adresseroit toutes les lettres du Prince & les siennes au Roy, qui donna ordre à Baluz Gentil-homme de sa Chambre de les recevoir; il partit pour aller le rejoindre avec une réponse fort tendre de Mademoiselle de Schanfeld. Le Roy de Suede pendant le Siege de Samosch, envoya Duglas avec des Troupes pour assieger Premislie; mais quoy que cette Ville ne fut pas en état de soûtenir un Siege dans les formes, les Bourgeois apprehendoient si fort la domination Suedoise, qu'encore qu'ils n'eussent que de simples murailles, ils se resolurent de mourir plûtost que de rendre la place. Ils enfermerent les femmes

mes & les enfans dans les Egliſes, & pendant que ceux-cy imploroient le ſecours du Ciel, Duglas ayant paſſé la riviere ſur la glace pour ſe ſaiſir de la porte, ils le repouſſerent avec tant de vigueur, qu'il perdit plus de deux cens hommes dans ſon attaque; & en ſe retirant la glace s'eſtant rompuë, il y en eut davantage de noyez. De ſorte qu'il s'en retourna avec beaucoup de confuſion vers ſon Maiſtre qui fut fort ſurpris de tous ces mauvais ſuccez. Charneski ayant eſté averty qu'il faiſoit faire un pont ſur le Zane, & que mille chevaux eſcortoient les Charpentiers, il s'avança avec ſes Troupes dans un bois, où il mit deux Regimens en embuſcade. Et en ayant envoyé deux autres armez à la maniere des Tartares, pour charger les Suedois, ils les engagerent au combat, & feignant de prendre la fuite, les ayant attirez au delà de l'embuſcade, les mille Suedois furent deffaits à la reſerve de quelques-uns qui

ſe

ſe ſauverent ; le pont fut rompu & preſque tout le bagage pris per Charneski, qui ſe retira ſans avoir perdu que trente Cavaliers.

Le Roy voyant que ſes Troupes diminuoient tous les jours par les maladies, par la rigueur de la ſaiſon, & par tous les avantages que Charneski remportoit, il ſe reſolut à la retraite, & regagna le bord de la Viſtule, pour conſerver ce qui luy reſtoit. Charneski fit ce qu'il put pour l'attirer en pleine Campagne afin de tâcher par une bataille de remettre les affaires de Caſimir ſur un bon pied; il l'attaquoit exprés plûtoſt en deſeſperé qu'en grand Capitaine. Mais Charles qui n'eſtoit pas moins habile que luy, & dont la bonne fortune commençoit à diminuer, ayant penetré ſon deſſein, employa toute ſa prudence pour l'éviter, de ſorte qu'il ne voulut jamais quitter le bord de la riviere ; & tous les Suedois qui s'écartoient ou qui ne pouvoient ſuivre, eſtoient

estoient taillez en pieces sans quartier. Comme la plus part des grands Seigneurs s'estoient engagez avec Charles à la sollicitation de Ragieski, & les autres sans faire reflexion qu'ils se livroient à leur plus grand ennemy, les bons succez de Charneski leur donnerent de juste crainte d'en estre quelque jour punis. Cela les fit resoudre à se remettre de bonne heure à leur devoir. Lubomierski Maréchal du Royaume, Calinski, Broscoski, Alexandre Coniespolski, Nicolas Potoski, & Sapieha quitterent le party de Charles, & se joignirent avec leurs Troupes au brave Charneski. Le seul Georges Niemiviez avec partie des siennes demeura dans sa rebellion. Il est aisé de concevoir l'extrême embarras où se trouva Charles aprés cette desertion. Il dissimula le mieux qu'il put ses chagrins, & voyant qu'il estoit tres-dangereux de tenir plus long-tems la Campagne, il se retira au Château de

de Rudnic, où Charneski l'ayant joint il y eut un combat tres-vigoureux. Plus de deux mille Suedois y perdirent la vie, & si le secours que Charneski attendoit fut arrivé, le Roy de Suede estoit entierement deffait. Il fut obligé de se retirer avec precipitation, n'ayant pû gagner Sandomir où il avoit bonne garnison. Charneski le suivit avec la mesme diligence; il le battit une troisiéme fois, & ce fut avec des dangers inconcevables que Charles se sauva à Varsovie accompagné de peu dés siens, ayant esté poursuivy jusques dans le Fauxbourg. Il courut un bruit qu'il avoit esté tué, & toute l'Europe le crut si positivement pendant quelques mois, que c'estoit un espece de crime d'en douter. La Reine son Epouse en prit l'allarme comme les autres, & elle passa la mer pour en aller apprendre des nouvelles certaines; & cela fit un si bon effet pour Casimir, que ses affaires en changerent entierement

ment de face. Le General Steemboch estoit devant Mariembourg, qui se deffendoit admirablement bien depuis six sepmaines que le Siege estoit formé. Le Baron Spar originaire de Suede, & dont le pere s'estoit habitué en Pologne du tems de Sigismond y commandoit avec Jâques Veyer & son frere; ils firent assurement tout ce qu'on pouvoit attendre, & de leur conduite & de leur generosité. Mais comme les munitions commençoient à manquer dans la place, & que les trois mille hommes qui estoient partis de Dantzic pour les secourir, furent abusez par quelques Suedois, qui sous pretexte de deserter leur firent croire que la Ville estoit prise, ce qui les obligea de se retirer sans attendre d'autres nouvelles. Spar voyant qu'il ne pouvoit plus tenir davantage, se rendit à une composition honorable. Cette perte, quoy que considerable, fut en quelque façon reparée le mesme jour.

Car

Car le Marquis de Baden qui ayant appris l'extremité où se trouvoit Charles, venoit à son secours avec de nouvelles Troupes, fut suivi par Charneski, qui d'abord deffit trois Compagnies de Cavallerie. Le Marquis qui n'estoit pas en état de luy tenir teste, passa la riviere de Pilsee sur un pont, dans le dessein de gagner Varsovie. Mais Charneski voulant le combatre & profiter de sa confusion, passe la riviere à la nage avec ses gens. Baden ne pouvant plus s'en deffendre, se prepare au combat, & cache une partie de sa Cavallerie dans les bois. La bataille dura plus de deux heures, il en demeura plusieurs de part & d'autre sur la place. Mais enfin Baden ayant pris la fuite, Charneski le poursuivit jusques à Varsovie, quoy qu'il y eût sept grandes lieuës. Les Suedois furent presque tous taillez en piece, leur canon, leur bagage & la pluspart de leurs drapeaux demeurerent aux Polonois. Tous ces heu-

reux

reux succez firent connoître à Charles que la fortune n'est pas toûjours constante. Charneski reprit avec la mesme vigueur Lovitz, Siege Archiepiscopal, où les Suedois avoient beaucoup de butin. Et le General Israël s'estant mis en devoir de l'empêcher, il ne fut pas plus heureux que le Marquis. Si bien que Charneski s'estant avancé en Pomerelle, il reprit quantité de petites Villes, & envoya trois Senateurs à Dantzic pour avertir le Magistrat de ces bons succez, & du secours que Casimir preparoit. La Reine de Suede estoit partie pour venir en Prusse. Ceux de Dantzic équiperent quelques vaisseaux pour tâcher de la prendre, mais ils ne le pûrent faire. Elle aborda au Pilou, où l'Electeur de Brandebourg la receut avec des honneurs & des témoignages de joye tres-grands. Le Roy son Epoux s'estant un peu refait à Varsovie, & donné les restes de son Armee à Vittemberg, il en partit avec

vec Baden, Sulsbach, & Radzivil pour l'aller trouver. Il paſſa par Elbing, & s'eſtant rendu au Pilou, ſa preſence, ſa tendreſſe & toutes ſes carreſſes firent oublier à la Reine les peines qu'elle avoit ſouffertes. Aprés y avoir ſejourné quelque tems ils reprirent le chemin d'Elbing dans de plus grands deſſeins que jamais de continuer la guerre.

Charles pour cet effet écrivit à tous les Palatins & aux Seigneurs Polonois, qui avoient quitté ſon Party pour ſe remettre à leur devoir, les traitant de rebelles, & leur proteſtant que ſi dans vingt jours ils ne reconnoiſſoient leur faute, il ne leur pardonneroit jamais. Et comme il vouloit tâcher de reparer par la plume ce qu'il avoit perdu par le ſabre, il écrivit auſſi aux Magiſtrats de Dantzic, & ſe plaignit qu'ils avoient voulu ſecourir Mariembourg, & ſurprendre la Reine, quoy que luy & ſes Predeceſſeurs leur euſſent fait beaucoup de

graces. Que neanmoins voulant uſer de clemence, s'ils ſe rangeoient à leur devoir, il les recevroit à des conditions favorables, ſinon qu'ils ſe devoient attendre à tout ce que la Guerre permet de plus rigoureux. Mais cette lettre ne fit aucune impreſſion ſur les eſprits, & les Magiſtrats luy répondirent en peu de mots, que depuis deux cens ans ayant conſervé une fidelité inviolable aux Roys de Pologne, rien n'eſtoit capable de leur faire abandonner le Roy Caſimir, auquel il faiſoit la guerre ſans aucune raiſon. Que ſi aprés s'eſtre deffendus en gens d'honneur, le ſort des armes les ſoumettoit à ſa puiſſance, ils eſperoient qu'il les traiteroit mieux que les autres Villes qui n'avoient pas fait leur devoir. Bien que cette réponſe ne fût pas conforme aux ſentimens de Charles, il ne put s'empeſcher de loüer leur fidelité ; & ne ſe trouvant pas en état de les reduire par la force, il laiſſa Steemboch

boch devant la place, attendant du secours qui luy venoit d'Allemagne. S'estant joint à Wrangel aux environs d'un bois, il fut averty que Charneski estoit de l'autre costé avec ses Troupes, il donna ordre au Colonel de l'attaquer, ce qu'il fit: le choc fut terrible & coûta la vie à plusieurs. Mais Charneski voyant approcher le Roy à la teste du reste de l'Armée, il se retira en bon ordre avec l'avantage qu'il avoit remporté. La nuit favorisa son dessein, & le Roy s'estant avancé jusqu'à Torne, il y apprit la nouvelle de l'extrémité où sa garnison estoit reduitte à Varsovie. Casimir qui se disposoit à Glogow de rentrer dans son Royaume avec le secours des Tartares qu'il attendoit, y aprit aussi les heureux succés de Charneski avec toute la joye qu'on se peut imaginer; & le Baron de Saint-Cir qui estoit arrivé à Samosch sans aucun danger, luy ayant encore mandé que le Prince esperoit

dans quelque tems de le joindre à la teſte de deux mille chevaux, & qu'il perſeveroit dans le deſſein d'épouſer Mademoiſelle de Schanfeld, pour laquelle ſa paſſion eſtoit toûjours de meſme. On peut dire que depuis que Caſimir avoit quitté ſes Etats il ne s'eſtoit point trouvé dans une diſpoſition d'eſprit plus agreable. Mais la Reine dont la penetration admirable luy faiſoit découvrir les intrigues les plus ſecrettes, & qui ne prenoit pas facilement le change, ne fut pas long-tems ſansſçavoir le veritable ſujet du ſejour du Baron auprés du Prince. Les grands ſuccés comme les grandes peines ne ſe peuvent guere cacher, Mademoiſelle de Schanfeld étoit trop contente pour n'en témoigner pas quelque choſe, auſſi ne manqua-t'elle pas d'en faire confidence à une de ſes compagnes, qu'elle croyoit de ſes amies; & d'ailleurs la Reine l'obſervant de plus prés qu'à l'ordinaire, à la fin elle apprit

prit tout ce qui ſe paſſoit. Comme ſes promeſſes & ſes honneſtetez n'avoient pas fait ſur le Prince l'effet qu'elle en attendoit, elle changea de conduite. Le Comte Podelotoski eſtoit le favory du Prince, & le gouvernoit abſolument, elle l'engagea donc de la ſervir tant par ſes bienfaits que par ſon propre intereſt. Car luy ayant fait comprendre que ſi le Prince épouſoit Mademoiſelle de Schanfeld, dont l'eſprit luy eſtoit connu, elle ne manqueroit pas de renverſer ſa faveur, & de ruïner ſa fortune, pour ce qu'elle prendroit une connoiſſance particuliere de toutes choſes; au leu que Mademoiſelle d'Arquiem eſtant une jeune perſonne de quatorze ans, ſans aucune experience des affaires du monde, ſi le Prince l'épouſoit, outre que ce mariage luy ſeroit beaucoup plus avantageux, il pourroit mieux ſe conſerver dans la faveur où ſon merite l'avoit élevé, à quoy elle contribueroit de ſa part, &

meſme pour l'augmenter s'il eſtoit poſſible. Et ajoûtant à toutes ces conſiderations de grandes eſperances, & que le Roy eſtoit amoureux de Mademoiſelle de Schanfeld, ce qui l'obligeoit à ſouhaitter ſon mariage avec le Prince. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Comte à s'oppoſer au Baron. En effet depuis que la Reine ſe fut ouverte à luy de la ſorte, il chercha toutes les occaſions poſſibles de traverſer ſes deſſeins. Et comme il s'eſtoit aquis une grande familiarité avec le Prince, dont il gouvernoit abſolument les affaires avec la meſme authorité qu'il faiſoit les ſiennes propres. Un jour qu'il apprit que Zamoski & le Baron eſtoient ſeuls dans un des cabinets du jardin, il s'y rendit en diligence dans la reſolution d'interrompre leur entretien, & de commencer par un coup d'éclat à faire ſa Cour à la Reine. Mais la porte de ce cabinet eſtant fermée, il y heurta ſi fort que le Prince s'en formaliſa,

malisa, & peu s'en falut que malgré toute l'amitié qu'il avoit pour ce Courtisan indiscret, il ne le congediât aussi brusquement qu'il avoit témoigné peu de respect. Cependant comme il avoit de l'esprit, & qu'il apperceut de l'alteration sur le visage de son Maistre ; il luy dit qu'il avoit à luy parler d'une affaire importante, & l'ayant insensiblement conduit dans une allée couverte assez éloignée du cabinet, où le Baron estoit demeuré, il luy presenta une lettre ouverte & le pria de la lire, ce qu'il fit. Mais ayant pris garde qu'elle s'adressoit au Baron, & qu'on l'avoit décachetée, il ne le trouva pas bon, & luy en marqua sa surprise avec chaleur. De sorte que prenant la parole, il dit au Prince qu'un Soldat de la garnison luy avoit remis cette lettre entre les mains, laquelle luy avoit esté donnée par un homme inconnu qui s'estoit retiré, & qu'ayant remarqué qu'on y parloit de luy, il avoit

crû que ſon devoir l'obligeoit de la luy apporter en diligence pour en diſpoſer à ſa volonté. Vous auriez bien mieux fait, luy repartit le Prince avec aigreur, de la donner à celuy à qui elle s'adreſſe, & de n'entrer point dans les ſecrets d'autruy, & n'ayant pas donné le tems au Comte de luy repliquer, il retourna dans le cabinet, où il apprit au Baron ce qui s'eſtoit paſſé dans l'allée. Comme cette lettre eſtoit de Mademoiſelle de Schanfeld, & qu'elle y donnoit avis au Baron que la Reine avoit découvert leur ſecret; que le Comte luy devoit eſtre ſuſpect, & enfin qu'elle apprehendoit que le Prince ne l'abandonnât pour s'attacher uniquement à Mademoiſelle d'Arquien. Aprés l'avoir releuë enſemble, s'eſtant regardez aſſez long-tems ſans rien dire; enfin le Prince ſoûpirant interrompit leur ſilence, & tint ce diſcours au Baron: Ne ſuis-je pas bien à plaindre d'aimer avec tant de ten-

tendreſſe & de ſincerité que je fais, & d'eſtre encore ſoubçonné d'inconſtance, aprés avoir donné tant de témoignages de ma fidelité? Et ne ſommes-nous pas bien malheureux que l'on ait découvert noſtre ſecret, & que pour me ſurprendre la Reine ait engagé le Comte à traverſer ce qui fait toute ma joye? Ce que vous dites Seigneur, repliqua le Baron, eſt ſi raiſonnable, que je ne puis que vous aplaudir d'avoir des ſentimens ſi genereux. Mais ſi j'oſe vous dire ma penſée, Mademoiſelle de Schanfeld n'eſt point blamable de craindre de ſe voir abandonnée, puiſque c'eſt une marque infaillible de l'eſtime qu'elle a pour vous, la Reine luy eſt contraire, elle vous fait des offres tres-avantageuſes: Mademoiſelle d'Arquiem eſt jeune & belle & a l'honneur de luy appartenir; & le Comte promet de vous detourner des bons ſentimens que vous avez pour elle, tout cela joint enſemble a

lieu de l'allarmer avec juſtice. Mais afin, Seigneur, que vous ne la condamniez pas de l'eſtre legerement, vous ſçaurez que la Marquiſe me mande que la Reine a promis au Comte une Staroſtie de dix mille livres de rente, pour vous obliger à ne plus penſer à elle: & en achevant ces paroles ayant montré la lettre au Prince, cette nouvelle fit une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'aprés s'eſtre fort emporté contre le Comte, il prit la reſolution de n'ajoûter aucune foy à tout ce qu'il pourroit luy dire, & s'il n'avoit pas eu le ſoin des affaires de ſa maiſon, ſans doute qu'il l'auroit diſgracié. Il veſcut quelques jours avec luy d'une maniere plus reſervée, & fuyoit exprés toutes les occaſions de ſe trouver ſeul, afin qu'il ne le pût entretenir. Mais eſtant impoſſible de vivre long-tems dans cette contrainte parce qu'il falloit qu'il luy rendit compte de ſes affaires, cét adroit favory ne ſe plaignit point des froideurs

du

du Prince, & s'eſtant en quelque façon reſtably dans ſa premiere liberté, à la fin il crut qu'il pourroit venir à bout de ſon deſſein. L'eſperance d'une Staroſtie & l'honneur d'eſtre dans la confidence de la Reine le touchoient ſi ſenſiblement, qu'il ne pouvoit s'empeſcher de meſler parmy ſes affaires quelque choſe des amours du Prince, pour tâcher de l'obliger à s'en expliquer avec luy. Cependant il ne le fit point parce qu'il vouloit encore les tenir ſecrettes juſqu'à ce que tout fût reglé pour conclure ſon mariage. Cette reſerve augmenta ſa curioſité, & la Reine le preſſant de luy faire ſçavoir l'état des affaires, il ſe reſolut de faire un dernier effort pour la contenter. Le Prince aimoit fort la chaſſe, & comme c'eſtoit ſon occupation ordinaire: le Comte crût que cela luy fourniroit une occaſion favorable de l'entretenir dans les bois qui ſont auprés de Samoſch. Il y avoit quantité d'Ours, de Sangliers

&

& d'autres beſtes de cette eſpece, il ordonna au Comte de faire preparer les choſes neceſſaires pour ce divertiſſement. Il fit donc aſſembler deux ou trois mille payſans, & ayant fait entourer les bois avec des toilles comme il ſe pratique d'ordinaire en ces païs là, pendant que les payſans battoient le bois & que les chiens pourſuivoient les beſtes: le Comte s'eſtant trouvé ſeul auprés du Prince qui attendoit dans une avenuë où elles devoient neceſſairement paſſer, le voyant attentif & reſveur. J'avois toûjours crû juſques à preſent, Seigneur, luy dit il, que mes ſervices vous eſtoient agreables, & je me flattois d'avoir ſi bien correſpondu à l'honneur que vous m'aviez fait de me confier le ſoin de vos affaires les plus importantes, que je croyois que ma fidelité vous eſtant connuë vous ne me cacheriez pas les ſentimens de voſtre cœur. Mais s'il m'eſt permis de me plaindre de mon malheur plutoſt

toſt que d'autre choſe, n'ay-je pas raiſon de croire que vous n'avez plus la meſme amitié pour moy que vous aviez la bonté de me témoigner? puiſque non ſeulement vous eſtes fort reſervé depuis quelque tems dans les entretiens que la neceſſité m'oblige d'avoir avec vous, & que meſme vous ne me donnez pas tout le loiſir dont j'aurois beſoin. Mais ſi j'oſe le dire, Seigneur, je ſuis le dernier du Royaume qui ne ſçait pas que vous allez épouſer Mademoiſelle de Schanfeld. Et dans la choſe la plus importante de vôtre vie, & où je vous aurois donné une grande & plus ſenſible marque de ma fidelité, vous m'en avez fait un myſtere. Cependant au lieu d'en murmurer, le Ciel m'eſt témoin que je ne vous en aurois jamais parlé, ſi mon honneur ne me forçoit d'encourir plûtoſt voſtre diſgrace, que de manquer à vous dire que ce n'eſt point voſtre avantage, & qu'on tâche de vous ſurpren-

prendre en flatant agreablement la paſſion que vous avez pour elle. Oüy, Seigneur, on vous abuſe, & je ſçay de bonne part que le Roy l'aime depuis long-tems, & qu'il en eſt aimé. Si bien que la Reine en ayant pris de l'ombrage, le Baron de Saint-Cir ne demeure auprés de vous que pour tâcher de vous obliger à l'épouſer. Mais, Seigneur, ſi vous avez reſolu de vous marier, vous trouverez des partis à la Cour bien plus dignes de vous, & par leur naiſſance & par leur fortune. Les Princes de voſtre Maiſon ſe ſont toûjours alliez avec éclat, vous devez ſuivre leurs exemples pour ſoûtenir voſtre rang; & ſi j'oſois vous donner des conſeils, il vaudroit mieux ſonger à Mademoiſelle d'Arquiem; elle eſt plus jeune & plus belle, elle s'accommodera bien plus aiſément à voſtre humeur; elle a l'honneur d'appartenir à la Reine. Enfin vous poſſedez ſon cœur, ſans crainte qu'un autre y ait regné

avant

avant vous ; & cette seule raison vous doit obliger de la preferer, puisque vous n'aurez que la personne, & non pas le cœur de Mademoiselle de Schanfeld.

*Fin de la premiere Partie.*

# CASIMIR
## ROY
## DE POLOGNE.

*TOME II.*

*Suivant la Copie imprimée*

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Peron de la sainte Chapelle. 1679.

XVII - 5355 - II / 2.

# CASIMIR
## ROY
## DE POLOGNE.

LE Prince qui avoit écouté tout ce discours assez tranquillement, ne put souffrir ces dernieres paroles sans aigreur, & interrompant le Comte: Ne sçavez vous pas bien, luy dit-il en colere, que je ne suis plus en état de prendre vos conseils que pour ce qui regarde mes affaires domestiques; & que celles de mon cœur ne devant estre connuës qu'à ceux à qui je veux en faire confidence, vous n'avez aucun droit de les vouloir apprendre. Contentez-vous de vostre fortune, elle fait assez con-

noiſtre que je ne ſuis pas un ingrat ; mais pour la mienne je ne pretens pas que vous la regliez. Oüy je veux que tout le monde ſçache que Mademoiſelle de Schanfeld poſſede abſolument toute ma tendreſſe. Et s'en eſt aſſez Comte, continua-t'il, pour vous faire entendre que je n'en fais pas un myſtere comme vous le croyez; & je veux bien vous dire de plus que je ſuis obligé au Baron des ſoins qu'il prend de m'entretenir de ma paſſion, que je m'étonne comment vous oſez juger ſi legerement de ſa conduite. Ayant prononcé ces dernieres paroles avec beaucoup de chaleur, le Comte en fut ſi ſurpris qu'il n'oſa repliquer aucune choſe, & gardant un ſilence mêlé de crainte & de reſpect. Le Prince (qui vouloit le faire expliquer ſur ces grands avantages qu'il luy promettoit de la part de la Reine) afin qu'il pût ſe precautionner contre ſes ſurpriſes, s'eſtant un peu radoucy: Ha! qu'il eſt malaiſé de détruire, ajoûta-

ajoûta-t'il, une paſſion qui a pris de ſi profondes racines, & que tu me parles bien, mon cher Comte, comme un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que l'amour. Non, tu n'aimes point, & ſi tu connoiſſois le merite, la beauté & toutes les grandes qualitez de celle qui m'a ravy le cœur, tu n'aurois garde de condamner mon choix, & tu ſerois le premier à l'aprouver. Qui pourroit ſe deffendre de cette taille avantageuſe & de cet air majeſtueux, dont elle accompagne la moindre de ſes actions? Mais qui ne ſeroit charmé de cette voix admirable, & de cet enjoüement qui fait que les plus inſenſibles luy ſont ſoumis? J'avoüe, Seigneur, luy repartit le Comte, que le portrait que vous faites de Mademoiſelle de Schanfeld me paroiſt ſi achevé, qu'il eſt aiſé de voir que vous vous en eſtes fait une idée parfaite, qu'il ſeroit bien difficille de vous faire concevoir qu'il y ait une perſonne plus accomplie au

monde. Mais ſi vous eſtiez moins prevenu en ſa faveur, & que vous me permiſſiez de vous parler librement; je vous dirois, Seigneur, que Mademoiſelle d'Arquiem a dequoy vous toucher bien plus ſenſiblement. Car outre qu'elle eſt incomparablement plus belle, ſa grande jeuneſſe luy donne tant davantage, que ſans conſiderer encore qu'elle a eſté élevée par la Reine qui en prend des ſoins extrêmes; ſon eſprit eſt ſi juſte & ſi éclairé, qu'il répond merveilleuſement bien aux autres charmes de ſa perſonne. Mais, Seigneur, elle ignore encore l'uſage de l'amour; vous aurez les premiers vœux de ſon cœur, & c'eſt quelque choſe de ſi agreable à mon goût, que je ne trouve rien qui luy ſoit comparable. Il eſt vray, dit le Prince, que celle dont tu me parles eſt belle & charmante, mais c'eſt une beauté qui naiſt, & à qui il manque encore quelques années pour eſtre dans ſa perfection.

Et

Et comme la beauté n'eſt pas l'unique objet de l'amour, & qu'il faut un certain uſage du monde pour ſoûtenir une grande paſſion, ce qui en fait à mon ſens le plus grand plaiſir, pour ne te déguiſer point mes ſentimens, je la trouve ſi jeune que je ne la croy pas capable de ſe laiſſer toucher, ou du moins d'avoir un grand engagement. D'ailleurs je ſçay que la Reine la deſtine pour Sobieski. Dites s'il vous plaiſt, Seigneur, pour le Prince Zamoski, repartit promptement le Comte. J'en ay des preuves aſſez certaines pour vous en convaincre ſi vous le voulez; & j'eſpere que ſi vous y faites reflexion, vous ne me blâmerez pas de ſouhaiter qu'elle regne dans voſtre cœur, au lieu de celle qui le poſſede ſi abſolument. Zamoski qui vouloit ſçavoir preciſément tout ce que la Reine avoit preſcrit au Comte: Je demeure d'accord, luy répondit-il, que la belle Schanfeld eſt à preſent la maiſtreſſe

de

de mon cœur : mais s'il eſtoit capable de changer, je te jure que ce ſeroit en faveur de Mademoiſelle d'Arquiem, &.... Il n'eut pas le tems d'achever, ny le Comte de continuer la converſation, car les chiens ayant forcé trois ſangliers & un ours de ſe ſauver par l'avenuë où ils eſtoient, comme ils ſortoient du bois pour gagner la campagne, on lâcha ſix grands dogues d'Angleterre aprés eux, & le Prince les appuyant il ſe fit un combat ſi cruel & ſi furieux entre ces animaux, qu'il ne s'eſt jamais rien veu de plus terrible ny de plus divertiſſant tout enſemble. Mais comme l'ours tua deux de ces chiens, & que deux autres furent fort bleſſez, le Prince pouſſa ſon cheval pour mettre fin à ce combat, & d'une lance qu'il avoit à la main ayant percé l'ours en pluſieurs endroits, pendant que les autres Chaſſeurs & le reſte des chiens environnoient les ſangliers, aprés avoir encore reſiſté quelque tems.

Enfin

Enfin toutes ces beſtes furent preſque déchirées, & le Prince ſe retira à Samoſch fort ſatisfait de ſa chaſſe qui luy avoit donné beaucoup de plaiſir, mais un peu inquiet & réveur de ce que luy avoit dit le Comte, qui creut qu'il le feroit changer de ſentiment. En effet il parut plus gay que de coûtume, & comme il n'oſoit pas s'oppoſer ouvertement au Baron, & qu'ils avoient tous deux les manieres fines & delicates; ils ſe diſoient les choſes ſi galamment & avec tant d'eſprit, qu'il ne s'eſt jamais rien veu de plus agreable que leurs conteſtations. Ils vécurent quelques jours de la ſorte, pendant leſquels le Prince apprit au Baron l'entretien qu'il avoit eu avec le Comte, luy proteſtant qu'il avoit toûjours les meſmes ſentimens pour Mademoiſelle de Schanfeld. Cependant comme il apprehendoit que par un ſentiment de jalouſie le Prince ne fit trop de reflexion ſur l'attachement qu'il luy avoit

dit que le Roy avoit pour elle, afin de détruire l'impreſſion que cette penſée pourroit avec le tems faire ſur ſon eſprit, il tâchoit ſans affectation d'inſinuër au Prince que le Comte n'agiſſoit que par intereſt. Et il fut meſme ſi heureux, qu'eſtant allé par ſon ordre pour battre quelques partis qui paroiſſoient aux environs de Samoſch, il reprit un Polonois que les ennemis emmenoient, & qui apportoit des lettres de la Reine au Comte, leſquelles il luy remit entre les mains. Et ayant trouvé tout le ſecret de leur intrigue, & de quoy juſtifier ce qu'il avoit dit au Prince, il ſe vangea du Comte; & par cette repreſaille, il détruiſit ſi bien tout ce qu'il avoit fait, qu'il eut lieu d'eſtre fort content de l'avantage qu'il remporta ſur luy. Mais le Comte avertit ſi fidellement la Reine de tout ce qui ce paſſoit à Samoſch, que cette Princeſſe par le moyen d'une Dame Françoiſe qui avoit toute ſa confiance, &

dont

dont l'esprit estoit capable de menager les plus grandes affaires, ayant attiré Baluz dans les interests de la Reine, quoy qu'il fut un des Favoris du Roy, il luy faisoit voir toutes les lettres que le Prince écrivoit à Mademoiselle de Schanfeld, & mesme celles du Baron au Roy. De sorte qu'en ayant mis d'autres en la place des veritables; & le Comte inspirant toûjours à Zamoski des sentimens contraires à ceux qu'il avoit, les choses changerent d'une maniere, que le Roy & sa Maîtresse se trouverent dans un étonnement étrange. Neanmoins aprés plusieurs conferences, ayant fait reflexion sur les circonstances que le Baron leur marqua, ils penetrerent en quelque façon la verité. Mais comme le Roy ne vouloit pas user de son autorité, il trouva bon qu'on tâchât de gagner le Pere Rose Confesseur de la Reine, afin que par des scrupules de conscience, il l'obligeât à ne traverser point ce mariage.

Il estoit heureusement du mesme païs de Mademoiselle de Schanfeld, & dans l'alliance d'une de ses tantes, & il témoignoit depuis long-tems estre fort de ses amis. La Marquise & elle, luy firent donc une confidence entiere de toutes choses ; & elles le trouverent si disposé à faire ce qu'elles luy demanderent, que la Reine ne s'estant confessée à quelques jours de là, il luy fit un cas de conscience de traverser un mariage arresté avec des couleurs si vives, que cette Princesse ayant l'ame tendre & delicate, elle se trouva fort combattuë entre son devoir & son inclination ; bien qu'elle n'agissoit plus qu'avec crainte. Elle avoit naturellement du penchant à vouloir du bien à Mademoiselle de Schanfeld ; son esprit & ses manieres luy estoient agreables, & ce n'avoit pas esté sans peine qu'aprés s'estre apperceuë de l'amour du Roy, elle s'estoit resoluë de luy estre contraire. Mais cette belle personne par

l'avis

l'avis du Pere Rose, s'estant jettée aux pieds de la Reine, elle luy demanda l'honneur de sa protection en des termes si touchans, qu'elle luy promit de consentir à son mariage si le Prince y donnoit les mains. En effet elle ne parla plus de cette affaire avec tant de chaleur qu'auparavant. Le Comte qui n'estoit pas homme à se faire des scrupules, s'apperceut de ce refroidissement avec chagrin; il s'en plaignit à la Dame qui avoit aidé à le persuader au desavantage de Mademoiselle de Schanfeld, & il se fit un point d'honneur d'achever ce qu'il avoit commencé. Elle estoit du secret de la Reine, & absolument declarée en faveur de Mademoiselle d'Arquiem, avec laquelle elle estoit liée d'une tendre amitié, ce qui fit qu'elle trouva ses plaintes justes & bien fondées. Et en ayant parlé à la Reine, cette Princesse luy dit que le Pere Rose n'approuvoit pas les demarches qu'elle avoit faites;

& que le Prince pouvoit seul les rendre justes en se declarant precisément. Que tandis qu'il ne le feroit point, elle ne vouloit pas manquer de suivre les conseils qu'il luy avoit donnez, l'ayant assurée qu'il sçavoit de bonne part que ce mariage estoit conclu, & qu'il ne tenoit qu'à son agréement qu'on ne l'achevât au plûtost. Cette Dame eut beau luy remontrer qu'il n'en estoit rien, que c'estoit de concert que le Pere agissoit; & qu'enfin le Comte luy avoit mandé que Zamoski n'y songeoit point. Tout cela ne fit point changer la Reine, & pour toute resolution elle luy dit qu'elle estoit plus obligée de croire son Confesseur que le Comte. Ainsi l'adresse de Mademoiselle de Schanfeld, la fit pour lors triompher de celle de sa rivale, & mesme de la Reine. Le Roy qui avoit donné cette ouverture, en fut aussi trescontant, & croyant en quelque façon estre surde la victoire, ils faisoient sa

Mai-

Maîtresse & luy mille projets de divertissemens & de plaisirs ; & avoient la satisfaction de se voir & de s'aimer sans crainte; le Pere ayant mis l'esprit de la Reine en repos du costé de sa jalousie. Cependant il falut se separer quelques jours aprés. Car le Grand Marêchal Lubomierski, depuis qu'il avoit quitte le party du Roy de Suede, s'estant retiré dans ses terres des montagnes de Hongrie, où il avoit ramassé des Troupes; envoya un Gentilhomme à Casimir pour l'assurer qu'il estoit disposé à faire tous les efforts possibles pour le faire rentrer dans son Royaume, & que pour cet effet il falloit qu'il le vint trouver avec tout ce qu'il avoit de gens auprés de luy. Le Roy qui dans ce mesme tems receut aussi des nouvelles que Morstein avoit fait la Paix avec Chilmilenski ; & que le Grand Kam de Tartarie luy avoit accordé un secours de quarante mille chevaux, sous le commandement du General Phasia-

ga, qui estoit déja aux environs de Caminiec, partit donc de Glogovv, pour aller joindre le Grand Maréchal. Ce qu'ayant fait, & Charneski, Sapieha & les autres Officiers s'y estans aussi rendus avec leurs Troupes, au nombre de plus de trente mille combattans, apres un conseil de Guerre où toutes choses furent meurement examinées, il fut resolu que le Roy iroit recevoir les Tartares & les Cosaques, afin que toutes les Armées estant jointes, on pût faire quitter la Campagne aux Ennemis. Casimir rentra donc de cette maniere dans son Royaume, apres en avoir esté prés d'un an absent. Il passa par Zamosch, où le Prince le receut au bruit de toute l'artillerie de la Ville; & aprés luy avoir rendu tous les honneurs qu'il luy devoit, & qu'il en eut aussi receu tous les témoignages d'estime qu'il en pouvoit attendre, il le suivit avec deux mille chevaux comme il luy avoit promis.

La

La Nobleſſe qui n'avoit oſé ſe remettre à ſon devoir en l'abſence du Roy, le voyant en état de la recevoir favorablement & de la proteger, quitta entierement le Roy de Suede. De ſorte que lors que Caſimir fut à Caminiec, il ſe trouva avec prés de ſoixante mille hommes. Phaſinga avoit quarante mille Tartares effectifs. Les Coſaques eſtoient bien auſſi environ douze à quinze mille; & toutes ces Troupes eſtant unies enſemble, il ſe trouva qu'elles eſtoient de cent dix mille hommes. Mais comme les Tartares combattent d'une maniere differente des autres Nations, il fut reſolu qu'ils agiroient à part ſous leur Chef. Et le Roy ayant diviſé le reſte en trois corps differens, il en donna un au grand Marêchal, le ſecond au General Potoski, & le troiſiéme il le commanda en perſonne, Charneski eſtant ſon Lieutenant general. Le Roy de Suede eſtoit aux environs de Torne avec une partie de ſon Armée.

Casimir prit cette route-là avec la sienne, & voulant tâcher de remettre ses affaires par une bataille, Charles qui avoit de vieux Soldats luy donna bien-tost l'occasion de se satisfaire, esperant tout de sa bonne fortune. Mais comme l'on ne peut faire de fond sur cette inconstante, les deux Armées s'éstant rencontrées aprés un combat tres-opiniâtré, la victoire se declara pour Casimir. Potoski defit aussi Duglas du costé de Mariembourg, & les Suedois n'osant plus paroistre en Campagne, Casimir alla droit à Varsovie, où le General Vittemberg commandoit avec une bonne Garnison. Ce n'est guere l'usage des Polonois de faire des sieges dans les regles. Cependant on ouvrit la tranchée, & le Roy ayant fait faire quatre batteries differentes, dans quelques jours le canon fit trois grandes bréches. Et donna un assaut general, où ses Troupes furent vigoureusement repoussées avec beaucoup

de

de perte. Le lendemain il recommença encore avec auſſi peu de ſuccez ; mais la batterie de la Porte ſaint Jean ayant fait deux autres bréches, & cet endroit eſtant le plus foible, Caſimir fit donner un troiſiéme aſſaut, où le combat fut ſi opiniâtré, que le General Vittemberg, que la goutte avoit pris, fut obligé de ſe faire porter ſur une brêche, d'où il donnoit ſes ordres avec tant de prudence & de courage, qu'il s'y aquit une tres-grande gloire. Mais enfin ſa Garniſon eſtant fort affoiblie, & n'eſperant aucun ſecours, il ſe rendit priſonnier de guerre avec tous les autres Officiers, qui furent conduits à Samoſch, & les Soldats diſperſez en pluſieurs lieux. On trouva dans cette Ville preſque toutes les richeſſes que les Suedois avoient pillées dans le reſte du Royaume. Le Roy y fut receu avec une joye qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'écrire ; & aprés s'y eſtre raffraichy quelques jours, il

alla encore assieger Mariembourg, qui se rendit, Torne en fit de mesme. Mais le grand Marêchal ne fut pas si heureux devant Cracovie, ayant esté obligé de lever le Siege aprés avoir perdu beaucoup de monde. Les autres Generaux reprirent presque toutes les Villes que les Suedois occupoient. De sorte que Casimir fit part de ses bons succez aux Magistrats de Dantzic, & leur promit de les aller secourir avec une puissante Armée.

Charles voyant ses affaires en si mauvais état; presque tous ses meilleurs Officiers tuez ou pris; le peu d'apparence de retenir ce qui luy restoit en Pologne, & enfin que tous ses artifices avoient esté inutiles à Dantzic, il se trouva dans les mesmes inquietudes qu'il avoit causées. Il condamna son ambition & sa credulité, & se promit d'en châtier Ragieski. Mais comme l'Electeur de Brandebourg avoit une plus belle armée que la sienne, & qu'il estoit

assu-

assuré de ses principaux Ministres, il crût que tout ne seroit pas perdu s'il pouvoit l'obliger de se joindre avec luy, afin d'agir conjointement. Il le pria donc de se rendre à Holande, ce qu'il fit aprés avoir manqué d'estre pris par des troupes de Dantzic. Ils firent un nouveau traité, par lequel l'Electeur s'obligea d'entretenir quatre mille hommes dans l'armée de Charles, qui luy en devoit fournir six mille s'il en avoit besoin. Le Roy luy donna trois Palatinats, avec leurs dependances pour luy & ses Successeurs. Que les armées estant en Pologne dependroient de sa Majesté, & celles de Prusse de l'Electeur, qui releveroit toûjours de luy pour la Prusse Ducale, avec une reconnoissance de quarante mille rixdals qu'il luy payeroit tous les ans. Ainsi Charles en faisant largesse des biens qui ne luy appartenoient point, fit voir qu'il estoit aussi bon Politique que grand Capitaine, puis qu'il n'avoit que cet

unique moyen de ſe conſerver l'Electeur, & qu'il ne pouvoit garder ce qu'il luy accordoit, qu'il ne fuſt Maiſtre de tout le Royaume. Cependant il falloit trouver de quoy payer ſes troupes qui commençoient de murmurer & de faire des menaces. Il ne trouva point de meilleur expedient que de leur permettre le pillage des Egliſes. On commença donc à les dépoüiller entierement. On viola toutes ſortes de droits, & il eſt impoſſible de bien exprimer par des paroles, tous les deſordres que les ſoldats firent. L'Ambaſſadeur de France employa inutilement ſes ſoins pour l'empeſcher, & pour tâcher de faire la Paix. Les Polonois qui avoient repris courage, & qui commençoient de reconnoiſtre que les Suedois n'eſtoient pas invincibles, n'y voulurent point entendre que toutes les troupes ne fuſſent ſorties du Royaume. Cette demande ne fut écoutée que comme une marque de la fierté de la

Nation,

Nation, & l'Electeur qui avoit témoigné ſouhaiter la Paix, écrivit à Caſimir pour luy donner raiſon de ſon engagement avec Charles, alleguant que Charneski deſoloit la Pruſſe par ſes ordres.

L'Archeveſque de Gueſne Primat du Royaume, au nom des Senateurs, luy fit connoiſtre en peu de paroles, que puis qu'il avoit oublié ce qu'il devoit au Roy & à la Republique, en s'alliant à leur ennemy, il devoit s'attendre qu'ils s'en vangeroient quelque jour, & qu'il priſt garde à ſa fortune, qu'il pouvoit rendre bonne en quittant le party qu'il avoit embraſſé, ou tres-mauvaiſe par la guerre, dont les ſuites ne luy pouvoient jamais eſtre favorables. Et le Roy ayant diſpenſé les Pruſſiens du ſerment de fidelité qu'ils devoient à l'Electeur, à cauſe de la felonie qu'il commettoit contre ſon Seigneur, on recommença la Guerre avec plus de chaleur que jamais. Cependant Caſimir depêcha

un

un Courier à la Reine qui eſtoit demeurée à Glogovv, pour l'avertir de l'état des affaires, & pour la faire revenir à Varſovie. Mais comme il y avoit encore quelques Troupes ennemies qui tenoient la Campagne, Charneski s'en alla ſur les Frontieres avec un Camp volant pour l'eſcorter. Cette Princeſſe aprés avoir receu cette nouvelle avec un contentement inexprimable, quitta Glogovv & prit la route de Varſovie, où elle arriva ſans aucun danger. Tout le monde témoigna tant de joye de ſon retour, qu'il ſembloit que chacun eut oublié ſes miſeres paſſées, & que l'ennemy commun ſe fût retiré. Ce ne furent que feſtes & que réjoüiſſances publiques pendant quelques jours, & comme le Roy de Suede avoit fait mettre dans le Palais toutes ſes dépoüilles les plus precieuſes, & meſme une partie de ſes propres meubles & de ſa garberobe dans la penſée d'y établir ſon ſejour, le dénombrement qu'on

en fit publiquement redoubla la joye & les plaisirs ; & ce fut en quelque façon un presage assuré qu'il n'y reviendroit jamais, & qu'on le chasseroit du Royaume. Quelques jours avant l'arrivée de la Reine, le Prince Zamoski estoit retourné à Samosch, sur l'avis qu'on donna au Roy que Vittemberg y vouloit faire soûlever le Peuple. Mademoiselle de Schanfeld qui s'attendoit de le voir en arrivant à Varsovie, eut bien du chagrin de son depart ; mais elle eut lieu de s'en consoler par les soins obligeans que Casimir prenoit de la voir à son ordinaire, & de luy donner de nouvelles marques de son amour. En effet sa passion qui s'estoit ralentie reprit de plus grandes forces par l'empressement que le Prince témoignoit de la vouloir épouser ; il parut plus tendre que jamais aux yeux de cette charmante fille, & quoy qu'il souhaitât son mariage, il estoit pourtant bien aise qu'il ne se fit pas si-tost. Le

Comte

Comte Podelotoski le ſervit utilement contre ſon deſſein; car le Baron n'eſtant plus auprés du Prince, il affoiblit tellement ſa paſſion pour Mademoiſelle de Schanfeld, & le perſuada ſi bien que le Roy l'aimoit, qu'eſtant naturellement fort jaloux, il ſongea plus ſerieuſement qu'il n'avoit jamais fait aux grands avantages qu'il luy faiſoit eſperer avec Mademoiſelle d'Arquiem. Il s'accoutuma meſme avec plaiſir d'en entendre parler ſouvent, & enfin il revint inſenſiblement dans ſa premiere irreſolution. Ce fut dans ce tems-là que le Baron d'Iſola vint de la part de l'Empereur, pour demeurer auprés de Caſimir en qualité d Ambaſſadeur. Il étoit du païs de Mademoiſelle de Schanfeld, & avoit eſté des amis de ſon Pere, avec lequel elle l'avoit veu pluſieurs fois. Si bien qu'ayant appris en quelle conſideration elle eſtoit auprés du Roy, il renouvella avec elle ſon ancienne connoiſſance; & comme

me elle avoit l'esprit fort éclairé, & qu'estant Allemande il crût qu'elle le pourroit servir utilement, il n'oublia rien pour l'engager dans ses interests. Tout le monde sçait que ce Ministre estoit fort adroit & fort habile; aussi ne fut-il pas long-tems sans découvrir toutes les intrigues de cette Cour, qui estoit partagée entre la France & la Maison d'Autriche. Mademoiselle de Schanfeld avoit une espece d'antipathie pour tous les François, & ce n'estoit que pour ses interests qu'elle avoit tant d'égards pour la Marquise & pour le Baron qui servoient utillement son ambition. L'Isola s'estant apperceu dans leurs conversations, que c'estoit sa passion dominante; n'ignorant pas que nous aimons naturellement nostre Patrie, il luy fit adroittement connoistre qu'il luy seroit bien plus avantageux d'y faire son établissement que de demeurer toute sa vie dans un Païs où elle n'avoit aucuns parens, & où les hommes con-

ser-

ſervoient tant d'empire ſur leurs femmes, que pour la moindre jalouſie ils les tenoient pour toûjours enfermées. Et luy ayant fait comprendre que ſi une pareille choſe luy arrivoit elle n'auroit aucun ſecours de perſonne, au lieu qu'en Allemagne les femmes y ſont ſi conſiderées qu'elles ſont en quelque façon plus les Maîtreſſes que leurs Maris. Comme il remarqua que cet entretien ne luy deplaiſoit pas, il luy dit que le Baron de Soye eſtoit un homme de merite, de courage, bien fait de ſa perſonne & qui avoit beaucoup de biens, & meſme un Regiment entretenu dans les Troupes de l'Empereur, & que ſi elle avoit la penſée de ſe marier avantageuſement parmy ſes parens & ſes amis, il luy donnoit ſa parolle de conclure ce mariage ſi ſecretement, qu'il n'éclatteroit preciſement que lors qu'il le faudroit achever. Mademoiſelle de Schanfeld qui n'avoit pour Zamoski qu'une paſſion d'intereſt,

eſt, & qui vouloit profiter de celle que le Roy luy temoignoit, afin de tâcher de s'établir une fortune aſſurée, remercia l'Iſola de ſes bons avis, & luy promit d'y faire reflexion auſſi bien que ſur le mariage qu'il luy propoſoit, & de luy en rendre une réponſe preciſe. Il eſt certain que jamais fille de ſon âge n'ût une plus grande penetration, ny de veuës plus étenduës qu'elle en avoit, rien n'échapoit à ſa prevoyance, & elle ſe ſervoit de toutes choſes pour venir à bout de ſes deſſeins. Le Comte Podelotoski ayant ramené ſon Prince dans l'irreſolution que nous avons marquée, il l'obligea d'écrire à Mademoiſelle d'Arquiem une lettre du meſme caractere que celle qu'il avoit écrite à Mademoiſelle de Schanfeld. L'on prit meſme le ſoin d'en avertir cette derniere, qui en eut un extrême chagrin, & la Reine fit des plaintes à ſon Confeſſeur qu'il l'avoit abuſée, parce que le

Prin-

Prince ne penſoit point au mariage qu'il luy avoit aſſuré eſtre conclu. Quoy que Mademoiſelle de Schanfeld ne deſeſperât pas de rétablir les choſes, l'Iſola (qui la vouloit engager pour en tirer des lumieres) luy ayant demandé la réponſe qu'elle luy avoit promiſe, elle luy dit qu'ayant fait une ſerieuſe reflexion ſur tout ce qu'il luy avoit dit, elle y trouvoit tant de ſolidité & ſi peu de fonds à faire ſur ce qu'on luy promettoit à la Cour, que voulant répondre à la confiance qu'il luy avoit témoignée, elle laiſſoit à ſa prudence & à ſes ſoins de negocier le mariage dont il luy avoit fait l'ouverture. Ils commencerent dés lors à prendre des meſures ſecretes, tant pour ſes intereſts particuliers, que pour les affaires qui concernoient l'état. Mais cela ne l'empeſcha pas de ſonger toûjours au Prince Zamoski, ſon infidelité la choquoit au dernier point, & quoy qu'elle ne l'aimât pas avec tendreſſe, elle eſtoit au deſ-

eſpoir

eſpoir que ſa Rivalle l'emportaſt ſur elle, & que toutes ſes demarches luy fuſſent inutiles. Elle en fit ſes plaintes au Roy dont elle intereſſa la gloire, il ne luy pouvoit refuſer aucune choſe, on recommença donc les conferences avec la Marquiſe & le Baron, & on ne trouva point de meilleur expedient que de renvoyer ce dernier à Samoſch, afin de détruire ce que le Comte avoit fait en ſon abſcence.

Le depart du Baron eſtant reſolu, il falloit un pretexte aparent pour cacher le veritable ſujet de ſon voyage à Samoſch, on ne fut pas long-tems à le trouver. Vittemberg pour ſe vanger de ſa captivité, & pour tâcher de s'en delivrer & de rendre un ſervice important à ſon maiſtre, avoit fait des cabales avec quelques malintentionnez de la Ville. Sur les premieres nouvelles que Caſimir en receut, le Prince eſtoit party en diligence pour y donner ordre, ſa preſence avoit calmé l'orage qui eſtoit preſt d'écla-

d'éclater, mais comme Vittemberg recommençoit sourdement ses intrigues, & que Zamoski avoit demandé des ordres au Roy sur la conduite qu'il devoit tenir en cette occasion, le Baron fut chargé de cette commission. Il partit donc pour Samosch avec toutes les instructions necessaires pour tâcher de ramener le Prince, il en fut receu avec la mesme bonté qu'il luy avoit témoigné dans ses autres voyages, on renferma Vittemberg dans le château d'où il ne sortit plus: & aprés que sa cabale fut tout à fait dissipée, le Baron, qui feignoit d'ignorer le changement du Prince pour Mademoiselle de Schanfeld, luy en parla de la mesme maniere qu'il faisoit lors qu'il en paroissoit le plus amoureux. Son discours fit rougir le Prince, & le Baron s'en estant apperçu, Quoy Seigneur, s'écria-t'il tout d'un coup, vous ne me répondez rien quand je vous dis qu'on vous aime toûjours? que sont devenus

nus ces transports & ces desirs pressans qui faisoient tous les plaisirs de vostre vie, & qui me donnoient de l'admiration; le Comte vous a surpris, & mon absence vous a fait oublier la resolution que vous aviez prise de n'ajoûter point de foy à tout ce qu'il vous diroit pour détruire vostre amour. Mais, Seigneur, s'il est honteux de changer, cette honte est épouventable pour un Prince. Tout le monde est persuadé que vous avez beaucoup de constance & de resolution; & vostre changement ne sçauroit estre apris à la Cour sans faire un tort extréme à vostre gloire. Je la perdrois entierement cette gloire, répondit le Prince, avec chaleur, si je continuois d'aimer une ingrate dont je n'ay jamais touché le cœur. Oüy, je sçay que le Roy l'aime depuis long-tems & qu'il en est tendrement aimé. Cependant vous me le cachiez avec soin, & abusant de ma sincerité vous m'avez fait faire des

démarches qui m'accablent & qui me mettent au deſeſpoir. Ne m'en faites donc plus ſouvenir, ſi vous voulez que je vous pardonne, & me laiſſez reprendre une liberté que vous m'aviez aidé à perdre. Je ſuis ſi ſurpris, Seigneur, repliqua le Baron, de vous entendre parler de la ſorte, aprés ce que vous m'aviez autrefois fait l'honneur de me dire, que je ne puis comprendre que ſans avoir aucunes preuves de la paſſion du Roy pour Mademoiſelle de Schanfeld, vous ayez pû ajouſter foy à ce qu'on vous en a dit. Mais je vois bien, Seigneur, que c'eſt un pretexte que vous prenez pour authoriſer voſtre changement ; les grands avantages qu'on vous propoſe de la part de la Reine l'emportent enfin ſur voſtre amour, & l'éclat & le brillant que vous y trouvez vous touchent plus ſenſiblement que toutes ces grandes qualitez que vous trouviez admirables. Vous avez écrit à Mademoiſelle d'Arquiem malgré

vos promeſſes & vos ſermens, c'eſt une marque du pouvoir du Comte ſur voſtre eſprit. Mais Prince abandonnerez-vous pour jamais Mademoiſelle de Schanfeld qui vous aime toûjours tout inconſtant que vous eſtes? & pourrez-vous bien vous y reſoudre ſans vous éclaircir avec elle du ſujet de voſtre froideur? Que vous eſtes preſſant, reprit Zamoski en ſoûpirant, & pourquoy s'il eſt vray ce que je vous dis de la paſſion du Roy voulez-vous m'engager de nouveau avec elle & me rendre le plus malheureux de tous les hommes, je connois bien mon cœur, & je ſçay à quels excés de tendreſſe il me porte, & je veux bien vous avoüer que je me ſuis fait une extrême violence pour tâcher de l'oublier, & pour vous marquer de la colere & de l'indifference. Cependant je m'aperçois que je luy trouve encore les meſmes charmes, & qu'elle m'eſt infiniment chere, aſſurez-l'en, cher Baron, de ma

part, mais prenés bien garde d'en témoigner quelque choſe au Comte, vous connoiſſez ſon humeur & cela ne pourroit faire qu'un tres-mauvais effet dans l'eſprit de la Reine & pour elle & pour moy. Le Baron qui avoit un contentement incroyable d'avoir remis le Prince en l'état où il le ſouhaitoit, luy dit encore mille choſes pour le r'aſſurer contre ſa jalouſie, & il s'imagina l'en avoir ſi bien guery qu'il crût ne devoir plus rien craindre.

En effet le Prince ſe deguiſa ſi bien dans tous les entretiens qu'ils eurent enſemble, & meſme avec le Comte, que ce dernier s'aperceut qu'il y avoit du changement dans ſon eſprit, il luy en fit des plaintes, il en prit l'allarme, il en donna avis à la Reine, & le Prince qui avoit pris la reſolution de diſſimuler avec le Comte, & avec le Baron, & juſques à ce qu'il pût luy-meſme s'éclaircir à la Cour, ſur tout ce qu'ils luy diſoient

l'un & l'autre agissoit avec tous les deux d'une maniere qu'ils croyoient chacun en leur particulier avoir lieu d'estre contens. Mademoiselle de Schanfeld y fut trompée de mesme & réveillant ses esperances, elle recommença à reprendre de l'enjoüement & à refaire agir le Pere Rose auprés de la Reine. Le Baron d'Isola ne s'endormit pas de son costé, il écrivit au Baron de Soye, & luy parla si avantageusement de cette aimable personne, qu'il prist la poste pour venir à Varsovie afin de voir ses propres yeux si tout ce qu'il luy disoit d'elle estoit veritable. Il y arriva sans se faire connoistre pour ce qu'il estoit. Isola le receut avec des témoignages de joye tres-sensibles & tres-veritables, & aprés luy avoir confirmé tout ce qu'il luy avoit écrit, & estre convenus ensemble d'agir secrettement, il alla voir Mademoiselle deSchanfeld à qui il apprit l'arrivée du Baron de Soye, & l'empressement

qu'il avoit de la voir & de luy rendre ſes reſpects. Elle parut un peu ſurpriſe de cette nouvelle ; mais comme les Dames ne ſont jamais fâchées d'avoir beaucoup d'adorateurs, ſa ſurpriſe ne fut pas longue ; elle remercia Iſola d'une maniere fort ſpirituelle & fort galante, & elle trouva bon que le Baron de Soye la viſt le lendemain. Il eſtoit fort bien fait de ſa perſonne, & d'une mine relevée, il avoit l'eſprit & les manieres agreables, & s'il euſt eu la naiſſance & les biens du Prince, il eſtoit ſans doute plus aimable ; auſſi ne déplut-il pas à Mademoiſelle de Schanfeld, & comme ils eſtoient deſtinez l'un pour l'autre, ils ſentirent à leur premiere entreveuë le pouvoir de ces graces ſecretes qui nous font aimer les perſonnes ſans ſçavoir pourquoi. Ils ſe regarderent avec étonnement, & aprés que le Baron de Soye luy eut fait ſon compliment en des termes qui marquoient ſon reſpect & ſa paſſion, elle y répondit

pondit si obligeamment qu'ils se separerent fort satisfaits l'un de l'autre, & avec un desir presque égal de se revoir.

Comme le Baron de Soye trouva beaucoup plus de charmes dans la personne & dans la conversation de Mademoiselle de Schanfeld qu'Isola n'en avoit marqué dans la peinture qu'il luy en avoit faite, quoy qu'elle fust fort avantageuse, il en devint si éperduëment amoureux, qu'il ne se peut rien ajoûter aux sentimens de reconnoissance qu'il luy témoigna de luy avoir procuré un si grand bien; & ce Ministe qui vouloit par plusieurs raisons le marier à cette charmante fille luy ayant donné les moyens de la voir & de l'entretenir en secret, il prit un soin extréme de luy faire connoistre la grandeur de son amour par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne luy en pas donner des marques trop éclatantes de peur de se decouvrir avant que d'estre assuré

qu'ille approuvoit ſa paſſion. Cette conduitte reſpectueuſe & ſoûmiſe luy toucha le cœur, & inſenſiblement elle s'accoutuma ſi bien à ſon entretien, qu'elle oublia le Prince dont elle conſidera moins les richeſſes que les agréemens qu'elle decouvroit chaque jour dans toutes les manieres du Baron de Soye. Mademoiſelle d'Arquiem n'eſtoit pas moins charmée des ſoins que prenoit Sobieski pour luy plaire, tout ce qu'il faiſoit la touchoit ſenſiblement, & toute jeune qu'elle eſtoit elle ne laiſſoit pas de trouver en luy des qualitez qui le diſtinguoient extremement du reſte des autres hommes. De ſorte que l'amour ſe vangeoit aſſez plaiſamment de l'irreſolution du Prince qui aimoit deux perſonnes, dont il n'eſtoit point aimé. Le Roy qui aimoit toûjours Mademoiſelle de Schanfeld remarqua quelque changement dans ſes manieres, & ignorant qu'il venoit du Baron de Soye, il crut que c'eſtoit

le

le Prince qui le cauſoit. Cette penſée reveilla ſa jalouſie, & aprés s'en eſtre plaint en des termes qui faiſoient aſſez connoiſtre ſa douleur, il fit deſſein de rapeller le Baron, & de rompre abſolument le mariage qu'il avoit luy-meſme propoſé. Mais comme Mademoiſelle de Schanfeld ne parut point ſurpriſe de ſes menaces, & qu'elle ne témoigna plus le meſme empreſſement qu'elle faiſoit autre fois, ce Prince ne ſçachant à qui attribuer cette prompte indifference s'emporta ſi étrangement, qu'il connut par ſes emportemens qu'il eſtoit encore plus amoureux que jamais: mais tout d'un coup ſa colere ayant fait place à ſa tendreſſe, quelques paroles obligeantes qu'elle luy dit, le rendirent auſſi content & auſſi ſoûmis qu'auparavant, & comme on eſt toûjours foible quand on aime beaucoup, il fit des excuſes de ſes emportemens, il luy proteſta de n'eſtre plus jaloux, & enfin il ſe ſepara d'elle a-

vecla penſée de poſſeder abſoluëment ſon cœur. Cependant il commençoit à le perdre, & le Baron deSoye s'y établiſſoit ſi puiſſamment, que bien que dans tous leurs entretiens Mademoiſelle de Schanfeld ne luy témoignaſt qu'une grande eſtime. C'eſtoit par politique qu'elle agiſſoit ainſi, de peur qu'un ſi prompt engagement ne luy donnaſt du mépris : elle l'aimoit tendrement, & depuis qu'elle l'eut veu, ny le Roy, ny le Prince n'eurent plus que les apparences qu'elle ſauva toûjours merveilleuſement bien.

Les Armées eſtant remiſes ſur pied, il falut retourner en campagne: le Roy de Suede voulant faire un dernier effort pour ſe conſerver les places qui luy reſtoient, il donna la liberté à ſes ſoldats de faire tout ce qu'ils voudroient, & par ce moyen ſon Armée s'augmentoit tous les jours, n'y ayant rien qui donne plus de gens que la permiſſion de piller.

Ayant

Ayant donc plus de vingt-cinq mille hommes effectifs, il s'avança du côté de Varsovie dans l'esperance d'y surprendre Casimir, qui commençoit d'y goûter quelque repos depuis que la Reine y estoit revenuë avec toute la Cour. Mais son dessein ayant esté découvert par quelques prisonniers qui furent pris, Casimir assembla le Conseil de Guerre, où il fut resolu qu'on n'attendroit pas que les Ennemis approchassent davantage, & qu'on iroit au devant d'eux. Le General Potoski eut ordre de s'opposer à leur marche avec l'Armée qu'il commandoit, qui estoit presque aussi forte que celle de Charles, & Casimir devoit le suivre avec six mille chevaux & quatre mille hommes de pied pour le soûtenir en cas de besoin. Les deux Armées ne furent pas longtems sans se trouver assez proches; & Charles ayant esté averty qu'il n'y avoit que Potoski avec des Troupes Polonoises, il se resolut à donner ba-

taille. Mais comme on luy dit auſſi que Phaſiaga avec les Tartares marchoit à grandes journées pour joindre Potoski, & qu'il eſtoit déja fort prés, Charles ſe trouva aſſez embarraſſé. Il perſiſta neanmoins dans ſa premiere reſolution, & ayant jugé que la plaine de Louviez eſtoit un lieu avantageux pour luy, tant parce que le terrain eſtoit ſpacieux, qu'à cauſe d'une petite éminence & d'un marais qui le couvroient d'un coſté, il fit deſſein d'y attendre les Ennemis qui n'en eſtoient pas fort éloignez. Il donna le commandement de l'aiſle droite au General Wrangel, & celuy de l'aiſle gauche à Duglas. Il partagea ſon artillerie à la droite & à la gauche, & aprés avoir viſité tous les poſtes, il exhorta ſes Troupes à faire bien leur devoir. Et reſolu d'agir luy-meſme par tout, il demeura ainſi un jour entier.

Le lendemain à la pointe du jour Potoski, que les Tartares avoient

joint

joint parut en tres-bon ordre avec son Armée sur trois colonnes, ayant sa marche sur la droite des Ennemis. Phasiaga avec ses Tartares à part marchant à la gauche. Mais comme ces infidelles à la maniere des Orientaux, combattent avec la fleche & la zagaye, & qu'ils observent un ordre tout contraire aux Europeans, aprés qu'ils se furent postez, Potoski ayant mis son Artillerie sur une éminence qui commandoit à la droite des Suedois, & mis son Armée en bataille, Phasiaga qui n'estoit entré en Pologne qu'à cette condition que ses Troupes combattroient les premieres, les ayant divisées en plusieurs petits corps separez les uns des autres, aprés avoir remply l'air de cris effroyables, commença de donner sur l'aisle gauche, où Duglas qui la commandoit, soûtint avec beaucoup de vigueur leur premier effort. Mais les Tartares ayant fait semblant de prendre la fuite: Duglas les fit suivre

par trois Escadrons, qui les ayant poursuivis prés de deux cens pas, cette nation qui est plus à craindre en fuyant qu'autrement, & qui combat de la mesme maniere que font les Parthes, s'estant retournez sur leurs chevaux, ils decocherent leurs fleches avec tant d'adresse, que ces trois Escadrons furent entierement deffaits. Potoski ayant à mesme tems commandé à six mille Gentilshommes des plus braves de la Nation, armez de lances & montez sur des chevaux fort adroits au combat, & accoûtumez au carnage, de charger l'aisle droite; ils partirent tous en si bon ordre & avec tant de fermeté & de courage, que le canon des Ennemis ne put jamais les rompre, ny leur faire quitter leurs rangs. Wrangel qui la commandoit, ayant deffendu de tirer qu'ils ne fussent à la portée du pistolet, les voyant prest de donner, fit faire une decharge, avec tant de succez qu'il en demeura plusieurs sur la place. Mais cela

la ne les empêcha pas de se faire un passage au travers des Ennemis, & aprés avoir rompu leurs lances, ayant mis le sabre à la main, ils firent tellement plier l'aisle droite, qu'elle se trouva dans une tres-grande confusion. L'aisle gauche n'estoit pas en meilleur état, l'Artillerie y faisoit un desordre étrange, & si Potoski se fût servy de la premiere chaleur de ses Troupes, il eût entierement deffait le Roy de Suede. Mais ce Prince qui aprehendoit bien plus les Tartares que les Polonois, ayant fait faire un mouvement à l'aisle gauche de son Armée, il les mit par ce moyen hors d'état de luy nuire à cause d'un marais qui les separa. Et pendant que Potoski estoit en suspens s'il devoit soûtenir ses Lanciers avec de nouvelles Troupes: Charles ayant fait mettre pied à terre à trois Regimens de Dragons, ils se rendirent maistres de son Artillerie, avec laquelle il fit tirer si à propos sur les Troupes qui presentoient

toient le flanc, qu'aprés un tres-grand carnage, Potoski perdit la Bataille, & fut contraint de prendre la fuite.

Il demeura plus de dix mille Polonois sur la place, il en fut pris prés de deux mille prisonniers, & le canon & le bagage fut entierement perdu. Casimir qui venoit à grandes journées avec douze mille hommes, pour tâcher de se trouver à la bataille, fut bien surpris d'apprendre la deffaite de son General, & jugeant bien que Charles poursuivant sa victoire, ne manqueroit pas de venir à Varsovie pour tâcher de la reprendre: il retourna sur ses pas, afin de deffendre cette Ville; il s'en approcha de trois lieuës, & ayant fait camper son Armée dans un lieu avantageux il y attendit le debris de celle de Potoski.

Charles s'estant reposé quelques jours aux environs de Louviez, & l'Electeur de Brandebourg l'ayant joint avec son Armée, suivant le dernier Traité qu'ils avoient fait ensemble,

ble, il resolut d'aller droit à Varsovie. Mais Phasiaga qui n'avoit pas esté si maltraité que Potoski, ayant esté averty de sa marche, il le suivit de si prés, & luy fit tant de peine, qu'estant contraint de se tenir presque toûjours en bataille pour éviter les surprises de ce General, Casimir eut le tems de grossir encore son Armée de quinze mille hommes. Si bien qu'il resolut de repasser la Vistule sur un pont de batteaux qu'il y fit faire en diligence pour aller au devant de Charles & luy donner bataille. Mais Charles qui avoit la mesme pensée, n'attendit pas qu'il luy offrit le combat. Il marcha au devant de luy avec beaucoup de promtitude, afin de s'emparer d'un poste qui estoit tres-avantageux, ayant d'un costé une petite montagne, & de l'autre la riviere. Casimir qui ne put l'empêcher de s'en rendre le maistre, ne voulant pas luy donner bataille dans un lieu si favorable, fit avancer son Armée assez

prés

prés du pont, & l'ayant fait étendre le long de la Viſtule à la veuë de Varſovie, il y attendit l'Ennemy, ayant fait faire de grands foſſez avec quelques redoutes pour empêcher les ſurpriſes.

Le Roy de Suede qui n'eſtoit qu'à deux lieuës de là s'imaginant que cette fortification eſtoit un effet de la peur de Caſimir, il prit la reſolution de l'aller attaquer dans ſes retranchemens, il fit filer de ce coſté là ſix regimens d'Infanterie ſoûtenus par quatre mille chevaux qui parurent à la pointe du jour à portée du canon de la Ville, & ſur le midy il arriva avec le reſte de ſon Armée qu'il mit en bataille à l'opoſite de l'autre. Caſimir qui eſtoit dans ſon Palais quand on luy apporta la nouvelle que les Ennemis commençoient de paroiſtre, s'en retourna auſſi-toſt en ſon camp, n'ayant eu le tems que d'embraſſer la Reine, & d'aſſurer ſa Maîtreſſe qu'il alloit decider par une bataille

taille de la fortune de l'Etat; mais que quelque bon ou mauvais succés qu'il eust cela n'aporteroit aucun changement à sa passion. Il tint aussi-tost conseil où la bataille fut resoluë, Charneski commandoit la droite, & Sapieha la gauche. Mais la Reine voulant partager les perils de la guerre dans une conjoncture aussi importante, s'estant fait habiller promptement elle passa dans une petite île qui est au milieu de la Vistule, où elle fit dresser une batterie de quatre pieces de canon; & comme les troupes de l'Electeur s'aprocherent de ce costé là pour s'y poster, elle fit tirer si à propos sur les premiers Escadrons qui parurent, qu'ils furent contrains de reculer fort loin. Quelques Bataillons qui voulurent faire la mesme chose ne pûrent souffrir le grand feu de la mesme batterie, de sorte qu'ils se posterent hors la portée du canon dans un lieu beaucoup moins avantageux: les deux

Armées

Armées furent en preſence toute la journée, & Caſimir aprés avoir donné tous les ordres, & fait placer ſon artillerie deffendit de tirer que le commandement n'en fût donné. Le Roy de Suede ſurpris de ce profond ſilence, & impatient d'en venir aux mains, fit avancer ſix mille chevaux avec ordre de commencer le combat : mais s'eſtant approchés à la portée du mouſquet, le canon chargé de cartouches & de chaînes, fit un ſi grand feu & avec tant d'effet que les premiers rangs furent deffaits ; s'étant neanmoins encore avancés juſques à la portée du piſtolet des retranchemens, les Hayducs & les Dragons les chargerent ſi vigoureuſement, qu'il en demeura plus de la moitié morts ſur la place ou hors de combat, & le reſte prit la fuite. Charles fit avancer un autre corps de Cavallerie commandé par Koniſmarck, qui ne put encore ſouffrir le grand feu de l'Artillerie ; de ſorte qu'ils ſe retirerent

rent dans un bois pour ſe mettre à couvert du canon. Ces heureux commencemens faiſant eſperer à Caſimir la deffaite entiere de ſes ennemis, il ſortit de ſes retranchemens & marcha en bataille pour les attaquer à ſon tour. Mais voulant chaſſer Koniſmarck du bois où il s'eſtoit retiré, il détacha quatre mille chevaux, & trois mille hommes d'infanterie qui l'allerent attaquer; & pendant qu'ils eſtoient aux mains, Charles qui avoit auſſi mis ſon Armée en bataille, & qui vouloit reparer la perte qu'il venoit de faire, eſtant venu au devant de Caſimir, la bataille commença avec beaucoup de chaleur de part & d'autre. Les deux Roys animant leurs Soldats à bien faire, & par leurs paroles & par leurs actions. Le combat fut fort opiniâtré, & la perte bien plus grande du côté des Suedois, que des Polonois; mais la nuit les obligea à la retraite, & la partie fut remiſe au lendemain.

Le

Le jour commençoit à peine de paroiſtre, que les deux Armées recommencerent à ſe mêler avec plus d'animoſité que le jour d'auparavant. Les Suedois furent auſſi mal menez qu'ils l'avoient eſté; & l'eau manquant dans leur Camp, ils ſe virent reduits à de ſi fâcheuſes extremitez, que ſi les Polonois euſſent ſçeu ſe ſervir de l'avantage que ce manquement d'eau leur donnoit, & qu'ils ſe fuſſent retranchez, & mis ſur la deffenſive, ils les auroient fait perir ſans aucune peine. Mais la fierté naturelle de cette Nation leur fit mépriſer un avantage ſi conſiderable, & ne voulant devoir la victoire qu'à leur courage, le troiſiéme jour qu'ils croyoient triompher, la neceſſité de vaincre ou de mourir, fit faire aux Suedois des choſes ſi extraordinaires, que la fortune leur devint favorable. Car le grand Chancelier de Pologne ayant conſeillé au Roy de faire paſſer le bagage du coſté de Varſovie, afin de

mieux combattre, cette precaution épouventa tellement les Troupes, qu'elles ne combattirent plus de la maniere qu'elles avoient fait les jours precedens. Casimir eut beau leur donner l'exemple d'une valeur admirable, il ne put jamais les empêcher de fuïr; & le desordre fut si grand, qu'on ne sçauroit bien exprimer par des paroles, tout ce que la peur leur fit faire. Plus de deux mille hommes furent noyez dans la Vistule, croyant la passer à la nage. Le Roy tâchoit de ralier ses gens, & de les remener à la charge, mais il ne le put jamais faire, si bien que voulant plûtost mourir que d'abandonner le reste de son Armée, on le força de repasser sur le pont qui fut aussi tost rompu. Il fit dans cette bataille des actions qui pourroient rendre glorieuse une autre vie que la sienne, & le Chancelier Oxenstern qui estoit prisonnier dans le Château de Varsovie, & qui avoit veu la bataille avec des lunet-

lunettes d'approche, en fut si surpris, qu'il ne put s'empêcher de dire à ceux qui estoient avec luy, que ce Monarque estoit bien à plaindre, d'estre si brave, & d'avoir des Sujets si infidelles & si lâches. Quoy que cette perte fut assez considerable, Charles n'en tira pourtant pas beaucoup d'avantage. Charneski avec les Tartares, & ce qu'il avoit pû ramasser des fuyards, le batit le quatriéme jour, & on peut dire que la perte fut presque égale, & que le Roy de Suede eut seulement l'honneur du champ de bataille qui luy demeura. Le regret qu'il témoigna de n'avoir pas reussi dans ses projets, le porta à permettre à ses troupes toutes sortes d'hostilitez. En effet ils desolerent tous les lieux où ils passerent, depuis Varsovie jusques en Prusse, où il se retira: Mais la peste les punit si rigoureusement de tous leurs desordres, qu'il en mourut plus de la troisiéme partie.

La Reine avec toutes les Dames de la

de la Cour, voyant le desordre de l'Armée, en fut si effrayée, qu'elle sortit de Varsovie dans la crainte d'y estre prise par Charles. Mais elle n'alla pas fort loin. Charneski fit cesser sa peur, elle y revint pour n'en sortir plus par semblables frayeurs. Comme les actions extraordinaires que le Roy avoit faites luy avoient donné autant d'admiration que de crainte pour sa personne, elle eut une sensible joye de le revoir sans blessures. Mademoiselle de Schanfeld luy témoigna aussi la sienne d'une maniere si touchante, qu'il oublia tous les dangers où il s'estoit trouvé, & les peines qu'il avoit souffertes. Et en peu de jours on ne s'apperçut pas que les Ennemis eussent causé tant de desordre. Quelque tems aprés on assembla la Diette, où on prit une serieuse resolution de chasser entierement les Suedois du Royaume, & que le Roy iroit pour secourir Dantzic qu'ils tenoient toûjours assiegé. Le Prince Zamoski

vint à Varsovie avec un équipage magnifique, le Roy le receut avec beaucoup de bonté, & la Reine luy fit aussi un accueil tres-favorable. Mais tous les honneurs qu'on luy fit ne luy osterent pas son irresolution, il se trouva plus embaraſſé que jamais quand il falut paroistre devant ses deux Maîtresses. Le Comte Podelotoski luy parloit incessamment en faveur de Mademoiselle d'Arquiem, & le changement avantageux de sa beauté qui augmentoit tous les jours, le persuadoit encore mieux que tout ce qu'il luy en disoit. Mais les lettres qu'il avoit écrites à Mademoiselle de Schanfeld, & l'aveu public qu'il avoit fait de l'aimer & de la servir uniquement, luy donnoient tant de confusion, que le Baron joignant à tout cela mille autres choses qui luy reprochoient adroitement son inconstance; il souhaita cent fois de les posseder toutes deux, ou de n'en aimer qu'une. Il les voyoit cependant fort reguliere-

ment,

ment, & celle qu'il quittoit la derniere avoit toûjours l'avantage ſur ſa Rivale. Cette conduite déplut à la Reine, elle voulut la faire changer; & comme le Baron eſtoit le confident de Mademoiſelle de Schanfeld, elle s'imagina que tandis qu'il ſeroit auprés du Prince, il romproit toutes les meſures qu'elle prenoit pour Mademoiſelle d'Arquiem. Le Cardinal ſainte Croix protecteur de Pologne mourut; elle propoſa au Roy d'envoyer le Baron à Rome pour prendre la protection d'un autre. La Marquiſe, & Mademoiſelle de Schanfeld, firent tout ce qu'elles purent pour détourner ce voyage, prevoyant bien l'une & l'autre qu'il ruïneroit leurs pretentions. Mais malgré tous leurs efforts, le Baron fut obligé de prendre le chemin d'Italie. Son abſence rompit toutes les meſures de Mademoiſelle de Schanfeld, il avoit conduit tout l'intrigue du Roy & d'elle, & c'eſtoit par ſon moyen qu'elle trompoit la

prevoyance de la Reine qui la faiſoit obſerver exactement ; & elle ne pouvoit faire agir le Pere Roſe avec la meſme facilité que lors qu'il y eſtoit. Le Baron de Soye luy paroiſſoit fort agreable, & ſon cœur luy vouloit plus de bien qu'à tous les autres. Mais l'éclat & la magnificence avec laquelle Zamoski vivoit à la Cour, & la qualité de Princeſſe toucherent ſi vivement ſon ambition, qu'elle s'affligea extrémement de ne pouvoir l'épouſer. Le Roy qui la trouva plus abbatuë qu'à ſon ordinaire eſſaya de luy faire reprendre de la gayeté. Il luy promit meſme de faire expliquer le Prince, & d'employer ſon authorité pour terminer ſon mariage. Mais tout cela ne luy put oſter ſes craintes, elle connoiſſoit le pouvoir de la Reine, & que Caſimir n'auroit pas la force de s'oppoſer à ſes deſſeins : ſi bien que ces reflexions firent un tel effet ſur ſon eſprit, qu'on remarqua ſa peine au changement de

ſon viſage. Podelotoski n'ayant plus à vaincre les obſtacles que luy faiſoit naiſtre tous les jours le Baron, n'eut pas beaucoup de peine à faire perdre au Prince ce qui luy reſtoit de cette premiere paſſion qu'il avoit euë pour Mademoiſelle de Schanfeld. Il gardoit depuis long-tems un billet que le Roy luy écrivoit, attendant une occaſion favorable de le faire valoir. Comme les filles d'Honneur ont accoûtumé de ſervir à table, quand le Roy & la Reine mangent en particulier, parce qu'aux jours de ceremonie ce ſont les Officiers de la couronne qui ſervent, un jour qu'il accompagna le Prince au dîner du Roy, il luy fit remarquer qu'il avoit toûjours les yeux ſur Mademoiſelle de Schanfeld, & qu'il mangeoit ſeulement des plats qu'elle avoit mis ſur la table. Zamoski naturellement fort emporté & fort jaloux, & qui dans le fond du cœur avoit de l'amour pour elle, ne put ſouffrir ces regards avec tranquillité,

& s'imaginant qu'il y avoit entr'eux quelque choſe de plus, il ſe retira chez luy dans un emportement épouvantable. Mais le Comte le voyant en l'état où il le ſouhaittoit, luy ayant donné le billet du Roy. La honte, le dépit & la rage d'avoir eſté ſeduit par le Baron, luy firent dire des choſes ſi fâcheuſes, & ſi terribles contre luy, qu'il l'auroit aſſurement mal-traitté, s'il eût encore eſté à la Cour. Il n'épargna pas auſſi Mademoiſelle de Schanfeld, & dés lors il reſolut de ne la voir plus, & de l'oublier entierement.

Le Comte ayant averty la Reine de ce qu'il avoit fait, ils convinrent enſemble de profiter de cette favorable conjoncture pour venir à bout de leur entrepriſe. En effet le Prince eſtant allé voir la Reine elle fit inſenſiblement tomber la converſation ſur ſes filles, & adreſſant ſa parole à Zamoski; je ſuis bien aiſe, lui dit-elle en riant, que Schanfeld ait aſſez de char-

charmes pour vous attacher, du moins nous vous verrons plus souvent à la Cour, & comme on m'a assurée qu'il ne tenoit plus qu'à mon approbation pour achever vostre mariage, je vous la donne fort agreablement, ayant toûjours eu bien de la consideration pour elle. Le Prince (qui dans un autre tems auroit esté bien aise d'entendre un pareil discours) en parut si surpris qu'il fut quelques momens sans répondre, & levant les yeux vers la Reine, je ne sçay pas, Madame, luy dit-il, qui sont les personnes qui ont avancé ces choses à vostre Majesté. Il est vrai que Mademoiselle de Schanfeld est fort belle, & qu'elle a beaucoup de merite; mais il est vrai aussi que je croy qu'elle a des veuës bien plus élevées, que de songer à m'épouser, & qu'il y en a d'autres à la Cour pour qui j'aurois peut-estre plus d'inclination. Et ne voulant pas s'expliquer d'avantage, ny continuër ce discours, il fit une profonde reverence

à la Reine, & se retira. Cette declaration du Prince fut dans un instant si publique, que Mademoiselle de Schanfeld ne pût l'ignorer. Elle en demeura acablée comme d'un coup de tonnerre, & faisant reflexion sur le venin qu'il avoit mêlé dans son discours, qui regardoit le Roy, elle ressentit si sensiblement ce mépris de Zamoski, qu'elle en fut inconsolable. Elle se promit de s'en vanger ; & quoy que la Marquise lui pût dire, elle ne pût jamais appaiser son esprit irrité. Mais quelle joye n'eut point le Prince de s'estre ainsi vangé ! elle fut si grande qu'elle se répandit dans toutes ses actions : & le Comte le trouva si disposé à recevoir agreablement tout ce qu'il lui voulut dire touchant son mariage avec Mademoiselle d'Arquiem, qu'il lui permit d'en parler à la Reine, & de prendre les mesures necessaires pour le faire le plûtost qu'il se pourroit. On commença donc d'en

d'en faire publiquement les premieres demarches: & quoi que le Roy eût promis à sa Maîtresse d'user de son autorité pour lui faire épouser le Prince, le dernier outrage qu'elle en avoit receu, lui donnna tant de mépris pour lui, qu'elle dégagea le Roy de sa promesse, & lui demanda seulement la grace d'en éloigner la conclusion, à quoy il consentit avec beaucoup de joye. Les plaisirs de l'amour n'empêchoient point Casimir de songer aux affaires de la Guerre; & comme Charles avoit envoyé des Ambassadeurs à Ragotski Duc de Transilvanie, qui lui avoit promis d'entrer en Pologne avec une puissante Armée: il envoya aussi Morstein vers le grand Duc de Moscovie, qui declara la guerre au Roy de Suede, & entra dans la Livonie. Il alla encore à Copenhague où il fit un traité avec Frideric Roy de Dannemarc, qui promit d'entrer dans le Duché de Brêmen. De sorte que tout estant ainsi disposé, il

fit la revuë de ſon Armée, & ſe détermina d'aller à Dantzic, remettant à ſon retour à parler du mariage de Zamoski, avec Mademoiſelle d'Arquiem.

Pendant que Caſimir marchoit vers Dantzic avec douze mille Coſaques, & ſix mille Huſſards, armez de toutes pieces, ſans concer l'Infanterie, les Moſcovites faiſoient des ravages épouventables dans la Livonie. Ils prirent d'abord toutes petites places, & mirent le ſiege devant Riga. Le General Conchieski avec cinq mille Tartares, & ſes autres Troupes mettoit tout à feu & à ſang dans la Pruſſe Ducalle, pour ſe vanger de la Felonie de l'Electeur. Le Comte de Valdec avec le Prince Ratzivil, voulurent s'oppoſer à ſes progrés; ils ſe camperent prés de Lyck, ils y furent ſurpris par Conchieski qui les deffit entierement. Ratzivil fut pris priſonnier. Valdec ſe ſauva bleſſé d'une fleche par derriere,

riere, & par sa fuite il jetta tellement l'épouvente par tout, que l'Electeur envoya demander à Conchieski une treve de six semaines pour traiter de la Paix. Charneski dans la haute Pologne deffit aussi quelques Troupes qui sortoient de Cracovie pour venir trouver Charles. Et les Suedois & & les Allemans qui tomboient entre les mains des Polonois estoient sacrifiez à leur ressentiment sans aucun quartier.

Charles de son costé fit tout ce qu'il put pour cacher le déplaisir qu'il avoit du changement de ses affaires, & pour empêcher Casimir d'approcher de Dantzic; mais malgré tous ses efforts il y arriva avec ses Troupes. On ne peut exprimer la joye que tout le monde de la Ville eut de de voir ce grand Prince. Il y fit son entrée en triomphe. Les Bourgeois vêtus superbement se mirent sous les armes pour le recevoir. Les Seigneurs lui presenterent les clefs à la

porte ; & le Syndic lui fit une harangue en Latin, dans laquelle ils lui témoignerent leur contentement de lui avoir eſté fidelles, & de le revoir en état de chaſſer ſes ennemis. Le Chancelier y répondit fort obligeamment, & loüa extraordinairement la conſtance admirable qu'ils avoient euë depuis le commencement de la guerre, & l'inviolable fidelité qu'ils avoient gardée au Roy, ce qui eſtoit cauſe de la conſervation de tout le Royaume, & leur avoit attiré une gloire immortelle. Et aprés qu'il eut ceſſé de parler, le Roy leur ayant fait à tous beaucoup de carreſſes, il fut conduit au Palais qu'on lui avoit preparé, où il receut encore les complimens des autres ordres de la Ville. Ce ne furent que feſtes & que réjoüiſſances publiques pendant quelques jours. Mais comme les Troupes auroient eſté à charge aux Bourgeois, le Roy les fit camper hors la Ville, & retrancher leur Camp, afin d'é-

d'éviter les surprises des Suedois, & deffendit à la Noblesse sur peine de la vie d'en sortir. L'Ambassadeur de France employa tous les talens de son esprit pour tâcher d'obliger le Roy & les Senateurs à faire la Paix. Mais les deux Nations estoient trop échauffées, & avoient encore trop de haine pour s'accommoder. Les Ambassadeurs des Etats des Provinces unies qui firent de pareilles propositions, ne furent pas mieux écoutez. Pendant le sejour du Roy à Dantzic, les Dantzicois prirent sur mer Monsieur Courtin, Secretaire du Roy de Suede, avec des instructions qu'il portoit en Angleterre, pour obliger le Protecteur d'envoyer du secours à Charles, d'hommes & d'argent, l'un & l'autre commençant à lui manquer. Charneski continuoit ses progrez en Pomeranie, où il ravagea tout jusques à Custrin. L'Electeur avoit fait une Treve de six semaines avec Conchieski, pendant laquelle

il devoit envoyer des Ambaſſadeurs à Caſimir afin de faire la Paix. Mais au lieu de cela il refit un troiſiéme traité avec Charles qui lui abandonna la Pruſſe en toute ſouveraineté, moyennant trente mille Rixdals, & pluſieurs munitions, & qu'ils uniroient toutes leurs forces pour détruire celles de Pologne. Mais les poudres que l'Electeur envoyoit à Charles en execution de ce traité, furent priſes par ceux de Dantzic qui en avoient un tres-grand beſoin : de ſorte que cette Ville fit ſeule plus de mal aux deux alliez, que preſque toute la Pologne enſemble. Caſimir aprés y avoir demeuré plus d'un mois, en partit pour retourner à Varſovie, & pour s'oppoſer au Duc de Tranſilvanie, il confirma tous les anciens privileges de cette Ville fidelle, & lui en accorda encore de nouveaux pour récompenſe des ſervices importans qu'elle avoit rendus à l'Etat ; & les Troupes qu'il y laiſſa, firent des priſes ſi con-

ſi conſiderables ſur les Suedois, qu'ils leur enleverent plus de trois mille chevaux, ſans conter les hommes qu'ils vendoient publiquement au marché pour vingt ſols chacun, monnoye de Pologne, & bien ſouvent perſonne n'en vouloit, ce qui faiſoit qu'on les tuoit comme des beſtes. Tous ces mauvais ſuccez donnerent tant de chagrin à Charles, que n'ayant d'ailleurs aucun fonds pour payer ſes Troupes, ny pour faire de nouvelles levées, dont il avoit un extrême beſoin, il ne put diſſimuler ſa peine. Et comme le Vice-Chancelier Ragieski avoit eſté le ſeul qui l'avoit engagé dans cette Guerre, ce fut auſſi ſur lui qu'il fit éclatter ſa colere. On aime la trahiſon, parce qu'elle eſt ou utile ou agreable; mais on haït toûjours les traîtres de quelque condition qu'ils ſoient, parce qu'on n'oſe ſe confier à eux. Pendant que tout ſucceda à Charles ſelon ſes deſirs, il conſidera extremement Ragieski, & lui

lui fit des honneurs tres-grands, lui promettant tout ce qui pouvoit flater ſon ambition. Mais dés que la fortune commença de lui devenir contraire, ce Gentil-homme fut l'objet de ſon indignation. Comme il lui falloit un pretexte pour s'aſſurer de ſa perſonne, & pour s'emparer de ſes grands biens, dans la joüiſſance deſquels il eſtoit rentré par la guerre; on l'accuſa d'avoir donné des coups de baſton à un Gentil-homme que le Roy conſideroit. Charles donna donc ordre de l'arreſter priſonnier, ce qui fut fait malgré toutes ſes plaintes. Mais ce crime n'eſtant pas capital on y ajoûta celui d'avoir écrit à un Seigneur Polonois, que ſi Caſimir lui vouloit pardonner, & le remettre dans ſes bonnes graces, il lui livreroit le Roy de Suede. On l'emmena à Stokolm, où il fut mis dans un cachot, ſans avoir la liberté de parler à qui que ce ſoit. Enfin on lui fit ſon procez, & par arreſt il fut condamné à te-

à tenir prison toute sa vie, & ses biens confisquez au profit de Charles, qui s'en servit pour payer ses Troupes. Ainsi Ragieski fut puni des maux qu'il avoit faits à sa Patrie par celui dont il esperoit une recompense. Ce qui fait connoistre qu'il n'est jamais utile de se vanger, ny de quitter le service de son Prince pour se donner à son ennemy. La resistance de ceux de Dantzic, irrita aussi ce Roy à un tel point, que ne pouvant les reduire par la force des armes, il voulut détourner la Vistule, afin de les ruïner; mais ses travaux furent rendus inutiles par les glaces: si bien que n'ayant plus d'esperance que dans le secours de Ragotski, il partit en diligence pour aller joindre ce Prince qui estoit entré en Pologne avec cinquante mille hommes, & qui avoit deja fait lever le siege de Cracovie. Mais il trouva ses Troupes en si mauvais état, qu'il en tira un tres-méchant augure pour ses vastes projets. Lui ayant

neanmoins laiſſé Cracovie comme en eſpece d'ôtage, où il mit quatre mille hommes de garniſon, avec deux mille cinq cens Suedois, ſous le commandement du General Vurtz, Gouverneur de la Ville; ils prirent leur marche du coſté de la Lithuanie, où ils s'emparerent de quelques places. Mais le Roy de Dannemarc ayant declaré la guerre à Charles, il fut contraint d'abandonner la Pologne, pour aller deffendre ſes Etats; & il laiſſa Ragotski dans un embaras dont il eut tant de peine à ſe tirer, qu'il en penſa perdre ſon Duché, ainſi que nous verrons dans la ſuite.

Charles ayant quitté le Royaume avec precipitation, & l'Electeur qui voyoit par là toutes ſes pretentions aneanties; ayant fait parler de Paix, Caſimir ſe vit enfin delivré de ſes ennemis, & il n'eut plus beſoin de ſe remettre en campagne pour chaſſer ce qui en reſtoit. Charneski & ſes autres Generaux s'en aquitterent avec

ſuc-

succez, & la joye & les plaisirs recommencerent à Varsovie, où on ne songea plus qu'à oublier les miseres passées. Pendant le voyage de Casimir à Dantzic, le Prince Zamoski estoit demeuré auprés de la Reine, où il donna des marques si éclatantes d'une veritable passion pour Mademoiselle d'Arquiem, qu'on ne douta plus à la Cour qu'il ne l'épousast. Mais Mademoiselle de Schanfeld s'en consola si bien par tous les soins que prit le Baron de Soye de lui témoigner aussi qu'il l'aimoit de la plus sincere & de la plus violente passion qui fut jamais, qu'elle perdit la pensée de traverser davantage ce Prince. Le Roy ne fut pas fâché de la voir dans cette resolution, parce qu'il ne vouloit pas choquer la Reine, & qu'il estoit bien aise de conserver encore sa Maîtresse, pour qui son cœur reprenoit sa premiere ardeur lors qu'il la voyoit sur le point d'épouser le Prince: il lui promit de lui faire un éta-

établiſſement conſiderable, & enfin il n'oublia rien pour lui faire perdre le ſouvenir du mépris que Zamoski lui avoit témoigné en manquant à ſes promeſſes, Caſimir ignorant alors, qu'elle n'en paroiſſoit chagrine que pour lui mieux cacher l'inclination qu'elle avoit pour le Baron de Soye. Il continua donc de la voir plus ſouvent qu'il ne faiſoit, parce que la Reine ne les obſervoit plus de ſi prés, depuis qu'elle fut aſſurée que Zamoſki ne penſoit plus qu'à Mademoiſelle d'Arquiem. Et comme elle vouloit ſe ſervir de ce retour de tendreſſe, pour obliger le Roy de ſonger à ſa fortune, elle ſe déguiſa ſi bien avec luy, qu'il creut qu'elle n'avoit aucun engagement que le ſien. Elle changea meſme de conduite auprés de la Reine, afin de l'obliger à lui devenir favorable pour le ſuccez de ſes deſſeins. Et ayant adroitement fait connoiſtre à cette Princeſſe, que la ſeule crainte de lui déplaire, lui avoit fait

oublier

oublier les engagemens du Prince Zamoski, qu'elle n'auroit pas abandonnez autrement. Cette maniere d'agir parut si spirituelle à la Reine, qu'elle l'en estima davantage, & la fit resoudre à la marier à la premiere occasion qui s'en presenteroit, y ayant déja quelques années qu'elle estoit à la Cour.

Le Comte Podelotoski par l'ordre de son maistre qui estoit retourné à Samosch pour donner ordre aux preparatifs de son mariage, ayant fait connoistre à la Reine le dessein qu'il avoit d'épouser Mademoiselle d'Arquiem; elle demanda au Roy son agréement, & en suite luy ayant presenté le Comte, qui luy fit voir le pouvoir que le Prince luy avoit donné, on commença à dresser les articles, qui furent tres-avantageux pour Mademoiselle d'Arquiem. Le Comte les ayant portez à Samosch, le Prince les ratifia, & comme il estoit naturellement fort liberal, il y augmenta

menta encore beaucoup de choſes en faveur de ſa Maîtreſſe, & renvoya le Comte à la Cour avec ſa procuration pour paſſer le contract & regler toutes les autres affaires qui reſtoient.

Podelotoski revint donc en diligence, & ayant preſenté à Mademoiſelle d'Arquiem une croix de diamans de grand prix que le Prince luy envoyoit, on paſſa le contract de mariage en preſence du Roy & de la Reine, & cette belle perſonne s'engagea ainſi avec le Prince, quoyque ſon cœur fût ſecrettement engagé avec Sobieski, qui eſtoit le ſeul & le premier qui le luy avoit touché.

Quelques jours aprés Zamoski arriva à la Cour avec un train ſi nombreux & ſi magnifique, que depuis long-tems il ne s'y eſtoit rien veu de plus beau ny de mieux entendu. On ne remarqua plus dans ſon air ny dans ſes manieres cét embarras qu'il ne pouvoit cacher les autres-fois, & n'ayant plus alors que des penſées agrea-

greables, ſon imagination eſtant toute remplie du plaiſir qu'il auroit de poſſeder bien-toſt la beauté la plus achevée de la Cour, ſa joye & ſon contentement eſtoient extrêmes. Il ſe preſenta devant elle paré d'un nombre infini de pierreries dont l'éclat & la beauté ſurprirent tout le monde, & aprés les premiers complimens qui ſe font en de ſemblables occaſions, ayant donné la main à Mademoiſelle d'Arquiem, qui n'eſtoit pas moins parée de pierreries que luy, mais qui l'eſtoit beaucoup plus de ſa beauté, il la conduiſit à l'appartement de la Reine où le Roy eſtoit avec les principaux Seigneurs & Dames du Royaume, & en leur preſence il luy donna une bague, comme c'eſt la coûtume. Le ſoir il y eut un grand bal au Palais où toute la Cour ſe trouva dans une magnificence admirable. Mademoiſelle de Schanfeld s'y fit diſtinguer des autres par un ajuſtement particulier, & par-

ce

ce qu'elle danſoit parfaitement bien, le Prince en ſentit quelque emotion qui luy donna un peu de peine, mais elle ſe diſſipa bien-toſt, & comme c'eſtoit la Reine qui donnoit le bal, elle fit ſervir la colation aux Dames avec tant d'ordre, de delicateſſe, & de profuſion, que chacun eut lieu de ſe contenter. On danſa encore quelques heures & aprés on ſe retira: le lendémain Podelotoski alla de la part du Prince pour preſenter à ſa Maîtreſſe une couronne de diamans. Cette ceremonie & tous les ſuivantes ſe pratiquent en Pologne aux mariages des grands Seigneurs: elle eſtoit à coſté de la Reine qui eſtoit aſſiſe ſous un daiz, il fit une harangue ſur les belles qualitez de Zamoski, ſur le luſtre & la grandeur de ſa maiſon, les emplois importans que ſes ayeux avoient eus dans la Republique, & aprés s'eſtre fort étendu ſur cette matiere, il preſenta à la Reine la couronne qu'il tenoit. La Reine la mit

ſur

ſur la teſte de Mademoiſelle d'Arquiem, & en ſuite le Chancelier de la Reine répondit par une autre harangue où il exagera auſſi tres-particulierement la beauté, l'eſprit, & les autres grandes qualités de la mariée. Il fit l'éloge de ſa maiſon, & ſur tout de ſes grandes alliances, & enfin il n'obmit rien pour faire connoiſtre l'avantage que le Prince auroit de l'épouſer; & ayant fini ſon diſcours par un remerciment, la ceremonie finit.

Le troiſiéme jour qu'on nomme le jour du bain de la mariée, Mademoiſelle d'Arquiem pria toutes ſes meilleures amies de ſe venir baigner avec elle, & s'eſtant aſſemblées, elles ſe rendirent dans une chambre du Palais deſtinée pour cét uſage, où il y a une grande cuve de marbre dans laquelle on deſcend par ſix marches de chaque coſté, & aprés qu'on eut deshabillé la mariée avec ceremonie, elle ſe baigna avec ſes amies dans des

eaux de ſenteurs qui ſortoient par douze robinets d'argent. Pendant que Mademoiſelle d'Arquiem ſe baignoit, le Prince fit preparer une autre chambre tres-magnifiquement meublée, où on apporta par ſon ordre une toilette en broderie d'or & d'argent relevée de groſſes perles qui compoſoient les chifres de leurs noms, avec des couronnes & & des lacs d'amour. Le miroir & tout le reſte eſtoit riche à proportion, mais rien ne ſe pouvoit comparer à un ſimarre fourré de martres zeblines, & à quelques autres jupes, puis qu'on n'a jamais veu d'habits plus magnifiques.

L'heure de ſortir du bain eſtant venuë, douze jeunes Pages des livrées du Prince, allerent attendre Mademoiſelle d'Arquiem à la porte de la chambre chacun avec un flambeau de cire blanche à la main, & l'ayant conduite à l'autre chambre où leur Maître l'attendoit, quatre de ſes Gen-

Gentils-hommes prirent la toilette avec tout le reſte, & la porterent à l'appartement de la Reine, pour en voir & pour en admirer la richeſſe & la beauté; & aprés que cela fut fait ils ſe retirerent dans une autre ſale, où le Prince donna la collation aux Dames, & enſuite les violons.

Le jour ſuivant qu'ils ſe devoient marier, Mademoiſelle d'Arquiem fut coiffée & habillée dans la chambre de la Reine, & en ſa preſence. Pendant ce tems-là, le Prince donna dans ſa maiſon un tres-grand repas à tous les grands Seigneurs, & aux autres perſonnes de la Cour; on y ſervit pluſieurs tables avec toute la propreté, la delicateſſe, & l'abondance qui ſe peut imaginer; & aprés qu'ils ſe furent bien regalez, voicy comment ils conduiſirent le Prince au Palais.

Cent Hayducs de la garde du Prince en veſtes, enrichies de cœurs enflammez, avec des chiffres & des deviſes d'or; leurs gibecieres & leurs

ceintures de meſme parure, leurs bonnets de loutre garnis de deux plumes blanches, & leurs haches d'acier dorées, commencerent la marche: plus de cent domeſtiques richement habillez, ſuivoient deux à deux en bon ordre.

Quarante Gentils-hommes de la ſuite de Zamoski, marchoient aprés avantageuſement montez ſur des chevaux, en houſſes d'écarlatte avec des chiffres en broderie, & ils precedoient l'écurie, compoſée de vingt-quatre chevaux, conduits par autant de Palfreniers avec les livrées.

Dix-huit Pages eſtoient à la queuë vêtus de ſatin, avec ſix trompettes tous bien montez.

Aprés eux eſtoit une troupe de deux cens Seigneurs avantageuſement vêtus & montez, tous deux à deux. Le Prince marchoit ſeul, il avoit une robe d'étoffe de Perſe avec une veſte doublée de martre Zebline; ſa coëffure & ſon ſabre garnis de pierreries.

Il

Il estoit monté sur un cheval de prix, dont le harnois & la housse estoient aussi couverts de pierreries. Vingt des principaux Seigneurs du Royaume suivoient aussi tres-magnifiquement vêtus & montez : & toute cette cavalcade ayant traversé une partie de la Ville, elle arriva au Palais ; où le Roy receut le Prince avec beaucoup d'honneur.

Un quart-d'heure aprés le Roy precedé de tous les Senateurs, des Officiers de la couronne, & des plus grands Seigneurs du Royaume, qui marcherent deux à deux selon leurs dignitez ; conduisit le Prince dans la Chapelle du Château. La Reine suivit aprés, faisant marcher la Mariée devant elle, menée par deux Senateurs, & toutes les Dames de la Cour estant extraordinaiment parées marcherent aussi deux à deux avec beaucoup d'ordre. Estant arrivez dans la Chapelle, on donna aux Mariez un riche tapis de Perse, où ils se

mirent à genoux devant le prie-Dieu de leurs Majeſtez : Et enſuite l'Archevêque de Gueſne Primat du Royaume commença la ceremonie du Mariage. Et quand il demanda à Mademoiſelle d'Arquiem ſi elle vouloit prendre le Prince Zamoski pour mary, elle ſe tourna vers la Reine, & aprés une profonde reverence, luy ayant demandé ſon conſentement, qu'elle luy donna, elle receut la bague nuptialle. La Meſſe fut chantée par une excellente muſique mêlée d'inſtrumens; & tout eſtant achevé, le Roy & la Reine ſortirent dans le meſme ordre qu'ils eſtoient venus, & menerent les mariez dans l'antichambre de la Reine, où ils les firent dîner à leur table.

Le Roy donna une grande feſte à toute la Cour, où il y eut pluſieurs tables ſervies au meſme tems que la ſienne, & pendant le repas, un concert de voix & d'inſtrumens, divertiſſoit ſi agreablement l'oreille, qu'il

qu'il ne se pouvoit rien de plus charmant.

Le soir, le Roy donna le bal dans une grande salle tres-magnifiquement meublée, & éclairée par un nombre infiny de lustres. La Reine prit la mariée, & lui fit danser la premiere danse, le Roy le marié & dansa la seconde, & en suite tous les autres danserent selon leurs rangs. Il y eut aussi une superbe collation, & aprés que le bal fut finy, la Mariée s'alla coucher dans une chambre qu'on avoit parée pour cela, & le Prince s'en retourna dans sa maison, avec l'impatience qu'il est aisé de s'imaginer: mais la coûtume l'emporta sur l'amour, & il falut s'y soûmettre.

Le lendemain la Reine estant assise sous un daiz dans une grande antichambre, la Mariée estant debout à sa droite, receut les complimens de toutes les personnes de la Cour, chacun luy faisant un present de quelque bijou, avec une harangue sur les

grands avantages de ſon mariage. Et aprés que cette ceremonie fut achevée, qui dura plus de quatre heures, le Roy & la Reine monterent en caroſſe, & menerent la Mariée chez le Prince, qui leur donna à dîner, & à toute la Cour ; mais avec une dépenſe, & une profuſion ſi grande, qu'il effaça tout ce qui avoit été fait juſques alors. Le repas ne finit qu'à huit heures du ſoir ; & enſuite la Reine ayant commencé le bal, comme elle eſtoit fort fatiguée, elle ſe retira, & laiſſa ſes filles pour achever le reſte. On ne danſa pas ſi long-tems qu'on avoit fait lesautresfois, & il eſt aiſé de croire que le Prince & la Princeſſe Zamoski s'en conſolerent facillement. En effet le lendemain qu'ils vinrent remercier le Roy & la Reine de tous les honneurs qu'ils en avoient receus, ils parurent eſtre fort ſatisfaits l'un de l'autre : & ayant encore demeuré quelques ſemaines à la Cour, le Prince emmena la Princeſſe

ſa

sa femme à Samosch, où on luy fit une entrée admirable, & ils y vécurent dans une grande union.

Le Baron de Soye par le conseil d'Isola, s'en estoit retourné chez luy, afin de donner ordre à ses affaires pour pouvoir revenir à la Cour, & y paroistre selon sa qualité. Pendant son voyage Isola vit plus souvent Mademoiselle de Schanfeld qu'il ne faisoit auparavant; & ils lierent ensemble une si étroite societé, qu'elle entra dans tous ses sentimens, & luy donna des avis tres-importans pour sa negociation. Le Roy en prit quelque ombrage, n'ayant pas pour ce Ministre toute l'estime qu'il témoignoit aux autres Ambassadeurs. Mais Mademoiselle de Schanfeld eut toûjours assez d'adresse pour dissiper tous ses soubçons. Et s'estant resoluë d'épouser le Baron de Soye lors qu'il reviendroit, elle redoubla ses complaisances pour le Roy, & elle vécut avec luy d'une maniere si differente

de ce qu'elle faiſoit auparavant, qu'il ſembloit qu'elle eût aquis de nouveaux charmes depuis le mariage de Zamoski. On revit auſſi ce Prince luy témoigner les meſmes empreſſemens qu'il faiſoit à la naiſſance de ſa paſſion, il luy fit des preſens conſiderables de pierreries, & enfin il luy donnoit toutes les fois qu'il la voyoit quelque nouvelle marque de ſa tendreſſe. Comme la fortune commençoit à redevenir favorable à Caſimir, il recevoit tous les jours quelque nouvelle agreable. Son Reſident à la Porte l'avertit que le Grand Seigneur trouvoit mauvais que Ragotski fut entré en Pologne, & qu'il avoit donné ordre aux Tartares d'entrer dans ſon païs pour l'en punir. En effet ce Prince en ayant eu des avis certains, il ne ſongea plus qu'à s'en retourner promtement avec toutes les richeſſes qu'il avoit pillées dans les Egliſes. Mais Charneski ne luy donna pas le tems dont il avoit beſoin pour rentrer

trer dans ſes Etats. Il le pourſuivit avec tant de diligence, qu'il attrapa ſon arriere garde, qu'il chargea d'abord fort vigoureuſement, & en tua la meilleure partie ſur la place. Ragotski luy envoya un Ambaſſadeur pour luy offrir la paix, & un dédommagement. Charneski craignant que ce fut pour luy donner le tems de paſſer la rivere, luy fit réponſe qu'il falloit que le Prince fit halte ſans s'enfuïr, & qu'alors en champ de bataille ils decideroient leurs differens. L'Ambaſſadeur répond que ſon Maître ne peut hazarder la bataille, ſes Troupes eſtant trop fatiguées, & qu'il vouloit abſolument s'accommoder; mais Charneski ſans repliquer davantage fait avancer ſes Troupes, & ayant rencontré le Chancelier de Ragotski, il luy demanda d'un ton martial qui ne reſpiroit que la vengeance: Voſtre Maître & ſes Colonels ſont ils preſts de reſtituer tous les larcins qu'ils ont faits dans nos

Egliſes, & de reparer nos maiſons brûlées qui fument encore? Et avec quoy repliqua le Chancelier? Avec de l'or & du ſang, reprit Charneski, en colere; nous ne vous donnerons point d'or, reprit le Chancelier, tant que nous aurons le fer à la main. Alors Charneski plein d'une noble impatience, je voy bien, luy dit-il, que la peur vous fait parler de la ſorte, & que c'eſt fait de vous, ſi vous ne recompenſez nos dommages. Diſpoſez-vous à laver dans voſtre ſang, l'ingratitude de voſtre Maiſtre, vos ravages, vos ſacrileges & vos brigandages; & ayant en meſme tems commandé de charger les Ennemis, on recommença le combat. Il tailla prés de quatre mille hommes en pieces: & Ragotski voyant ſa defaite aſſurée luy promit de ſigner la paix à telles conditions qu'il luy plairoit. Mais Charneski craignant que ſous ce pretexte il ne ſe ſauvaſt à la faveur de la nuit, il demeura toûjours en batail-

taille, & ayant envoyé un Seigneur Polonois vers le Prince, en deux heures de tems la paix fut concluë, dont voicy les conditions.

Que Ragotski demanderoit pardon au Roy Casimir, & que pour cet effet il envoyeroit une celebre Ambassade à Varsovie.

Qu'il donneroit un million à l'Armée & deux tonnes d'or monnoye de Pologne aux Officiers, & un present royal au grand Cam de Tartarie.

Qu'il quiteroit & renonceroit à toutes les alliances qu'il avoit faites avec les ennemis de Pologne.

Qu'il remettroit és mains du Roy tous les prisonniers rebelles & parjures.

Qu'il rendroit toutes les places par luy prises, & retireroit ses garnisons.

Qu'il rendroit tous les ornemens d'Eglises, & tout ce que les troupes avoient pris.

Qu'il ſe feroit comprendre dans l'alliance faite entre la Pologne, la Hongrie, & le Dannemarc en cas que le Roy de Pologne le vouloit.

Qu'il donneroit de ſon attirail, de ſes gens & de ſes munitions aux Polonois autant qu'ils en auroient beſoin. Et enfin que Ragotski en propre perſonne avec ſes principaux Officiers, jureroient ces articles, & juſques à leur execution, qu'il donneroit des ôtages que le Roy garderoit tant qu'il luy plairoit.

Cette paix ainſi faite ayant eſté ratifiée & les ôtages donnez, l'Armée Polonoiſe ſe mit en bataille & Ragotski avec la ſienne paſſa au milieu, & aprés que les Polonois ſe furent accommodez de ce qu'ils voulurent prendre : le General Sapieha avec ſes troupes les conduiſit juſques à Trie, où il luy oſta encore vingtſept pieces de canon. Pour ſurcroiſt de malheur il tomba entre les mains des Tartares, qui n'eſtant pas avertis que la

paix

paix eſtoit faite luy tuerent beaucoup de monde, de ſorte que cét infortuné Prince pour s'eſtre laiſſé charmer trop facilement aux belles promeſſes du Roy de Suede, & n'avoir pas bien conſideré que ſes Etats eſtoient trop éloignez des ſiens pour en eſtre ſecouru au beſoin, eut tout le tems de ſe repentir, & de ſa legereté & de ſon ambition. Caſimir apprit ce grand ſuccés avec toute la joye qu'on peut imaginer, on en fit des rejouiſſances publiques à Varſovie qui durerent pluſieurs jours: & pour rendre ſa joye parfaite, & luy oſter toutes les craintes qui luy pouvoient reſter de voir encore quelques Villes au pouvoir des Suedois: Morſtein luy envoya un courrier qui luy apporta la nouvelle de l'alliance qu'il avoit faite avec le Roy de Hongrie, & du ſecours qu'il luy envoyoit. Mais tout cela ne luy fut pas ſi agreable que la confiance que temoigna la Reine à Mademoiſelle de Schanfeld, car

car cette Princeſſe qui avoit beaucoup de part au Gouvernement, & qui eſtant Françoiſe conſervoit toûjours une extréme inclination pour ſa patrie, & beaucoup de meſiance pour toute la Maiſon d'Autriche, ayant eſté informée des conferences particulieres que Mademoiſelle de Schanfeld avoit preſque tous les jours avec Iſola, elle luy fit comprendre qu'elle ſouhaittoit de ſçavoir par ſon moyen les ſentimens de ce Miniſtre. Mademoiſelle de Schanfeld qui ſe voyoit par cette confidence dans le ſecret de l'Etat, promit à la Reine d'y travailler ſerieuſement & avec fidelité. En effet elle s'en aquitta aſſez bien dans les commencemens, & ſa conduite plut ſi fort à la Reine, que cette Princeſſe luy parlant plus ſouvent & avec plus de familiarité qu'elle n'avoit fait par le paſſé, on crût aiſément qu'elle avoit beaucoup de part dans l'honneur de ſes bonnes graces. Tout habile qu'eſtoit

Iſola,

Isola, il ne pût se deffendre de luy découvrir des choses tres-importantes dont la Reine profita. Mais il est bien difficile de ne faire pas aussi quelque confidence quand les negociations sont de longue durée: Mademoiselle de Schanfeld estoit bien aise de faire sa Cour à la Reine; elle ne l'estoit pas moins de se conserver l'amitié d'Isola, qui luy estoit utile pour achever son mariage; elle ne pût donc aussi luy cacher quelques secrets que la Reine luy avoit confiez. Si bien qu'elle faisoit servir à ses interests, la confiance qu'on avoit pour elle, & comme cette nouvelle faveur dissipa de son esprit mille choses fâcheuses qu'elle avoit auparavant, & que le Roy estoit aussi plus libre de luy exprimer ses sentimens: leurs entretiens en devinrent plus tendres & plus enjoüez. Le Baron de Soye revint à la Cour dans ces entrefaites, & y parut comme un homme de qualité des amis d'Isola, il le presenta au Roy & à

la

la Reine qui luy firent bien de l'honneſteté ; & Mademoiſelle de Schanfeld & luy ſe revirent avec le meſme plaiſir qu'ils avoient eu les autres-fois. Mais comme Iſola & luy alloient trop ſouvent chez elle, celles de ſes compagnes qui eſtoient jalouſes de ſa nouvelle faveur auprés de la Reine, firent courir le bruit à la Cour qu'elle eſtoit du party Allemand, & qu'elle leur decouvroit les affaires qui s'y paſſoient. Ce bruit vint juſques au Roy, qui conſiderant les choſes plutoſt par l'intereſt de ſon amour que par celuy de l'Etat, ſoubçonna ces viſites frequentes, de quelque ſecrete paſſion. Les Amans voyent incomparablement plus clair que les autres perſonnes, & quand le cœur eſt remply de quelque objet, il eſt bien difficile de n'en témoigner pas quelque choſe ou par ſes paroles, ou par ſes actions. Le Roy dit du bien du Baron de Soye à Mademoiſelle de Schanfeld, & il remarqua avec douleur qu'elle

qu'elle l'écouta avec joye, & qu'elle luy en parla en des termes avantageux, il jugea de là qu'il ne la voyoit si souvent que parce qu'il en estoit amoureux & qu'Isola en pouvoit estre la cause: il ne pût continuer son discours & se retira plutost qu'à son ordinaire, ne voulant pas éclater avant que d'estre mieux assuré de la verité. Mais qu'elles reflexions ne fit-il point en s'en retournant sur tout ce qu'il avoit remarqué, & sur ce qu'on disoit du sujet des visites du Baron de Soye, & d'Isola. Ces pensées luy firent prendre cent resolutions differentes, & il en eut tout le chagrin imaginable. Il ne se passoit point de jour que Mademoiselle de Schanfeld ne reçût mille marques cachées de la passion du Baron de Soye, & qu'elle n'y répondit par quelque chose d'obligeant, & quand il pouvoit la voir, il s'exprimoit d'une maniere si tendre, qu'elle ne pouvoit s'empescher de s'attendrir aussi. Le Roy la voyoit toû-

toûjours à une meſme heure, & elle avoit le ſoin d'empeſcher le Baron d'y venir en ce tems là. Mais la jalouſie du Roy eſtoit venuë à un point, qu'il eſtoit dans une inquietude étrange: il s'en alla donc chez Mademoiſelle de Schanfeld deux heures plutoſt qu'à l'ordinaire, afin de tâcher de diminuer ſes chagrins, & il ne ſongea pas à l'en faire avertir; il trouva la porte de ſa chambre ouverte, il y entra doucement & y vit le Baron de Soye à ſes pieds, il eſt aiſé de s'imaginer qu'elle fut ſa ſurpriſe & la frayeur des autres. Il demeura quelques momens immobile, mais tout d'un coup il s'emporta avec des violences épouventables, il fit mille reproches ſanglants à Mademoiſelle de Schanfeld, & le Baron eſtant ſorty ſans qu'il s'en aperçût, tant il eſtoit en colere, il fut preſt d'en venir à de plus grands excés. La peur qu'elle en eut la fit tomber en deffaillance, & tout irrité que fût le Roy, il ne pût la voir en cet état ſans pitié;

ſon reſſentiment ſe diſſipa, & il s'employa luy-meſme pour tâcher de la faire revenir de ſon évanoüiſſement; elle revint enfin au bout de quelques momens, elle repandit un torrent de larmes, & le Roy ne pouvant voir ſouffrir plus long-tems une perſonne qu'il aimoit toûjours, quoy qu'elle luy parût infidelle, il ſe retira de peur que ſa foibleſſe ne fût plus forte que ſon reſſentiment. Si Caſimir fut bien ſurpris de trouver le Baron de Soye aux pieds de Mademoiſelle de Schanfeld, le Baron le fut encore davantage de le voir agir ainſi avec elle, il en penſa mourir de douleur quand il fut retourné chez luy, il en fit ſes plaintes à Iſola qui ne ſçavoit pas non plus que luy que le Roy fût ſi bien avec Mademoiſelle de Schanfeld, & aprés avoir fait mille reflexions differentes ſur cette avanture, le Baron la trouva ſi cruelle que s'il ne l'euſt aimée auſſi tendrement qu'il faiſoit, il auroit repris la poſte pour s'en retourner.

Mais

Mais comme Iſola n'en eſtoit pas ſi affligé que les autres, & qu'il ſçavoit bien, qu'il n'eſt point d'amour ſans foibleſſe, il dit au Baron qu'il ne devoit pas ſe tourmenter comme il faiſoit, & que la coûtume eſtant en Pologne de demander à leurs Majeſtez la permiſſion de ſervir les Dames de la Cour auſquelles on veut s'attacher avant que de leur rendre des viſites chez elles: le Roy avoit ſans doute trouvé mauvais qu'un étranger comme luy eût manqué à ce devoir, & que cela avoit donné lieu à ſon emportement. Ce diſcours raſſura le Baron de Soye contre ſes craintes. Mais le Roy ne fut pas ſi facile, & il pouſſa bien les choſes plus loin, car ayant eſté averty qu'Iſola avoit fait venir le Baron de Soye à la Cour où il eſtoit demeuré fort long-tems, ſans ſe faire connoiſtre qu'à Mademoiſelle de Schanfeld. Ce procedé l'irrita tellement contre ce Miniſtre, qu'il ne voulut plus lui donner d'audience, l'ac-

l'accuſant publiquement de faire des cabales à la Cour, & d'y exciter des deſordres. Il lui ordonna meſme de ſe retirer de la Ville, & il fut ſur le point d'envoyer un courrier à Vienne pour obliger l'Empereur à le rapeller. La Reine qui apprehenda que cette affaire n'eût de fâcheuſes ſuites, s'employa utilement pour le retour d'Iſola; car ayant fait entendre au Roy qu'il lui avoit toûjours paru fort affectionné à ſes intereſts, il lui permit de revenir à la Cour.

Mademoiſelle de Schanfeld n'en fut pas quitte pour la peur qu'elle avoit euë, & la colere du Roy (qui fut quelques jours ſans la voir) la touchant bien moins que l'apprehenſion qu'elle avoit de perdre le Baron de Soye, elle s'affligea ſi fort de cette penſée, que le Baron n'ayant oſé la revoir : la fievre la prit, & elle fut obligée de garder le lit. Le Roy qui ne la vit plus paroiſtre, & dont le reſſentiment eſtoit paſſé, retourna chez

chez elle à ſon ordinaire, mais l'ayant trouvée malade, il lui témoigna tant de regret de s'eſtre emporté, & de luy avoir cauſé ſon mal, qu'elle eut lieu de s'en conſoler par l'aſſurance qu'il lui donna de n'avoir plus de pareils emportemens. Et comme ſon mal eſtoit leger, & qu'elle avoit une tres-grande impatience d'apprendre des nouvelles d'Iſola, elle quitta la chambre le lendemain.

L'Ambaſſadeur trouva le moyen d'entretenir Mademoiſelle de Schanfeld, à qui il apprit tout ce qui lui eſtoit arrivé, & l'obligation qu'il avoit à la Reine. Il lui dit auſſi que le Baron de Soye ayant eſté fort allarmé de ce que le Roy avoit fait, il en avoit rejetté la cauſe ſur ce qu'il ne lui avoit pas demandé la permiſſion de la ſervir; ce qui l'avoit raſſuré, quoy qu'il lui reſtât toûjours quelques ſoubçons que ce fût un effet de la jalouſie du Roy. Mademoiſelle de Schanfeld qui creut ne devoir pas lui cacher abſolu-

ſolument les choſes, de peur que dans les ſuites cette reſerve ne lui fût prejudiciable, l'ayant remercié de ſes ſoins, elle lui avoüa que le Roy lui témoignoit beaucoup de paſſion depuis quelque tems, mais qu'elle y répondoit ſi froidement, que s'eſtant apperceu du penchant qu'elle avoit pour le Baron de Soye, cela l'avoit ſans doute obligé à s'emporter comme il avoit fait. Et ajoûtant à cette confidence le deſir qu'elle avoit de ſe délivrer des importunitez de ce Prince, & de s'en retourner en ſon païs, ils convinrent enſemble qu'Iſola obligeroit le Baron de demander à la Reine la permiſſion de la ſervir, & qu'il la previendroit meſme la deſſus avant qu'il lui en parlât.

Le meſme jour le Baron de Soye vit auſſi Mademoiſelle de Schanfeld, qui n'ayant plus d'inquietude avoit repris ſa premiere beauté. Elle le receut auſſi obligeamment que les autres-fois, ſans lui faire voir aucun em-

baras, & cette maniere d'agir acheva ſi bien de lui oſter de l'eſprit les ſoubçons qui lui reſtoient, qu'il n'oſa pas ſeulement lui en parler, que pour la plaindre d'avoir eſté expoſée pour lui à ſouffrir cet emportement. Il eſt vray, dit-elle, que j'ay fait une faute de vous voir ſans en avoir eu la permiſſion de la Reine, & que je meritois bien d'en recevoir quelque punition, mais on s'en conſole facilement quand on ſouffre pour un homme de voſtre merite. Cependant comme il ne ſeroit pas agreable de s'expoſer une ſeconde fois à des pareilles avantures: ſi vous eſtes toûjours dans la penſée de m'épouſer, ainſi que Monſieur d'Iſola me la dit, je croy qu'il faut vous en expliquer à la Reine. Le Baron qui n'avoit point encore eu de parole ſi preciſe, fut ſi charmé d'entendre parler Mademoiſelle de Schanfeld de la ſorte, qu'il ſe jetta à ſes pieds pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Et apres s'eſtre dit tous deux

mille

mille choſes tendres & paſſionnées, le Baron ſe retira, & lui promit de faire parler à la Reine.

Le Roy de Hongrie ayant publié les raiſons qu'il avoit de ſecourir la Pologne, donna la conduite de ſes Troupes au General Hatzveldt, qui mit d'abord le Siege devant Cracovie. Vurtz qui commandoit dedans, avec deux mille cinq cens hommes Suedois, & quatre mille Tranſilvains, ſe deffendit avec beaucoup de valeur & de conduite, & les Tranſilvains ſuivant le traité de paix fait avec leur Prince, ayant abandonné la Ville, Vurtz ſe retira dans le Château, où il fit encore toute la reſiſtance qu'on pouvoit attendre d'un homme de courage. Mais voyant qu'on eſtoit preſt de donner l'aſſaut, & qu'il faudroit enfin ſe rendre faute de ſecours, il fit ſa capitulation fort honnorable, & ſortit de la place avec deux mille hommes, & fut conduit à Stetin par les Troupes Polonoiſes, qui lui gar-

derent bien plus fidelement ſa compoſition, que les Suedois n'avoient fait celles que les Polonois avoient faites.

Cette nouvelle réjoüit extremement toute la Cour, parce que les Suedois ne tenoient plus que cette place en Pologne. Tout l'effort de la guerre eſtant en Pruſſe, on ne ſongea plus qu'à ſe divertir agreablement. Et le Roy, qui vouloit raſſurer tout à fait ſa Maîtreſſe, & qui eſtoit naturellement fort galant, lui donna mille marques obligeantes de ſon amour. Mais depuis l'éclat qu'avoit fait l'affaire d'Iſola, & la confidence que Mademoiſelle de Schanfeld lui avoit fait de la paſſion du Roy, cette belle fille s'eſtoit ſi entierement attachée à ſes intereſts, que la Reine s'eſtant apperceuë qu'elle n'agiſſoit plus ſincerement avec elle, & qu'au contraire elle employoit d'autres gens pour tâcher de découvrir les ſecrets de la Cour, afin d'en avertir

ce

ce Miniſtre, la Reine commença à s'en deffier ; & enſuite à s'en dégoûter tout à fait, de ſorte qu'elle fut bien aiſe d'accorder à Iſola la permiſſion qu'il lui demanda pour le Baron de Soye, de negotier ſon Mariage avec Mademoiſelle de Schanfeld.

L'Ambaſſadeur Iſola n'eut pas plûtoſt appris au Baron de Soye, que la Reine approuvoit ſa paſſion pour Mademoiſelle de Schanfeld, qu'il lui en donna mille marques éclatantes qui deſabuſerent tous ceux qui avoient crû qu'ils ne ſe voyoient que pour découvrir les ſecrets de l'Etat. Le Roy ne fut pas de meſme, car ne pouvant ſe pardonner la facilité qu'il avoit euë, & rapellant dans ſon eſprit la poſture où il trouva le Baron de Soye, dans le premier tranſport de ſa colere, l'infidelité de ſa Maîtreſſe lui parut ſi terrible, qu'il fut ſur le point de les ſacrifier tous deux à ſon reſſentiment. Mais aprés que ces mouvemens violens furent paſſez, la crainte

de perſuader abſolûment à la Reine une paſſion qu'il lui avoit toûjours cachée avec ſoin, & la honte d'avoir eſté ſi long-tems abuſé, changerent tout d'un coup ſon amour en une ſi grande indifference qu'il ſembloit qu'il n'eut jamais pris aucun intereſt à ce qui touchoit Mademoiſelle de Schanfeld. En effet depuis ce tems-là, il rompit toute ſorte de commerce avec elle, & lors que la Reine lui parla des propoſitions qu'Iſola lui avoit faites; il les écouta avec tant de froideur, que cette Princeſſe en fut toute ſurpriſe, & ſe repentit des éclats qu'elle avoit faits, s'imaginant qu'il falloit qu'elle ſe fut trompée lors qu'elle avoit crû qu'il en eſtoit amoureux. Il conſentit donc à tout ce que la Reine voulut, & ayant meſme fait connoiſtre au Baron de Soye que ſon procedé ne lui deplaiſoit pas; il ſe confirma ſi bien dans ſon indifference, que ſa paſſion ſe trouva entierement éteinte.

Il y avoit alors à la Cour la Comteſſe de Denof, femme du Grand Chambellan, qui eſtoit encore fort belle, quoy qu'elle eût paſſé la premiere jeuneſſe. Mais ce qu'il y avoit de moins admirable en elle, c'eſtoit ſa beauté, car ſon eſprit & ſa vertu la faiſoient reſpecter de tout le monde. Le Roy avoit toûjours eu de l'eſtime pour elle & dans beaucoup d'occaſions il luy en avoit donné des témoignages obligeans. Si bien que ſe trouvant le cœur vuide, & rebuté d'une paſſion qui lui avoit donné tant de deplaiſirs, il fit deſſein de lier avec elle une amitié tendre, afin de pouvoir avec confiance lui faire part des chagrins, dont il n'eſtoit pas exempt. Comme elle demeuroit d'ordinaire à la Cour, il trouva bien-toſt les moyens de lui faire connoiſtre ſes ſentimens, & le merite de Madame de Nof, lui ayant aquis une reputation qui la mettoit au deſſus de tout ce qu'on auroit pû trouver à redire

dans leur engagement, elle se sentit si touchée du procedé honneste du Roy, qu'elle reçeut avec joye les marques d'estime qu'il lui donna.

Les Moscovites aussi inconstans que barbares, ayant fait une treve avec les Suedois contre leur veritable interest, parce que dans la conjoncture des affaires ils pouvoient s'emparer de la Livonie, recommencerent la guerre contre les Polonois sans aucun sujet & par la seule persuasion de la Suede, mais les Armées s'estant rencontrées celle du grand Duc fut deffaite. Il y demeura plus de douze mille Moscovites & Tartares. Les propositions de paix qu'on avoit faites avec les Suedois furent inutiles, & dans la Diette, que Casimir convoqua à Varsovie, ayant esté resolu que l'on continûroit la guerre avec les Moscovites, que l'on tâcheroit de ramener les Cosaques à leur devoir, & qu'il ne seroit fait aucune paix avec les Suedois que du con-

conſentement des Alliez de la Republique, le Roy s'apliqua ſerieuſement à faire executer toutes ces choſes.

Le General Vurtz avec un petit corps qu'il avoit compoſé des garniſons de la Pomeranie, voulut joindre le Prince Adolphe en Pruſſe, mais il fut défait par le grand Mareſchal Lubomierski, qui reprit toutes les Villes que les Suedois tenoient encore, & ceux qui ſe ſauverent perirent par la faim, ſi bien que n'ayant plus de recruës ils eſtoient ſur le point d'abandonner tout, lors que Monſieur de Lombre Ambaſſadeur de France en Pologne, & le Chevalier de Trelon Ambaſſadeur de la même Couronne en Dannemark recommencerent les pour-parlers de la paix avec tant de conduite & de chaleur, que le cloiſtre d'Olive proche Dantzic ayant eſté choiſi pour tenir les conferances: les Ambaſſadeurs de l'Empereur & de tous les

autres interessez s'y trouverent, & le Roy Casimir & la Reine sa femme se rendirent à Dantzic, afin que par leur presence ils pûssent avancer un ouvrage qui devoit ramener la tranquilite dans leurs Provinces desolées.

Cependant Casimir fit continuer le siege du fort de la Teste, & aprés que la garnison se fut deffenduë plus de deux mois avec une valeur admirable, elle fut contrainte de se rendre à des conditions honorables, ce qui donna une extréme joye aux habitans de Dantzic, parce que la garnison de ce fort leur empeschoit la descente des marchandises de Pologne, & ainsi la Riviere leur étoit inutile pour le commerce. Ce bon succés fut suivi d'une nouvelle bien plus importante, qui fut celle de la mort du Roy de Suede. Il tomba malade à Gottembourg d'une fievre causée par ses grandes fatigues, & qui l'emporta au bout de quelques semaines.

Il

Il eſtoit de petite taille, beau de viſage; mais il avoit encore l'eſprit plus beau; il eſtoit fort brave de ſa perſonne & s'expoſoit à tous les perils de la guerre, où la fortune lui fut preſque toûjours favorable; il eſtoit dans ſes victoires plus porté à la rigueur qu'à la clemence, ce qu'il tenoit de la race du Roy Eric dont il deſcendoit par ſa mere ſœur du grand Guſtave. Il eſtoit ennemi juré de la maiſon d'Autriche par ambition & par conſeil, des Danois par nature, des Polonois par accident & pour avoir la Pruſſe & le paſſage en Autriche, & des Holandois par jalouſie de leur puiſſance & de leurs richeſſes, & parce qu'ils ſe meſloient de tenir la balance entre les puiſſances du Nort. Cette mort & l'etat où ſe trouvoient reduites les Villes de Mariembourg & d'Elbing, que les Suedois ne pouvoient ſecourir & qui eſtoient les ſeules qui leur demeuroient de toutes leurs conqueſtes,

penſerent encore rompre les conferences de la paix : mais Caſimir plus porté à la douceur qu'à la vengeance ne voulut pas écouter ſes reſſentimens, il plaignit la fin precipitée de ſon ennemi & ne lui refuſa pas des larmes, enfin il ſacrifia tous ſes interets pour donner le repos à ſes peuples. La paix fut faite, toutes les places occupées de part & d'autre furent renduës, & Caſimir ſe voyant ſans enfans & hors d'eſperance d'en avoir renonça aux pretentions qu'il avoit ſur le Royaume de Suede.

Le Baron de Soye ayant la permiſſion de voir Mademoiſelle de Schanfeld toutes les fois qu'il le pouvoit faire avec bienſeance, il decouvroit chaque jour quelque choſe qui augmentoit ſa paſſion. Mais Mademoiſelle de Schanfeld avoit trop d'orgueil pour n'eſtre pas vivement touchée du changement du Roy, auſſi en eut-elle un reſſentiment ſi grand qu'elle ne pouvoit le cacher, & le voyant

voyant dans des assiduitez extraordinaires auprés de Madame de Nof, elle fut si peu la Maîtresse de sa douleur que le Baron de Soye tout preocupé qu'il estoit s'en aperceut. Mais comme ses compagnes furent bien aises de trouver cette occasion de se venger de la fierté qu'elle leur avoit témoignée dans sa faveur, elles en parlerent si ouvertement que le Baron de Soye fut assez instruit pour en prendre des soubçons qui lui donnerent une jalousie furieuse ; & cette jalousie luy faisant voir les choses d'une autre maniere qu'il ne les avoit veuës jusqu'à lors, il jugea que cette froideur du Roy ne pouvoit venir que de quelque dépit amoureux, car disoit-il en luy-mesme, il n'est pas naturel que se puisse estre autre chose, il n'y a que l'amour seul qui nous puisse faire aller d'une extrémité à une autre. Le Roy voyoit souvent Mademoiselle de Schansfeld, il avoit des égards particuliers pour elle, il ne la void

plus du tout & luy témoigne meſme de l'indifference, tout cela n'a pû ſe faire ſans paſſion. Que je ſuis malheureux, reprenoit-il un moment aprés, de m'eſtre embarqué ſi legerement, l'emportement que le Roy témoigna en me voyant auprés de cette infidelle ne me devoit-il pas ouvrir les yeux & me tirer du precipice où je me ſuis jetté? ah je la puniray bien la cruelle! car je ne la verray plus, je m'en retourneray chez moy, & mon changement me vengera de tous ceux qui m'ont trompé. Mais ne ſeroit-ce point auſſi quelque intrigue de Cour qui oblige le Roy d'en uſer de la ſorte? Mademoiſelle de Schanfeld a des relations particulieres avec Iſola par ordre de la Reine, elle m'en a fait confidence, peut-eſtre qu'il ſera arrivé quelque choſe d'extraordinaire qui cauſe ce refroidiſſement, & que l'amour n'y a point de part: il faut donc que je la voye avant de me determiner,

ner, & ſi elle ne me ſatisfait pas ſur ce que je luy diray, il ſera tems de prendre ma reſolution. Ces dernieres reflexions ayant redonné le calme à ſon eſprit, il attendit avec moins de trouble l'heure qu'il pouvoit parler à Mademoiſelle de Schanfeld, il la trouva chez elle dans un état aprochant de celuy où il eſtoit & dans une melancolie qui le ſurprit ſi fort que tous ſes ſoubçons revenant en foule à ſon imagination : Je viens icy, Mademoiſelle, luy dit-il d'un ton plein d'aigreur, pour vous témoigner la part que je prens en la perte que vous avez faite : qu'elle perte, Monſieur, reprit bruſquement Mademoiſelle de Schanfeld, qui voyoit bien ce qu'il vouloit dire, eſt-ce que vous voulez me quitter, pour une autre, ou bien l'avez vous déja fait ? ſi cela eſt, ajoûta-t'elle, j'avouë que la perte eſt grande, & que j'ay beſoin de conſolation. Je vous vois ſi abattuë, reprit le Baron, & l'indifference que

le

le Roy vous témoigne depuis quelque tems fait tant de bruit, que je ne doute point que ce ne soit la cause de vos deplaisirs, les belles personnes n'aiment point à perdre leurs conquestes & quand elles sont aussi éclatantes, la perte n'en peut estre que tres-sensible. Il n'est plus tems de me cacher les choses, je suis informé de la passion que le Roy avoit pour vous & de celle que vous aviez pour luy; enfin j'ay esté trahy par Isola, & je ne pretens plus en estre la dupe. Je suis si surprise, repliqua fierement Mademoiselle de Schanfeld, du discours que vous me tenez, qu'il faut avoir autant de moderation que j'en ay pour le souffrir. Quelques personnes estant entrées dans ce moment elle ne pût achever, & le Baron s'estant retiré pour se remettre du desordre où il estoit, ils se separerent avec tant d'aigreur l'un pour l'autre, & sur tout le Baron, qu'il eut beaucoup de peine à se guerir l'esprit.

Ce-

Cependant la Reine n'avoit pas plus de tranquilité, elle ne doutoit point de la vertu de Madame de Nof, mais ſon eſprit luy donnoit de furieuſes craintes & elle apprehendoit avec raiſon qu'elle ne luy ôtaſt le pouvoir qu'elle avoit ſur Caſimir qu'elle menageoit avec plus de ſoin que jamais, pour des deſſeins importans qu'elle avoit en teſte: elle balança long-tems ſi elle feroit du bruit de cette nouvelle attache, ou ſi elle attendroit quel en ſeroit le ſuccés. Mais aprés pluſieurs reflexions elle jugea à propos de tâcher de la détruire avant qu'elle fut mieux établie; elle s'en plaignit au Roy avec cét air majeſtueux qui accompagnoit toutes ſes actions & ſans faire paroiſtre que ce fût par un ſentiment de jalouſie elle luy fit ſeulement connoiſtre que dans l'état où eſtoient les affaires l'engagement qu'il avoit avec Madame de Nof pourroit encore augmenter les deſordres. Mais bien loin de trouver cet-

cette facilité & cette condescendance qu'il avoit presque toûjours pour tout ce qu'elle souhaittoit, Madame de Nof avoit déja un ascendant si puissant sur le cœur de Casimir qu'il persevera dans le dessein de la voir malgré tout ce que la Reine pût dire pour l'en detourner. Il trouvoit dans l'esprit de cette Dame des charmes dont la nouveauté l'enchantoit, & il se passoit peu de jours qu'il n'eût de longues conversations avec elle.

Les forces du Royaume n'estant plus divisées, on les employa toutes contre les Moscovites qui avoient desolé la Lithuanie & les Provinces voisines. Charneski fut choisi pour les commander, & ayant esté averty par ses espions, que Chauvanski General des Moscovites s'avançoit pour le venir combattre, il fit une courte harangue à ses Soldats pleine de confiance & de generosité, & aprés avoir donné tous les ordres pour la bataille, il attendit l'ennemy.

Quel-

Quelque tems aprés les Armées se joignirent & s'escarmoucherent avec beaucoup d'animosité. Les Polonois furent d'abord les plus maltraitez, mais Polubiski les ayant renforcez avec quatre mille Lithuaniens, les Moscovites furent battus à leur tour jusques au soir. Le lendemain Chauvanski vint encore l'attaquer avec mille chevaux & huit mille hommes de pied. Charneski qui estoit campé prés d'un bois dont il s'estoit assuré, le receut avec beaucoup de courage: mais ses Troupes ayant plié, elles perdirent leur premier poste avec beaucoup de monde. Chauvanski ayant encore détaché deux nouveaux Regimens, qui chasserent les Polonois du second poste où ils s'estoient retirez, Charneski plein d'un genereux dépit ne pouvant plus souffrir les bravades des Moscovites, s'estant mis à la teste de ses Hussars, les repoussa vigoureusement, & leur osta plusieurs drapeaux.

Alors

Alors le gros de la Cavalerie Ruſſienne ſoûtenuë par le feu du canon, ayant fait reculer auſſi les Huſſars; Charneski qui n'avoit point de canon, voyant qu'il falloit vaincre avec le ſabre, fit donner avec tant de furie, & luy-meſme s'expoſa avec tant de valeur, qu'aprés un combat de trois heures, il défit entierement les Moſcovites, à la reſerve de trois cens chevaux, avec leſquels Chauvanski ſe ſauva. Il ſe rendit maiſtre de tout le bagage, & de quarante pieces de canon; il envoya au Roy le Marêchal Serbatti, avec beaucoup d'autres Officiers Allemans qu'il avoit fait priſonniers, & tous les drapeaux; & ayant délivré Lacheuvitz qui eſtoit aſſiegé, il s'en alla devant Vilna.

Les Polonois ne furent pas moins heureux contre les Coſaques rebelles qui s'eſtoient liguez avec les Ruſſiens, ils les taillerent en pieces au milieu de leur Tabor. Les Ruſſiens

qui

qui les voulurent ſecourir ſous la conduite du General Skemeret, furent auſſi repouſſez avec beaucoup de perte : & le jeune Chilmilenski qui leur amenoit du ſecours en ayant eſté averty, fit ſa paix avec les Generaux Polonois, & leur preſta ſerment de fidelité.

Un autre General Coſaque ſuivit ſon exemple, & fit auſſi ſa paix ; de ſorte que les Ruſſiens demeurerent ſeuls au nombre de cinquante mille hommes. Mais comme ils eſtoient campez proche d'un bois d'où ils tiroient de grandes commoditez, les Polonois qui n'eſtoient pas ſi forts, prirent reſolution de les affamer. En effet s'eſtant poſtez entre le bois & le Camp des ennemis, dans peu de jours les Ruſſiens ne pouvant avoir de bois pour faire cuire la chair de cheval, dont ils ſe nouriſſent, ny ſans beaucoup de peril attaquer les Polonois qui eſtoient avantageuſement retranchez, la faim leur fit demander quar-

quartier, au lieu de faire un genereux effort pour ſe délivrer. Mais les Polonois leur reprochant leurs cruautez, & leurs perfidies, ſans leur vouloir accorder ce qu'ils demandoient, ils ſe jetterent la face contre terre; & par cette humiliation ils attendrirent les Generaux, qui leur preſcrivirent ces conditions.

Qu'ils leur remettroient toutes les places qu'ils occupoient dans l'Ukraine.

Qu'ils relâcheroient tous les priſonniers qu'ils avoient faits, & rendroient les armes.

Qu'ils payeroient quatre millions pour les frais de la guerre.

Qu'ils renonceroient aux alliances faites avec les Coſaques, & demeureroient fidelles au Roy de Pologne.

Et qu'ils donneroient huit Seigneurs en oſtage.

Les lâches & les poltrons accordent tout pour ſauver leur vie. Les Ruſſiens executerent avec joye tout

ce

ce qui leur fut prescrit. Mais aprés avoir quitté les armes, ils tomberent presque tous entre les mains des Tartares qui les emmenerent en esclavage: & ce fut ainsi que le Grand Duc de Moscovie fut puny d'avoir recommencé la Guerre sans aucun sujet, au lieu de suivre son veritable interest, en agissant contre la Suede.

Ces heureux succez ayant chassé l'ennemy, on commença un peu à respirer à la Cour. On fit plusieurs festes publiques, & dans tous les divertissemens que le Roy donna, le luxe & la magnificence éclatterent avec tant de profusion, qu'on oublia facilement toutes les horreurs de la Guerre. Les Palatins & les autres grands Seigneurs ne firent pas de moindres dépenses, & l'on peut dire qu'il ne s'est jamais rien veu de plus beau ny de plus galand, que tout ce que l'on fit en ce tems-là.

Le Baron de Soye fut le seul qui ne prit point de part à tous ces plaisirs,

ſirs, il eſtoit ſi occupé de ſa jalouſie qu'il ne trouvoit rien d'agreable, & cette étrange paſſion l'éloigna ſi fort de Mademoiſelle de Schanfeld qu'il ne la voyoit plus que par contrainte. Elle s'en apperceut avec douleur, & voyant que cela continuoit, & qu'il avoit meſme deſſein de manquer à ſes engagemens, elle en fit adroitement avertir la Reine. Cette Princeſſe qui avoit l'ame grande, ſe creut offencé de la maniere d'agir du Baron, elle tâcha de le ramener par ſes honneſtetez, ſans neanmoins luy rien dire qui luy pût faire croire qu'elle ſçavoit ſes deſſeins. Mais comme ſa froideur augmentoit tous les jours, & qu'enfin il eſtoit à craindre qu'il ne s'en retournât, la Reine luy parla en des termes qui luy firent connoiſtre qu'on ne luy manquoit pas aiſement de parole. Le Roy faiſoit alors la viſite de ſon Royaume, afin de remedier aux deſordres que la guerre avoit cauſez, & il eſtoit dans un Palatinat

tinat qui luy appartenoit en propre, quand la Reine l'avertit de ce qui ſe paſſoit entre le Baron de Soye & Mademoiſelle de Schanfeld. Un reſte de tendreſſe qui luy eſtoit demeuré dans le cœur ſans s'en appercevoir, ſe réveilla en faveur de cette belle fille ; de ſorte qu'ayant intereſſé la gloire de la Reine, il l'obligea de conclure ce Mariage ſans attendre plus longe tems. La ſurpriſe du Baron fut aſſez grande quand on luy dit qu'il falloit épouſer Mademoiſelle de Schanfeld dans deux jours ; il s'excuſa d'abord ſur ce qu'il n'avoit point donné ordre à ſon équipage, & qu'il attendoit ſon frere qui eſtoit Evêque pour aſſiſter à ſes Nopces. Ces raiſons ne parurent pas aſſez conſiderables, & quelque choſe qu'il pût dire pour les faire valoir, il falut donner la main à Mademoiſelle de Schanfeld le jour qu'on luy avoit marqué. Comme la Cour eſtoit à la campagne, il n'y eut pas tant de ceremonies ny tant de ma-

gnificence qu'il y en eut au mariage de Mademoiſelle d'Arquiem. On y fit pourtant toutes les choſes autant bien qu'elles ſe pouvoient faire ; & le Roy, & la Reine firent de tres-grands preſens aux nouveaux mariez. Enfin le Baron perdit ſa jalouſie, & ſes feux ſe rallumerent ſi bien dans la poſſeſſion entiere de Mademoiſelle de Schanfeld, qu'il repara fort galament les froideurs qu'il avoit euës, & parut beaucoup plus conſtant aprés ſon mariage, qu'il ne l'avoit paru auparavant.

L'Hyver ramena la Cour à Varſovie où la Diette s'aſſembla, aprés qu'on y eut parlé des affaires les plus preſſées de la Republique, la Reine qui depuis long-tems avoit le deſſein de faire nommer un ſucceſſeur au Roy, choiſit le Duc d'Anguien, fils unique du Prince de Condé, dont le merite répondoit à la grande naiſſance. Elle en fit la propoſition à Caſimir, & celle de ſon mariage avec ſa niéce,

niéce, fille de la Princeſſe Palatine ſa Sœur. Ce Prince qui connoiſſoit le Prince de Condé, dont la valeur admirable n'eſtoit ignorée de perſonne, approuva la penſée de la Reine, & ils travaillerent tous deux auprés leurs amis pour s'aſſurer de leurs ſuffrages. Deux choſes ſeulement leur faiſoient obſtacle, l'une que depuis la retraite de Henry troiſiéme, les Polonois ne pouvoient entendre parler d'un Prince François pour eſtre leur Roi, & l'autre que la maiſon d'Autriche avoit des partiſans ſi puiſſans, qu'il eſtoit fort à craindre que leur credit ne l'emportaſt.

Cependant la Reine, qui croyoit avoir fait beaucoup de creatures depuis vingt ans qu'elle eſtoit en Pologne, paſſa ſur ces conſiderations, & fit propoſer à la Diette le mariage du Duc d'Anguien & la ſucceſſion à la Couronne aprés la mort de Caſimir. Quelques Seigneurs du party contraire s'oppoſerent d'abord par cette

ſeule raiſon, que les choſes ne preſſoient pas, & qu'il ſeroit tems de ſonger à un ſucceſſeur quand le Roy ſeroit mort. Mais les amis de la Reine qui ſe trouverent en aſſez bon nombre, ayant dit qu'il falloit deliberer ſur les propoſitions faites, les deux partis s'échauferent ſi bien, qu'eſtant preſts d'en venir aux mains, l'on ne trouva point de meilleur moyen pour l'empeſcher, qu'en mettant d'autres affaires ſur le tapis.

On parla d'affermir les Coſaques dans leur obeïſſance, de payer les vieilles dettes de la Couronne, & enfin de regler les Religiõs qui devoient eſtre ſouffertes dans le Royaume. Le Prince Ratzevil obtint des Temples pour les Reformez, & il n'y eut que les Arriens dont Georges Niemeritz avoit eſté le Chef qui n'eurent aucune liberté. Cependant l'Ambaſſadeur de l'Empereur ayant fait quelques demarches qui deplurent au Roy, il lui deffendit ſa Cour. Les Seigneurs

de

de ſa faction en firent du bruit, mais pour avoir lieu d'en faire davantage & de broüiller les affaires, ils obligerent les troupes à ſe ſoûlever ſous pretexte qu'on leur devoit de l'argent, & l'inſolence des ſoldats alla ſi loin, qu'ils pillerent pluſieurs Bourgeois : mais comme perſonne ne s'oppoſa d'abord à leurs violences, leur nombre s'augmenta de telle ſorte qu'ils firent une ligue à laquelle ils donnerent le nom de ſainte union. Ces fâcheux ayant les armes à la main & la fortune favorable, ils eurent l'audace de prendre les revenus du Roy & ceux des Eccleſiaſtiques, & meſme de faire contribuer pluſieurs petites Villes.

Comme il n'y avoit point d'argent dans les coffres de la Couronne, le Roy fit fabriquer une monnoye de cuivre dont on voulut les payer; mais ce fut un nouveau ſujet de plainte, & ce qu'on avoit crû un prompt remede aux maux preſens les augmenta

conſiderablement, & penſa ruiner tout le commerce : ils publierent des manifeſtes pour juſtifier leurs armes, & voulant inſinüer aux peuples que c'eſtoit pour deffendre la liberté, & pour faire rendre compte aux Financiers, ſous ce pretexte ils aſſaſſinerent deux grands Seigneurs qui leur eſtoient ſuſpects, Conſieuski & Zeromski. Le Roy employa toutes ſortes de ſoins pour les ramener par la douceur, & ayant nommé des Commiſſaires pour travailler avec ceux qu'ils avoient auſſi deputez, on eut pluſieurs conferences à Weſplers & à Lemberg pour pourvoir à leur payement. Mais ce n'eſtoit qu'un pretexte, & l'Election d'un ſucceſſeur eſtoit le veritable motif de leur ſoulevement. La maiſon d'Autriche avoit un ſenſible intereſt d'empeſcher que le Duc d'Anguien ne fût éleu, parce qu'eſtant Prince du Sang de la Maiſon de France, il eſtoit naturellement oppoſé aux deſſeins de la Maiſon d'Au-

d'Autriche. La Couronne de Pologne avoit eſté promiſe à l'Empereur aprés la mort de Caſimir. Il avoit peur qu'un jour cette puiſſante Armée ne ſe jettaſt ſur ſes terres hereditaires autant par neceſſité que par conſeil, & toutes ces raiſons faiſoient agir ſes partiſans avec tant de chaleur & de ſuccés, que le Roy prevoyant que cette ſedition pourroit ſe changer dans une guerre civile qui ſeroit beaucoup plus dangereuſe que celle des Moſcovites qui profitoient de ces diviſions, il reſolut d'aller luy-meſme à Lemberg & d'y mener la Reine, afin qu'eſtant plus prés des revoltez, il pût avec plus de promptitude les ramener à leur devoir par un accommodement, ou les diſſiper par les armes.

La preſence du Roy & des Senateurs qui le ſuivirent, donna d'abord de l'étonnement aux Confederez, mais ne voyant point de troupes pour leur oppoſer, & l'Armée de Lithua-

nie s'eſtant auſſi ſoûlevée, leur inſolence les porta à lui preſcrire des loix & à le menacer faute de les executer: il oublia la dignité de Roy pour faire l'office de Pere, & ſon deſſein eſtant de les conſerver en les diviſant, afin de leur faire reparer leur felonie en combatant l'Ennemi, il leur envoya le Primat du Royaume & l'Evêque de Cujavie pour leur faire de nouvelles propoſitions. La Reine offrit meſme d'engager ſes pierreries pour leur donner plus d'argent contant. Mais ces mutins ne voulant point ſe departir de leurs demandes, le Roy par l'avis du Senat prit reſolution de les combattre, & ayant fait publier que ſi dans un mois les revoltez ne venoient à Lemberg recevoir leur argent, ils ne pourroient plus eſperer d'accommodement, & ſeroient traitez comme des rebelles. Cette publication eut un tel effet, que pluſieurs compagnies de Valaches & de Tartares qui faiſoient partie des Confe-

derez

derez s'eſtant retirées à Lemberg où le Roy les fit payer, la mesintelligence ſe mit parmi le reſte; & la nouvelle leur eſtant venuë que l'Armée de Lithuanie avoit brûlé ſa confederation & s'eſtoit remiſe ſous l'obeïſſance du Roy, qui ſe diſpoſoit de leur donner bataille auſſi-toſt que les Coſaques l'auroient joint: enfin aprés de nouvelles conferences cette grande ſedition s'apaiſa: on leur accorda ſept milions, dont la moitié fut payée comptant & de bonnes aſſeurances pour le reſte. La bonté du Roy luy fit oublier leur felonie, il leur accorda une amniſtie generale, & leur GeneralSwiderki aprés que ſes enſeignes furent dechirées au camp, s'eſtant rendu avec les principaux de ſon Armée en l'Egliſe des Barnardins où le Roy eſtoit logé, l'Acte de confederation fut brûlé publiquement. L'Inſtigateur du Royaume le conduiſit aux pieds du Roy qui eſtoit dans une grande ſale ſur un trône, où s'eſtant

mis à genoux il luy demanda pardon pour l'Armée, & luy proteſta qu'ils eſtoient tous preſts de repandre leur ſang pour meriter ſa grace. En ſuite de cette action le Roy leur ayant donne ſa main à baiſer pour marque qu'il acceptoit leurs ſoumiſſions, il ſe retira avec une partie des Senateurs, dont le reſte demeura avec la Reine, laquelle s'eſtant miſe ſur le meſme Trône on luy fit de pareilles ſoumiſſions: on chanta le *Te Deum*, & le Roy ayant nommé d'autres Officiers, & donné le commandement de cette Armée au grand Mareſchal Lubomirski & au Prince Zamoski, s'en alla viſiter leur camp, où il fit tant de carreſſes aux Officiers & aux ſoldats qu'ils luy firent de nouvelles proteſtations de fidelité, & qu'ils eſtoient preſts de marcher contre les Ennemis de la Couronne.

Cette grande action eſtant ainſi terminée par les ſoins & la conduite du Roy, il tint conſeil de guerre, où mal-

malgré la saison de l'Hyver il resolut d'aller dans l'Ukraine pour en chasser les Moscovites & les Cosaques rebelles, il fit avancer le grand Enseigne de la Couronne avec six mille chevaux, & aprés avoir conduit la Reine à trois lieuës de Lemberg, elle prit le chemin de Varsovie, & il s'en retourna à la teste de son Armée.

Madame de Nof, qui aimoit le Roy de la plus sincere amitié qui fut jamais, contribua beaucoup à la gloire qu'il remporta dans tout ce que nous venons de dire. Comme l'interest ne la faisoit point agir, toutes ses paroles & toutes ses actions avoient un air de grandeur & de liberté que le Roy admiroit, & qui luy donnoient pour elle une consideration si particuliere qu'il entreprenoit peu de choses sans prendre ses avis.

Quoy que l'absence du Roy luy dût faire apprehender quelque changement, elle eut beaucoup de part à la genereuse resolution qu'il prit d'al-

ler porter la guerre au delà du Boriſthêne, où aucun de ſes predeceſſeurs n'avoient jamais eſté, elle s'oublia elle-meſme en cette occaſion pour luy faire entrependre une expedition qui luy devoit eſtre ſi glorieuſe; & enfin aprés s'eſtre donné tous deux de nouvelles aſſurances de leur fidelité, ils ſe ſeparerent avec beaucoup de peine.

Le Roy arriva à Breſlawie où une partie de ſes Troupes ſe ſoûleva encore, mais ayant fait punir les plus coupables, cela n'eut aucune ſuitte, & il ſe rendit à Bialacerkiew où eſtoit le rendez-vous general. Il y fut receu avec tous les témoignages de tendreſſe & de joye qu'il pouvoit ſouhaitter: quatre jours aprés Tétéra nouveau General des Coſaques y arriva auſſi. Le Roy tint un conſeil de guerre où il fit appeller tous les Officiers, & la reſolution y fut priſe, qu'on paſſeroit le Boriſthêne, quoy que le Grand Duc l'euſt envoyé aſſurer qu'il

avoit

avoit dépeſché des Commiſſaires pour faire la paix.

Quatre jours aprés Caſimir contre l'opinion de pluſieurs perſonnes fit avancer l'Armée ſur les bords de ce fleuve, & y ayant fait dreſſer ſa tente pour encourager les ſoldats à le paſſer avec moins de crainte, il le traverſa luy-meſme avec tout le bonheur poſſible. Il fit la reveuë de ſes troupes qui ſe trouverent fort augmentées, & ſans perdre tems il aſſiegea Wronkowa, & contraignit les habitans de ſe rendre à diſcretion. Mais quoy qu'ils fuſſent indignes d'aucune grace, il ſe laiſſa flechir par les prieres de leurs Preſtres & par les larmes des femmes & des enfans, & fit ceder ſa vengeance à ſa miſericorde.

Ceux de Bariſpol ſuivirent leur exemple, & mille ſoldats qui en compoſoient la garniſon prirent party dans les troupes Polonoiſes. En ſuite de cette reduction le Roy donna audiance à l'Envoyé du Grand Duc,

qui lui promettoit par ſa lettre de lui donner une entiere ſatisfaction ; mais il lui répondit qu'il eſtoit trop avancé pour ne pas ſuivre le chemin que la victoire lui traçoit, & que neanmoins il écouteroit ſes propoſitions.

Le Kam des Tartares envoya un Murza pour aſſurer le Roy de ſa bonne intelligence : les Villes d'Oſtrze & de Koſieleck quoyque tres-grandes & tres-bien fortifiées ſe rendirent à la veuë du Roy, avec pluſieurs autres places aſſez conſiderables, mais les troupes eſtant extraordinairement fatiguées, il les diſperſa dans les villages voiſins afin de les raffraichir.

Quelques jours aprés le General Charneski avec un camp volant alla ſommer la Ville de Drewicze : mais quoyque le Roy s'en fût auſſi approché les habitans refuſerent d'ouvrir leurs portes. Caſimir s'en irrita, il fit inſulter la place le ſabre à la main, & ayant eſté priſe d'aſſaut, tout y fut paſſé au fil de l'épée & la place brû-

brûlée & reduite en cendres pour ſervir de témoignage à la poſterité de leur opiniâtreté.

Des Villes de Miana & de Soniſca profiterent de la diſgrace de leurs voiſins, elles ſe rendirent dés que le Roy ſe preſenta devant leurs murailles, les habitans luy preſterent ſerment de fidelité & donnerent des vivres à l'Armée, & s'eſtant enſuite avancé vers Novemhni qui ſe rendit auſſi, les troupes y demeurerent huit ou dix jours, pendant leſquels le Roy, qui preferoit la gloire au repos alla faire une courſe aux portes de Baturin pour eſſayer d'attirer le Gouverneur, mais ne l'ayant pû faire, il s'en alla à Korop où il avoit déja envoyé de l'Infanterie.

Les habitans ſe deffendirent deux jours, aprés leſquels ils implorerent la clemence du Roy, qui leur fit la meſme grace que celle qu'il avoit faite aux autres Villes.

Cependant le Grand Enſeigne de

la

la Couronne & le General des Cosaques qui avoient pris une autre route s'emparerent aussi de plus de cinquante Villes, si bien qu'il n'en demeuroit plus que trois ou quatre dans l'Ukraine, entre lesquelles estoit Glukowa. Le General Charneski, qui commandoit l'avant-garde de l'Armée, voulut investir cette place contre l'avis du Roy, dont le sentiment estoit d'aller en Moscovie, & laisser les autres places qui feroient perdre trop de tems; mais s'estant rendu avec le reste de l'Armée à la priere de ce vieux Capitaine, aux avis duquel il defferoit beaucoup; on en forma le siege: il y avoit une garnison de trois mille Cosaques, & de huit mille Moscovites, & vingt cinq mille Bourgeois. On fit joüer une mine & on donna quelques assauts, qui étonnerent si fort les Ennemis que les habitans envoyerent des deputez au Roy pour capituler. Mais Dwotiski Cosaque rebelle ayant contrefait des let-

lettres du grand Duc où il leur promettoit un prompt ſecours, & fait couper la teſte à plus de quarante Bourgeois qui perſiſtoient à ſe rendre, il anima ſi bien la garniſon à ſe deffendre qu'aprés un aſſaut fort vigoureux, le Roy ayant eu avis que les Moſcovites s'avançoient au nombre de plus de ſoixante mille hommes commandez par le Prince de Circaſſie & par Romadanowski, il tint conſeil de guerre, où il fut reſolu qu'on leveroit le ſiege, pour aller joindre l'Armée de Lithuanie qui eſtoit proche, & qu'en ſuite on donneroit bataille aux Ennemis.

Les Comtes de Guiche & de Louvigny, tous deux fils du Mareſchal Duc de Grammont, que le deſir d'augmenter leur gloire avoit fait venir de ſi loin, donnerent des marques ſi éclatantes de leur courage en ce ſiege, que les Polonois qui s'eſtiment les plus braves du monde les admirerent: & ſur tout le Comte de Guiche

fit

fit voir tant d'experience & tant de conduite que le Roy ne ſe pouvant laſſer de luy donner des loüanges, luy fit l'honneur de l'appeller toûjours au Conſeil de Guerre.

Le bruit des victoires de Caſimir donna auſſi la curioſité aux deux freres du Grand Kam des Tartares de le venir trouver: il leur fit preſent de deux mille cinq cens ducats, de pluſieurs pieces de toille d'or, de martres zeblines & d'autres raretez. Il les fit aſſiſter aux Conſeils de guerre, & ayant deſtiné un jour pour les traiter publiquement, on demeura d'accord qu'il y auroit à la table du Roy quatre Senateurs avec ces Princes, & quatre Murzas qui ſeroient decouverts. Mais l'Aga Murza qui leur tenoit lieu de Gouverneur, ayant dit qu'ils ne pouvoient ſouffrir cette diſtinction, aprés pluſieurs conteſtations, le Roy leur envoya propoſer de venir ſeuls, ce qu'ils accepterent. Ayant donc eſté introduits dans ſa cham-

chambre, on leur donna à l'entrée à chacun une veſte de toile d'or, doublée de riches fourures, puis ils luy baiſerent la main, & enſuite il les fit placer à ſa gauche ſur un banc couvert de toille d'or, & ſous un dais de pareille étoffe.

Le repas fut d'une magnificence, & d'une delicateſſe qui les ſurprit; le Roy n'oublia rien pour les bien regaler, & ils en furent ſi ſatisfaits, qu'ils luy promirent de demeurer avec leurs Troupes, tant qu'il en auroit beſoin.

Le Roy aprés avoir joint l'armée de Lithuanie, dont il donna le commandement au Palatin de Smolensko, en détacha vingt mille hommes ſous la conduite du Lieutenant de ſa compagnie des Coſaques pour aller faire le dégaſt en Moſcovie, & il marcha avec le reſte de toutes ſes troupes vers Nouvogorodck, où il avoit intelligence. Mais celuy qui avoit promis de faire rendre la place

au

au Roy, ayant eſté pendu, cela rompit toutes ſes meſures, & il fut obligé de paſſer la riviere de Deſna avec beaucoup de difficulté.

Il fit arreſter un des Chefs des Coſaques nommé Bohun, accuſé d'intelligence avec les ennemis, il envoya le jeune Sapiha avec quatre mille hommes pour ſecourir Soniſca que les Moſcovites avoient aſſiegé, & ayant tenu conſeil de guerre, il marcha du coſté de Woronis, où l'on ſçavoit qu'eſtoit le General Radamanowski avec vingt-cinq mille hommes retranchez dans les bois.

Le Roy ayant eu avis que les ennemis venoient au devant de luy, il fit repaſſer la riviere à ſes Troupes pour tâcher de les attirer en plaine campagne, & laiſſa ſeulement quelques compagnies de Cavalerie ſous le commandement de Potoski avec ordre d'eſcarmoucher contre les Moſcovites, & de repaſſer en ſuite la riviere.

L'avant-

L'avant-garde des ennemis donna d'abord ſur cette Cavalerie qui la receut avec beaucoup de vigueur, & en étendit pluſieurs ſur la place, aprés quoy Potoski vint réjoindre le Roy qui eſtoit en bataille ſur une coline. Il fut ſuivy par cette avant-garde compoſée de trois mille chevaux, avec ſix pieces de canon. Mais le General Bizukowielki qui la commandoit ayant fait faire halte dans une plaine, aprés quelques eſcarmouches, il ſe retira dans les bois avec tant de precipitation qu'il abandonna ſon canon.

Le Roy demeura tout le jour en bataille, quoy qu'il fit furieuſement froid, & ne voyant paroiſtre aucuns partis, il ordonna à ſes Troupes d'aller prendre leurs poſtes proche de Nouvogorodck: les ennemis ſortirent de leurs retranchemens, & s'avancerent comme s'ils avoient voulu combattre. Mais voyant qu'on ſe preparoit à les bien recevoir, ils ſe reti-

retirerent : ſi bien que le Roy jugeant par là qu'ils n'avoient pas deſſein d'en venir aux mains, il fit retirer l'armée dans un Village voiſin où eſtoit demeuré le bagage, afin de s'y delaſſer un peu, où il receut avis qu'à l'approche de Sapiha, les Moſcovites avoient levé le ſiege de Soſnica.

Quelques Soldats de la garniſon de Nouvogorodck, ayant eſte pris & amenez au Roy, il tint conſeil de guerre où il fut reſolu qu'on mettroit les Troupes en de bons quartiers, ce qui fut fait. Skidana qui commandoit ſix cens chevaux, ayant eſté deffait & pris par Sapiha, promit au Roy de faire rendre toutes les places de l'Ukraine où il y avoit garniſon de Moſcovites. On eut auſſi avis que Bidinski qui eſtoit entré en Moſcovie avec vingt mille chevaux, avoit deffait douze mille hommes qui vouloient s'oppoſer à ſon paſſage, brûlé plus de quinze cens Villages, & fait un butin tres-conſiderable, avec le-

quel

quel il s'eſtoit retiré. Le Roy ayant jugé à propos d'aller à Mohilow, ſes guides s'eſtans égarez il paſſa une foreſt de plus de vingt lieuës de long, où il courut d'extrémes dangers, à cauſe des mauvais chemins; & enfin y eſtant arrivé, il y receut des lettres de ſon envoyé à Moſcow, par leſquelles il luy mandoit que le Grand Duc avoit nommé des Commiſſaires pour s'aſſembler ſur la frontiere, afin de travailler inceſſamment à la paix, & qu'ils s'y eſtoient engagez par ſerment.

Cependant l'Armée repaſſa le Boriſthêne à la ſollicitation de Tétéra General des Coſaques, qui ne s'eſtimoit pas aſſez fort pour domter les rebelles. Et les Troupes de Lithuanie ſe retirerent du coſté de Smolensko, en attendant de nouvelles occaſions d'employer leur courage. Mais tous ces glorieux exploits du Roy furent traverſez par la maladie de la Reine qui fut quelques jours en dan-

danger ce qui l'obligea de reprendre la route de Varſovie où il avoit auſſi convoqué la Diette. Il donna neanmoins avant de partir de Mohilow tous les ordres neceſſaires pour la conſervation de ſes conqueſtes, & pour en faire de nouvelles. Et comme le Grand Duc avoit nommé les plus grands Seigneurs de ſes Etats pour ſes Ambaſſadeurs, le Roy nomma auſſi pour les ſiens les Chanceliers de la Couronne & de Lithuanie, le Grand General Potoski, le General de Samogitie, les Palatins de Ruſſie, de Smolensko & de Siradie, le Refferendaire de Lithuanie, & le Sieur Krapouvicky, qui ſe devoient rendre à Brank ſur la frontiere pour y commencer les conferences.

Le Roy ſejourna quelques jours à Minsko, & de là il ſe rendit à Wilna où il fut receu en triomphe par tous les habitans qui luy firent une entrée magnifique, & qui eſtoient allez en armes bien loin audevant de luy,

luy, il y receut un Courrier qui luy aprit que la Reine ſe portoit mieux, ce qui luy donna une joye extraordinaire, & le fit reſoudre à n'en partir pas ſi toſt. Le Grand Kam l'avertit auſſi qu'il avoit envoyé Karachbey avec trente mille hommes pour ſe joindre à Charneski, & qu'il entreroit luy-meſme en Moſcovie dés qu'il le luy manderoit.

Les Polonois ſeroient toûjours invincibles s'ils pouvoient toûjours demeurer bien unis, & ſouffrir la diſcipline militaire. Jamais le grand nombre de leurs ennemis ne les a ſurpris lors qu'ils ont voulu obeïr, & le General Pacs Palatin de Smolensko en donna une marque glorieuſe, car ayant eu avis que le General Chauvanski eſtoit ſorty de cette place avec huit mille hommes & trois pieces de canon, quoy qu'il n'euſt que mille chevaux & deux mille fantaſſins, il alla pour l'inſulter entre Plotosko & Witepsko. Mais comme il y eſtoit ſi

bien retranché qu'il ne crut pas l'y pouvoir forcer, il ſe retira aprés avoir demeuré deux jours en bataille. Cependant un Moſcovite qui eſtoit parmi ſes troupes eſtant allé avertir Chauvanski que Pacs n'avoit que trois mille hommes ; il ſortit promptement avec toutes ſes troupes eſperant de les trouver en deſordre, à peine avoit-il fait demie lieuë qu'il l'aperçut dans une plaine où il avoit fait faire halte, les deux partis eſcarmoucherent depuis le matin juſques à quatre heures aprés midy. Mais Pacs impatient d'en venir à une deciſion, & craignant que la nuit ne luy derobaſt la victoire en facilitant la fuite de ſes Ennemis, il les attaqua avec tant de bonheur, de courage & de conduite, qu'aprés un combat fort opiniâtré leur Infanterie fut deffaite, la pluſpart de leur Cavallerie noyée dans la Duna en voulant ſe ſauver à la nage, le bagage & l'Artillerie luy demeura avec ſoixante drapeaux, entre

tre leſquels eſtoit celui des gardes du Grand Duc, & Chauvanski ſe ſauva bleſſé & en danger de mort.

Une deffaite auſſi glorieuſe ne pouvoit produire une joye mediocre dans les eſprits, on en fit auſſi des rejoüiſſances extraordinaires, & le Roy l'ayant appriſe à Wilna il en partit enfin pour retourner à Varſovie, ayant envoyé auparavant des relais ſur la route afin de faire plus de diligence. La Reine n'eſtoit pas encore bien remiſe de ſa maladie quand le Roy arriva; mais le plaiſir qu'elle eut de le revoir, luy redonna en peu de jours une parfaite ſanté. A peine ce Monarque luy eut-il rendu ce qu'il ne ſe pouvoit diſpenſer de luy rendre aprés une année d'abſence, qu'il s'en alla chez Madame de Nof, elle eut une joye ſi ſenſible & ſi veritable de cette obligeante impatience qu'il luy témoignoit en la venant viſiter, qu'elle fut long-tems ſans luy pouvoir parler. Le Roy qui remarqua avec plaiſir

ſon embaras luy ayant dit qu'il venoit pour ſe rejoüir avec elle de ce que ſes bons conſeils avoient eu un ſuccés ſi favorable. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, & que ce peu de paroles luy avoient donné le tems de ſe remettre, elle remercia le Roy d'une maniere ſi agreable, & en ſuite elle luy fit l'éloge de ſes grandes actions avec tant de delicateſſe, qu'il n'eut pas moins de ſatisfaction de ſe voir une amie ſi parfaite, qu'il en avoit d'avoir remporté tant de victoires. Enfin quoy qu'ils ſe fuſſent écrit pluſieurs fois, ils ſe redirent encore avec plaiſir le detail de tout ce que le Roy avoit fait en ſa campagne, & il y trouva de nouveaux charmes en la bouche de Madame de Nof, qui la luy rendirent depuis ce jour là beaucoup plus chere qu'elle ne luy avoit eſté juſques alors. Quelques jours s'eſtant paſſez à recevoir les complimens des grands du Royaume & des deputez des Villes: le Roy alla prendre le

diver-

divertissement de la chasse à Plotsko en attendant l'assemblée de la Diette, & la Reine se retira au Convent des Filles de Sainte Marie.

Cependant le General Charneski continuoit ses progrez dans l'Ukraine : il prit la Ville de Stawicza aprés une longue & vigoureuse deffence : il en sortit dix mille Cosaques qui promirent de servir le Roy dans ses troupes. Charneski les ayant traittez fort doucement afin de ramener les autres à leur devoir, les habitans presterent le serment de fidelité, & sur l'avis qu'eut ce General que les Ennemis tenoient la campagne, il leur donna combat où il en demeura prés de six mille sur la place.

Le Colonel Kapol tres-puissant parmy les Rebelles voyant ces grands avantages se remit sous l'obeïssance du Roy, donna pour assurance de sa fidelité les Villes de Braclaw, de Nimirow & de Lasdzrin avec tout le pays des environs qu'il tenoit.

Le General Pacs ne fut pas moins heureux dans la Lithuanie, où il diſſipa l'Armée du Prince de Circaſſie qui eſtoit de plus de quarante mille hommes. Le Roy fit une ligue offenſive & deffenſive avec la Suede. Et cependant tous ces grands avantages qui devoient obliger le grand Duc de ſouhaitter ardemment la paix, ne l'empeſcherent pourtant pas de rompre les conferences qui ſe tenoient pour la faire, & de rappeller ſes Commiſſaires.

Ce ne fut point la confiance qu'il avoit dans ſes troupes qui l'obligea d'en uſer ainſi, elles avoient eſté battuës en trop de rencontres pour eſperer qu'elles puſſent reparer ſes grandes pertes. Mais on devoit tenir la Diette, le grand Mareſchal Lubomirski témoignoit de la mefiance, il avoit déja aſſemblé prés de quinze mille hommes auprés de ſa maiſon, & ne doutant point que les deſordres ne recommençaſſent dans le Royaume par une guer-

re

re civile, ce fut le ſeul motif qui fit agir le Grand Duc cõme il fit, puiſque ſans cela ſon procedé auroit eſté ridicule.

Le Roy revint de la campagne, on fit pluſieurs aſſemblées pour regler les preliminaires de la Diette, il donna audience au Comte de Kinsky envoyé de l'Empereur, qui demandoit du ſecours contre les Turcs: & le Grand Mareſchal ne voulant point deſarmer ny comparoiſtre pour ſe juſtifier, il fit publier un ban contre luy. Enfin la plus grande partie de ceux qui devoient aſſiſter à la Diette eſtant arrivez à Varſovie, l'ouverture s'en fit en la maniere accoûtumée.

L'on y parla d'abord de l'affaire du Grand Marêchal qui eſtoit à dix huit lieuës de Varſovie avec plus de vingt mille hommes: ſes amis firent tous leurs efforts auprés du Roy pour obtenir ſa grace, qu'il refuſa, ayant remis ſon affaire à la deciſion du Senat. Le Grand Refferendaire du Royaume appella ſa cauſe, ſon fils

qui eſtoit ſur les marches du Trône voulut parler pour le deffendre, mais le grand Chancelier luy ayant remontré que ce n'eſtoit pas le lieu où il devoit paroiſtre, il ſe mit au rang des Avocats, & aprés avoir repreſenté les ſervices de ſon pere, il ſuplia le Roy de luy permettre de prendre un Avocat, l'Inſtigateur luy oppoſa la loy qui deffend d'en donner à un homme convaincu de trahiſon, & prenant la parole il commença un diſcours fort éloquent qui dura ſix heures. Il fit la deduction des graces que le grand Mareſchal avoit receuës du Roy, de ſon ingratitude, s'eſtant ſervi de ſes biens faits contre luy, & finit par les reproches qu'il luy fit de ſa trahiſon, des ſoûlevemens de l'Armée, de toutes ſes violences, & d'avoir revelé les ſecrets de l'Etat.

Le Roy qui avoit une extréme peine à ſe reſoudre de perdre un homme qu'il avoit élevé aux plus grandes charges du Royaume, & qui pour le

repos

repos de l'Etat sacrifioit souvent ses propres interets, permit au fils de Lubomirski de prendre un Avocat; mais il répondit si mal aux preuves qu'on rapportoit contre luy, que ses amis le croyant perdu obtinrent encore de la bonté du Roy que l'affaire seroit examinée par les Evêques de Wilna, & de Kaminiec, le Palatin de Lublin, deux Castelans & deux Nonces. Cependant ce Seigneur ne se trouvant pas en seureté avec toutes ses troupes, il se retira du costé de Cracovie avec cinq cens chevaux, attendant avec beaucoup d'impatience le succés de son affaire.

Il avoit assurément beaucoup d'amis & mesme des plus grands Seigneurs du Royaume: l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg intercederent pour luy: mais nonobstant tout cela les Commissaires ayant fait leur rapport à la Diette, il y eut trente-six voix à la mort, & neuf seulement à perdre ses charges & ses dignitez, &

neuf autres qu'il ſe viendroit purger par ſerment; ainſi il fut condamné d'avoir la teſte tranchée, & ſes biens furent confiſquez.

Le Roy plus porté à la douceur qu'à la ſeverité, retint le decret huit jours pour donner tems au criminel d'avoir recours à ſa clemence, ſes parens & ſes amis l'ayant aſſuré qu'il ſe viendroit jetter à ſes pieds, mais ce delay eſtant expiré, le Roy fit publier le decret, & donna ſa charge de Grand Mareſchal au Sieur Sobieski, celle de General au Palatin de Kiovie, & la confiſcation de ſes biens à ſon frere Grand Ecuyer de la Couronne.

Quelque tems aprés ne ſe trouvant pas en ſeureté, il ſe retira en Sileſie, & envoya demander la protection de l'Empereur, & du ſecours pour ſe faire rétablir dans ſes dignitez. Comme il eſtoit ſon Vaſſal, ayant de grandes terres en Hongrie, & que lors qu'on propoſa d'élire le Duc d'Anguien,

guien, il prit ſon party, & fit ſoûlever l'Armée ſous pretexte de conſerver la liberté: on luy promit à Vienne tout ce qu'il demanda, ayant avancé les choſes d'une autre maniere qu'elles ne s'eſtoient paſſées. Mais le Roy qui en fut averty, ayant fait informer l'Empereur de la verité, il ne voulut point luy donner ouvertement du ſecours, il luy permit ſeulement de demeurer à Breſlaw, de faire aſſembler ſes Vaſſaux: & il reïtera ſes ordres au Comte de Kinsky pour obtenir ſa grace du Roy.

Cependant ſes amis rompirent la Diette, & par leurs caballes ils broüillerent extremement les affaires. Cela n'empêcha pas le Roy de donner le bal & la colation aux Dames, & de prendre tous les divertiſſemens du Carnaval pour ſe délaſſer des fatigues qu'il avoit euës. Madame de Nof eſtoit de toutes ſes parties, & quoy qu'il n'eût point de paſſion pour elle, ſes manieres en avoient telle-

ment l'air, que la Reine ne pouvoit s'empêcher d'en témoigner du chagrin. Mais bien loin que cela diminuaſt ſes ſoins & ſes complaiſances pour Madame de Noſ, il prenoit plaiſir de luy accorder toutes les graces qu'elle luy demandoit, & il n'en faiſoit guere à perſonne ſans le luy demander auparavant.

Le Roy ayant convoqué une autre Diette, les Partiſans de Lubomirski luy firent de grandes inſtances pour le rétablir dans ſes charges & dans ſes biens. L'Evêque de Cracovie, qui prevoyoit que toutes ces caballes pourroient cauſer une guerre civile, s'eſtant auſſi entremis de ſon accommodement; le Roy luy permit de demander ſon rétabliſſement à la premiere Diette, & luy promit qu'il luy redonneroit la charge de Grand Maréchal. Mais ce Prelat l'ayant propoſé en particulier aux Nonces de la faction de Lubomirski, ils ne voulurent point ſe relâcher, & dirent fiere-

rement qu'il falloit tout ou rien. Si bien que jugeant par là de leurs mauvaiſes intentions, il ſe remit bruſquement en ſa place, & aprés avoir demandé au Marêchal de la Diette la permiſſion de parler. Comme ces Nonces eſtoient de ſon Dioceze, il les traitta publiquement de traîtres, & leur donna ſa malediction, les menaçant de les priver des Sacremens.

Le Roy & tous ceux de l'aſſemblée furent fort ſurpris d'un diſcours ſi vigoureux. Mais les autres Evêques & les Senateurs ayant témoigné qu'ils l'approuvoient; l'un de ces Nonces plus opiniâtre que les autres, rompit encore la Diette, n'ayant jamais voulu la prolonger ſeulement de deux jours.

Le Comte de Kinsky dans l'audience qu'il eut, ayant demandé avec trop d'empreſſement la grace de Lubomirski, le Roy fut obligé de luy dire qu'il eſtoit ſurpris que l'Empereur voulut ſe mêler de ſes affaires, &

proteger un ſujet rebelle. La Reine ne luy parla pas moins fierement, & le Roy ayant tenu un Conſeil general, il y fut reſolu que tous les Nonces de Lithuanie s'aſſembleroient à Biala, où il ſe trouveroit; & qu'on envoyroit des Troupes faire le degaſt dans les terres de ce rebelle.

Le Comte de Kinsky n'eut pas plus de ſatisfaction des plaintes qu'il fit, des honneurs extraordinaires qu'on rendit à l'Evéque de Beziers Ambaſſadeur extraordinaire de France, & qu'il diſoit meriter auſſi bien que luy : on ne les jugea pas raiſonnables à la Cour. De ſorte qu'ayant pris ſon audience de congé, & laiſſé un Reſident en ſa place, il ſe retira aſſez mécontent, & reprit le chemin de Vienne.

Le Roy ayant donné ſes ordres pour lever de nouvelles Troupes, il partit avec les principaux de ſa Cour pour aller à Biala. Mais tous les Senateurs n'ayant pû s'y rendre, la Diette

te fut remiſe à Breck. Cependant il envoya le Colonel Brion qui commandoit les Dragons de ſa garde pour combatre Lubomirski avant qu'il eut plus de forces, eſtant reſolu de ſe mettre luy-meſme à la teſte de ſon armée, en cas qu'il entrât dans le Royaume. La Diette s'eſtant terminée ſans rien conclure, le Roy retourna à Varſovie, où il trouva des Ambaſſadeurs du Grand Duc, & du Kam des Tartares qui venoient pour faire de nouvelles propoſitions de Paix. Quelques jours aprés le Colonel Brion lui manda qu'il avoit pris Janowictz & Dambrowna, appartenant à Lubomirsky. Mais qu'un tiers de l'Armées s'eſtoit confederée en ſa faveur, & qu'il avoit prés de quatre mille hommes, avec leſquels il eſtoit proche Sandectz, faiſant publier qu'il eſtoit armé pour conſerver la liberté contre les oppreſſions de la Cour.

Le Roy qui ſçavoit combien il eſtoit important de deſabuſer les peuples

ples de ce pretexte ſpecieux qui tendoit à les faire ſoûlever, fit publier un manifeſte pour les inſtruire des crimes de Lubomirski; & ayant aſſigné le rendez-vous general de ſes Troupes à huit lieuës de Varſovie, il envoya le Grand General dans l'Ukraine pour y tenir l'Armée dans le devoir, une partie s'eſtant déclarée pour luy. Enſuite de la reveuë, le Roy ayant ordonné aux Troupes de marcher du coſté de Leopol, il s'en retourna à Varſovie pour aſſiſter au mariage du Grand Marêchal Sobieski, avec la veuve du Prince Zamosky, pour laquelle ce Seigneur avoit toûjours conſervé une violente paſſion, & elle beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance.

La ceremonie fut faite par le Nonce du Pape, aſſiſté de l'Evêque de Beſiers. Le Roy fit le feſtin des nôces, & donna le bal qui dura toute la nuit, & la magnificence & le luxe n'y éclaterent pas moins qu'à ſon premier

mier mariage. Mais le lendemain sur les dix heures du soir le Roy aprés avoir reconduit la Mariée chez le Grand Marêchal, passa la Vistule pour aller joindre son Armée, afin de poursuivre Lubomirski, & le remettre à son devoir. Cependant Lubomirski de son costé ramassoit aussi des Troupes du costé de Lemberg, où une partie de celles qui s'estoient confederées l'alla joindre. Mais le Roy ayant passé la riviere de San à dessein de luy donner bataille; il decampa avec tant de precipitation, qu'il fut contraint de laisser une partie de son bagage à Landshut. Casimir qui se vid privé d'une chose qu'il souhaittoit avec beaucoup de passion, luy coupa chemin, & laissa aussi son bagage, afin de le joindre plus promtement, estant plus irrité que jamais contre Lubomirski, à cause des menaces qu'il avoit faites au Grand General, & de l'assignation qu'il avoit donnée à ses Soldats, de trente florins chacun, à

pren-

prendre sur les biens du Roy, & sur ceux des Ecclesiastiques.

Ce Chef des rebelles ayant passé la Vistule proche de Cracovie, le Roy la traversa aussi à Opatowich avec tous ses Dragons, sa Cavallerie & mille Mousquetaires sur des charettes, ayant laissé l'Infanterie derriere. Mais quoy qu'il couchât dans son carosse pour faire plus de diligence, il ne pût l'approcher que de quatre lieuës. Ainsi il échapa encore sans avoir perdu qu'une partie de son bagage qui fut pillé par l'avant-garde. Les prisonniers qu'on fit sur luy ayant assuré qu'il costoyoit les frontieres de Silesie, & qu'il esperoit un puissant secours de l'Empereur. Le Roy fit publier qu'on donneroit le tiers de ses biens à celuy qui apporteroit sa teste, ce qui luy donna d'étranges inquietudes. Il n'en eut pas de moindres lors qu'un Trompette du Roy publia dans son Armée l'ordre à tous les Soldats de le quitter dans six jours

sous

ſous peine d'infamie, & de confiſcation de leurs biens. Car une compagnie de Cavalerie de quarante Maîtres deſerta auſſi-toſt, & ſe vint joindre à l'Armée du Roy, avec beaucoup de Volontaires. Cela l'obligea de quitter les bords de la Viſtule, & de brûler une partie de ſon bagage; & il ſe retira avec tant de diligence du coſté de Creſtkowa, qu'en un ſeul jour il fit plus de quatorze lieuës Françoiſes.

Le Roy ayant auſſi fait repaſſer la Viſtule à ſon Armée, il le pourſuivit avec la meſme diligence: & quoy que les pluïes euſſent extraordinairement rompu les chemins, il ſe trouva campé à une lieuë de luy ſans le ſçavoir, à cauſe de la nuit; ce qui luy donna le tems de décamper, & d'aller du coſté de Calicz dans l'eſperance qu'on luy en ouvriroit les portes. Mais le Roy ayant averty le Magiſtrat qu'il devoit s'y rendre, on le luy refuſa. De ſorte qu'il voulut paſſer

la

la riviere de Varta pour entrer dans la Masovie, & ne l'ayant pû faire tous les ponts s'estans trouvez brûlez, il prit sa marche vers Miescrits, sur les frontieres des Etats de l'Empereur, & de l'Electeur de Brandebourg.

Le Roy aprés s'estre reposé deux jours à Calicz, passa la riviere de Varta, sur un faux avis que Lubomirski l'avoit aussi passée. Il détacha une partie des Troupes de Lithuanie, avec les Dragons de Brion, & la compagnie de sa garde commandée par Vervins, le tout faisant deux mille chevaux, & ayant donné la conduite de ce détachement au Sieur Polubinski, il rencontra six compagnies des confederez qui gardoient le pont de cette riviere, lesquelles il deffit leur ayant tué plusieurs Soldats, pris un drapeau & fait beaucoup de prisonniers. Mais aprés cette expedition ayant repassé la riviere sur l'avis que les ennemis estoient à Crestokowa; il fut pris à son tour, & ses Trou-

Troupes deffaites, aprés s'eſtre vigoureuſement deffenduës contre celles de Lubomirski qui eſtoient trois fois plus fortes. Les Moines de Creſtokowa n'ayant pas voulu luy ouvrir leurs portes, ny faire tirer le canon ſur les ennemis, quoy que leur garniſon de deux cens hommes fût entrenuë aux dépens de la Republique.

Le Roy fort irrité contre ces Moines s'en alla à Creſtokowa pour ſçavoir d'eux les raiſons qu'ils avoient euës d'en uſer comme ils avoient fait; mais s'eſtant mal deffendus il changea la garniſon & le Commandant, & pour les punir il permit aux troupes de Lithuanie de vivre à diſcretion trois ſemaines ſur leurs terres, & autant ſur celles de la femme de Lubomirski aprés quoi elles devoient le rejoindre.

Ce bon ſuccés n'empeſcha pas Lubomirski d'implorer la clemence du Roy, & de prier le Grand General

ral de le proteger. Les Confederez en firent de meſme, & employerent l'Evêque de Cracovie. Mais le Roy ne voulut point les écouter qu'ils ne renvoyaſſent auparavant tous les priſonniers qu'ils avoient faits, & que Lubomirski ne ſortît du Royaume, aprés quoy il pourroit pourſuivre ſon rétabliſſement à la Diette ſans eſperer aucunes charges. Ces conditions ayant eſté en parties acceptées, le Roy nomma des Commiſſaires qui s'aſſemblerent à Rava pour travailler à un bon acccommodement: mais les rebelles n'ayant pas voulu s'en tenir à ce qu'ils avoient reglé pour la paix du Royaume: le Roy qui s'eſtoit auſſi rendu à Rava enſuite d'un conſeil qu'il y tint, s'en retourna à la teſte de ſon Armée, dans la reſolution de n'écouter plus aucunes propoſitions, & de combattre les rebelles.

Le Vice-Chancelier & le Caſtelan de Poſnanie s'eſtant auſſi revoltez avec une partie de la Nobleſſe de la gran-

grande Pologne, ils se joignirent à Lubomirski, & tous ensemble prirent la route de Warmie, afin d'y trouver de quoy subsister. Mais le Roy les poursuivit si vivement qu'aprés plusieurs jours de marche il les joignit enfin proche Thoren : comme ces coureurs l'avertirent que Lubomirski estoit resolu d'attendre le combat, la joye se repandit sur son visage dans l'esperance qu'une victoire rameneroit le calme à ses Etats. Il mit son Armée en bataille qui n'estoit que de huit mille hommes seulement, & l'ayant fait demeurer devant la Ville, il envoya une compagnie de Dragons & une de Tartares se saisir du passage de Bidigosse qui estoit fort important.

Le lendemain le Roy s'approcha à demie lieuë des Ennemis. Il fit tirer trois coups de canon suivant la coûtume pour les avertir de sa marche, & voyant qu'ils n'envoyoient personne pour implorer sa grace, il fit

fit encore tirer trois coups de canon pour le ſignal de la bataille. Alors les principaux de la Nobleſſe de la grande Pologne s'eſtant avancez au galop, dés qu'ils virent le Roy ils ſe proſternerent devant luy, le ſupliant de leur pardonner: mais comme il ne vouloit point les écouter, ils proteſterent en des termes ſi ſoûmis, qu'ils ſe laiſſeroient plutoſt fouller aux pieds des chevaux, que de tirer le ſabre contre leur Souverain. Et d'ailleurs les Confederez ayant auſſi envoyé leurs deputez luy faire les meſmes ſoûmiſſions: à la fin le Roy ſe laiſſa flechir, & leur accorda la paix dont voicy les conditions. Que Lubomirski aprés avoir demeuré trois ſémaines à Lubrola l'une de ſes terres ſortiroit du Royaume, & ne pourroit demander à la Diette que ſon rétabliſſement dans ſes biens & ſes honneurs ſans comprendre de ſes charges.

Que les Confederez demeureroient

roient dans leur union ſous leurs anciens Chefs, & non ſous le Mareſchal qu'ils avoient élu : & qu'ils auroient pour leurs quartiers d'Hyver les Palatinats de Calits, de Siradie, de Poſnanie, & trois autres à la reſerve de la Staroſtie de Bedigoſſe; & que le Roy convoqueroit la Diette lors qu'il le jugeroit à propos.

Ce fut ainſi que Caſimir appaiſa glorieuſement les troubles de ſon Royaume dans le tems qu'il pouvoit détruire ſes Ennemis par la force de ſes armes. Mais ce n'eſt pas ſeulement en cette occaſion qu'il a preferé la douceur à la vengeance : ſa tendreſſe pour ſes peuples luy a preſque toûjours fait negliger ſes intereſts pour les ſoulager, & jamais Prince n'a cependant trouvé tant d'ingratitude & tant de rebellion. En ſuite de cette paix, il entra dans la Ville de Thoren où il mit une forte garniſon, & aprés avoir reglé les quartiers d'Hyver de ſon Armée, il s'en retour-

na à Varſovie pour ſe delaſſer de ſes grandes fatigues. La Reine qu'il n'avoit point avertie fut agreablement ſurpriſe de ſon retour, & de l'heureux ſuccés de ſa campagne. L'Envoyé de Moſcovie luy en fit des complimens, & l'aſſura que ſon Maiſtre eſtoit dans les ſentimens de s'accommoder: & la Diette ayant eſté convoquée au premier de Mars, l'on ne ſongea qu'à ſe bien divertir en attendant ce tems là.

Lubomirski n'eſtoit pas ſi content, car ce traitté lui fit perdre ſa reputation parmi les Confederez & parmi la Nobleſſe qui ſe deſabuſa de ſes artifices; de ſorte qu'il ſe retira à Groſtlogaw, en Sileſie, ayant des ſentimens auſſi ſeditieux qu'auparavant, & dans la derniere conſternation. Il continua ſes pratiques en la grande Pologne pour ſe rattacher ceux qui avoient pris ſon party. Il envoya ſes Emiſſaires dans les autres Palatinats pour troubler les petites Diettes, & ayant receu quelque ſecours

cours de l'Empereur, il fit faire des levées pour se remettre en campagne au Prin-tems, ce qui obligea le Roy d'en faire de mesme, estant encore resolu de commander son Armée en personne. La Diette s'assembla, on fut plusieurs jours sans pouvoir élire un Mareschal à cause des Partisans de Lubomirski, lesquels vouloient absoluëment qu'on le rétablist dans ses biens & dans ses charges, avant qu'on parlast d'aucune autre affaire. Le Resident de l'Empereur sollicita tous les Senateurs de lui estre favorables, on mit tout en usage pour obliger le Roy à se relâcher des conditions du dernier traité, on le menaça mesme de faire avancer des troupes: mais il ne voulut jamais consentir que ce rebelle rentrast dans ses charges, si bien que les Senateurs ayant pris le party du Roy, & les Nonces celuy de ses ennemis, aprés plusieurs contestations la Diette fut encore rompuë, & les choses retournerent dans

leur premiere confuſion, bien que le Roy eût fait tout ſon poſſible pour ramener le calme.

Le Chancelier aſſembla neanmoins un conſeil où une partie des Nonces ſe trouva avec les Senateurs: & aprés qu'il leur eut repreſenté ce qui s'eſtoit paſſé en la Diette, & le procedé du Roy pour ranger les factieux à leur devoir, juſques à leur offrir des avantages dont ils s'eſtoient rendus indignes; ils promirent tous d'employer leurs biens & leurs vies pour s'opoſer à leurs deſſeins.

Cependant le Roy envoya ordre à ſes troupes de ſe trouver à Caſimire, il fit travailler avec empreſſement à un pont ſur la Viſtule, & comme Lubomirski aprés s'eſtre joint aux Confederez, refuſa les nouvelles propoſitions qu'on lui fit, on ne ſongea plus qu'à recommencer la guerre. En effet l'Armée de Lithuanie s'eſtant jointe à celle de la Couronne, le Roy en fit la reveuë, & elles

ſe

se trouverent de vingt-cinq mille hommes effectifs ; il prit ensuitte sa marche du costé de Lanciete, où on luy dit qu'estoient les ennemis, estant dans la resolution de terminer les troubles par un combat: mais ils furent si étonnés de l'aproche du Roy qu'ils luy envoyerent des deputez pour le suplier de leur accorder une suspension pendant que l'on travailleroit à un accommodement, Lubomirski ne pretendant plus aucun retablissement dans ses charges. Ce Prince qui estoit toûjours disposé à la clemence, les ayant écoutez favorablement leur ordonna de retourner vers les Confederez pour les faire arrester au lieu où ils se trouveroient, & leur accorda une treve de deux jours pour cét effet. Mais ces deputez n'estant point revenus, comme ils l'avoient promis ; le Roy marcha la nuit suivante avec toute la Cavallerie & les Dragons pour se trouver le lendemain à une lieuë de ces rebelles,

ce qui obligea Lubomirski de ſe retirer avec une vîteſſe qui fit connoiſtre la conſternation où il eſtoit. On luy enleva trois cens chariots chargez de butin, ayant fait grand nombre de priſonniers, on apprit qu'il s'eſtoit retiré derriere un marais proche Pachos dont il faiſoit fortifier les avenuës.

Caſimir ayant detaché ſix Regimens de Dragons pour le pourſuivre, & pour s'aſſurer d'un paſſage tres-important proche la Riviere de Notech, ces eſcadrons s'eſtant engagez dans un marais, ils furent taillés en pieces par les rebelles; & il y en eut pres de deux mille de tuez ou de noyez. Cependant ils ne laiſſerent pas decamper dans la crainte d'eſtre expoſez à un combat mieux ordonné. Et comme le Roy les pourſuivoit toûjours avec beaucoup de diligence, ils lui renvoyerent des deputez avec plein pouvoir de ſigner ce qu'ils arreſteroient, & ayant demandé une treve & que l'armée ne s'approchaſt

point

point d'eux de six lieuës pendant qu'on traitteroit, le Roy leur accorda pour trois jours.

Enfin apres plusieurs conferences la paix fut encore concluë, & en voicy les principales conditions.

Que les Confederez brûleroient leur ligue, & se remettroient sous l'obeïssance du Roy, des Generaux & de leurs Colonels.

Que trois quartiers leur seroient payez par les Palatinats qui s'estoient soûlevez, & qu'en attendant leur payement ils demeureroient sur les frontieres de l'Ukraine.

Que l'Armée de la Couronne & celle de Lithuanie marcheroient aussi du mesme costé, afin que le païs en fût dechargé.

Que les Garnisons seroient tirées des lieux où le Roy ne les jugeroit pas necessaires.

Que Lubomirski demeureroit en tel endroit dedans ou dehors le Royaume, & tant qu'il plairoit au Roy.

Qu'il ſeroit rétably dans ſes bonnes graces, & en ſes biens ; mais ſans charges, aprés qu'il auroit demandé pardon au Roy & à la Reine, & preſte publiquement un nouveau ſerment de fidelité, de meſme que la Nobleſſe qui l'auroit ſuivy.

Qu'il renonceroit à toutes ligues & engagemens, auquel effet le Roy accordoit une amniſtie general de tout le paſſé : ce qui ſeroit ratifié dans un Diette.

Enſuite de cette paix, les Palatinats firent une declaration au Roy en des termes ſi reſpectueux, & il en parut ſi ſatisfait, que de ſon propre mouvement pour oſter tout pretexte de troubles, il renouvela par un écrit ſigné de ſa main, la conſtitution contre l'Election d'un ſucceſſeur durant ſa vie.

Quelques jours aprés le Sieur Lubomirski, ayant preſté nouveau ſerment de fidelité entre les mains de l'Evêque de Cracovie, il vint ſe jet-

ter

ter aux pieds du Roy accompagné de ſes enfans, du Caſtelan de Poſnanie, de quelques Deputez de la Nobleſſe, & des Chefs des Confederez; embraſſant ſes genoux, il luy demanda pardon en des termes ſi ſoûmis, que l'on fut en quelque façon perſuadé qu'il agiſſoit ſincerement. Le Chancelier de Lithuanie luy répondit en peu de paroles qu'il éprouveroit la clemence du Roy toutes les fois qu'il s'en rendroit digne, & qu'il devoit ſe ſouvenir qu'il luy pardonnoit une rebellion qui luy devoit attirer les plus grands châtimens. Il parla avec la meſme vigeur au Caſtelan de Poſnanie, & la ceremonie eſtant terminée, le Roy retourna à Varſovie avec la joye que l'on peut s'imaginer d'avoir ſi glorieuſement rétably la tranquilité dans ſes Etats, en un tems où l'on avoit ſi peu ſujet de l'eſperer.

Le General Pacs prit le chemin de Lithuanie avec ſon Armée, & celle de la Couronne s'en alla vers la Ruſ-

ſie ſous le commandement du petit General Sobiesky. Il vint deux Ambaſſadeurs du nouveau Kam des Tartares pour renouveller l'aliance qui a toûjours eſté entre les deux Nations.

Lubomirski ſortit du Royaume pour ſatisfaire au dernier traité, & ſuplia la Reine par une lettre d'eſtre perſuadée qu'il viendroit lui rendre ſes reſpects & ſes ſoûmiſſions quand elle le luy ordonneroit. Et enfin toutes choſes ſe diſpoſerent d'une maniere dans les petites Diettes, à faire eſperer que la Diette general auroit un bon ſuccez.

Le Roy s'en alla cependant prendre le divertiſſement de la chaſſe à quinze lieuës de Varſovie; mais il fut obligé d'y revenir plûtoſt qu'il ne l'avoit crû, à cauſe que quelques factieux vouloient encore faire confederer les Troupes. Le General des Coſaques défit douze mille Moſcovites dans l'Ukraine, ce qui obligea le Grand Duc de recommencer les con-

conferences avec plus de chaleur qu'auparavant. Le tems de la Diette general approcha, on la commença avec beaucoup de tranquillité. Le Roy s'appliqua avec des soins extraordinaires pour la terminer heureusement. Mais comme Lubomirski conservoit toûjours dans son cœur beaucoup de haine & de ressentiment, quoy qu'il voulût persuader au public qu'il estoit fort content, toutes les peines du Roy furent inutilles. Ce Rebelle qui ne pouvoit vivre en homme privé, donna cinq cens pistoles, & un fort beau cheval à un Nonce de Lithuanie, qui rompit la Diette, & ce Prince n'eut que la satisfaction d'avoir fait connoistre à tous les Senateurs, qu'il ne tenoit pas à luy que les affaires du Royaume ne se rétablissent. Les Cosaques rebelles, & les Tartares firent une irruption dans la Russie & dans la Volinie, où ils firent des desordres qui ne se peuvent exprimer; & on avertit le Roy que

les Cosaques ayans pris la protection du Grand Seigneur, sa Hautesse se preparoit de venir au Prin-tems assieger Caminieck. Cette nouvelle l'obligea d'envoyer ses ordres aux Officiers de l'Armée de s'assembler à Leopol, pour aviser ensemble aux moyens de s'opposer à ces Barbares. Le Grand General luy manda qu'il avoit deffait deux de leurs partis qui faisoient plus de douze mille hommes, & pris deux de leurs Murzatz prisonniers.

Les Commissaires du Grand Duc conclurent enfin une treve pour treize années, & s'obligerent de rendre toutes les places qu'il tenoit sur la Pologne, à la reserve de Smolensko, offrant de faire une ligue contre les infidelles : & le Roy ayant envoyé des Ambassadeurs en France, en Allemagne, à Venise, & à Florence pour demander du secours, il se prepara avec beaucoup de fermeté & de courage à soûtenir cette guerre, qui

luy

luy donnoit bien moins de peine que la des-union qui se trouvoit encore parmy quelques-uns de la Noblesse : il renforça la garnison de Caminieck de deux mille hommes. Il fit un voyage à Cracovie, où sa presence estoit necessaire, & à son retour ayant appris la mort de Lubomirski d'une apoplexie à Brelaw qui l'emporta subitement ; lors qu'il se preparoit à recommencer les troubles, on espera que les Factieux n'ayant pas de Chef, ils se remettroient à leur devoir. En effet toutes les petites Diettes se terminerent avec tout le succez qu'on en pouvoit esperer, chacun ayant paru dans la resolution de faire son devoir contre l'ennemy commun. Mais pendant que le Roy estoit allé en pelerinage à Czestokowa, où l'on tient qu'il y a une image miraculeuse de la Vierge, la Reine fut attaquée d'un Catarre suffoquant, qui obligea ses Medecins de la faire saigner plusieurs fois ; ce qui hasta aussi le retour du

Roy, qui fut tres-affligé de cette accident. Neanmoins cette Princeſſe en fut quitte pour quelques jours de fievre, & tout ſe prepara pour l'ouverture de la Diette generale.

Elle ſe fit dans le Château, où le Roy ſe fit porter, quoy qu'il eût eu trois accez de fievre, qui ne l'empêcherent pas de vaquer aux affaires qu'il a toûjours preferées à ſa ſanté. Il y eut encore quelques petits deſordres dans les commencemens; mais la prudence du Roy, & ſa bonté les appaiſerent entierement. On confirma le derniere traité fait avec les rebelles, on laiſſa au Roy la diſpoſition de convoquer l'arriereban de la Nobleſſe, lors qu'il le jugeroit à propos. Elle fut prolongée pour terminer les affaires de Lithuanie. Le Roy y demeuroit ſouvent depuis huit heures du matin juſques à la nuit, afin d'y faire demeurer les autres. Et un jour que les choſes eſtoient en confuſion, la Reine ayant eſté ſaiſie d'une apo-

apoplexie, ce Prince qui ne put quitter pour l'aller voir, eut le déplaisir d'apprendre sa mort en arrivant au Palais. Il s'enferma seul dans son cabinet, sans vouloir parler à personne, & sa douleur fut si vive & si sensible qu'elle se peut mieux imaginer qu'écrire. En effet il perdoit cette grande Reine dans un tems où elle luy estoit encore bien necessaire. Car outre qu'elle avoit un extrême attachement pour sa personne, elle s'estoit aquise une si parfaite connoissance des affaires, qu'elle le soulageoit infiniment dans les plus importantes de l'Etat. La Noblesse & le peuple témoignerent aussi par leurs larmes combien ils estoient touchez de cette perte. Et l'affliction des Senateurs & des Nonces leur fit suspendre la Diette jusques au lendemain. Comme la tranquillité publique dépendoit de sa conclusion, le Roy tout affligé qu'il estoit s'y trouva, & cette marque d'affection qu'il donna, toucha

telle-

tellement tout le monde, qu'aprés avoir employé des nuits entieres pour profiter du tems de la prolongation, il eut la conſolation de voir terminer heureuſement cette Diette au contentement de tous ceux qui la compoſoient.

Cependant le corps de la Reine fut expoſé trois jours ſur un lit de parade de toile d'or, dans une ſale du Château, tenduë de riches tapiſſeries, avec un nombre infiny de lumieres. La couronne en teſte & le ſceptre ſur un carreau, eſtant accompagnée de toutes les Dames de la Cour en grand deüil d'un coſté, & des Officiers de la Couronne de l'autre, avec ſes filles & ſes Gentilshommes, leſquels y paſſoient la nuit. Comme cette Princeſſe avoit deffendu qu'on l'ouvriſt ſinon à l'endroit du cœur qu'elle avoit donné aux Religieuſes de la Viſitation, l'on ne put le garder plus long-tems, de ſorte qu'il fut mis dans un cercüeil couvert de

de drap d'or pour demeurer dans cette ſalle juſques au tems qu'il ſeroit inhumé à Cracovie auprés du feu Roy ſon premier mary. Elle avoit fait le Duc d'Anguien ſon heritier, & donné ſes meubles & ſes pierreries aux Princeſſes ſes niéces, & fait beaucoup de legats aux Hoſpitaux & aux maiſons Religieuſes. Le Roy fut une ſémaine en retraite dans l'hermitage des Religieux de Camagdolid, où il ne voulut voir perſonne, eſtant toûjours tres-ſenſiblement affligé; il en ſortit pour donner audience à l'Ambaſſadeur du Kam des Tartares qui eſtoit venu pour lui faire des excuſes de leur derniere irruption. Mais ces infidelles ne laiſſerent pas d'en faire encore une ſeconde, dont le Roy ayant fait des plaintes à cét Ambaſſadeur, il lui promit que ſon maiſtre feroit châtier le Murza qui en eſtoit l'autheur; neanmoins le Grand Mareſchal Sobieski ne laiſſa pas d'aſſembler l'Armée à Leopol pour tâcher de

de les repouſſer, le Roy donna audience au Nonce, qui lui apprit la nouvelle de la mort du Pape Alexandre, la luy ayant refuſée beaucoup de fois parce que ce Pape n'avoit pas bien receu la nomination qu'il avoit faite de l'Evêque de Beſiers au Cardinalat.

Le Comte de Wallenſtein vint auſſi de la part de l'Empereur pour faire au Roy les complimens de condoleance, mais lui ayant dit qu'il devoit ſonger à ſe remarier, & que les Princeſſes ſœurs de l'Empereur étoient tres-belles, le Roy lui répondit qu'il n'eſtoit plus en âge de penſer au mariage, & cette réponſe s'eſtant publiée, quelques Nonces du Palatinat de Sandomir en prirent ſujet de lui parler avec chaleur ſur les bruits qui couroient qu'il vouloit quitter la Couronne, ce qui le fâcha, en ſorte qu'ils luy en demanderent pardon en une audience publique.

Le tems adoucit les plus grandes dou-

douleurs & celle du Roy commençant à n'eſtre plus ſi vive, il revit Madame de Nof à ſon ordinaire, & comme la conſideration qu'il avoit pour la Reine ne le retenoit plus, elle devint tellement en faveur, qu'elle le gouvernoit abſoluëment. Il tenoit le conſeil chez elle, & lui donnoit connoiſſance de toutes les affaires, mais bien loin que cela lui attiraſt l'envie des courtiſans, elle ſe conduiſoit d'une maniere ſi delicate que tout le monde eſtoit content d'elle.

L'Ambaſſadeur que le Roy avoit envoyé à la Porte pour renouveler les anciennes alliances n'ayant pas eu la ſatisfaction qu'il eſperoit du Grand Seigneur, qui vouloit qu'il rompit la treve faite avec le Grand Duc de Moſcovie, il donna ſes ordres aux troupes de s'approcher de l'Ukraine afin de s'oppoſer aux Infidelles. Cependant l'aſſemblée qui ſe tenoit à Leopol pour le payement de l'Armee ſe termina fort heureuſement.

Mais

Mais non-obſtant les aſſurances que l'Ambaſſadeur du Kam avoit donnée au Roy, le Sultan Galga ſon frere entra dans l'Ukraine avec une Armée de quatre vingt mille hommes compoſée de Tartares, de Coſaques, & de Janiſſaires, il aſſiegea d'abord la Ville de Crherin, la plus importante de cette Province, & n'oublia rien pour s'en rendre le maître; mais le Sieur Zemhowsky qui commandoit dedans ſoûtint quatorze aſſauts avec tant de reſolution & de vigueur, que cela ralentit fort l'ardeur de ces barbares. Le Grand Mareſchal Sobieski ayant raſſemblé les Milices, il ſe mit en état d'aller au devant d'eux, & ſur l'avis qu'il eut qu'ils s'avançoient vers Leopol, il logea ſes Troupes ſur une ligne tirant de Caminieck vers la Poleſie, ſes Regimens eſtant éloignez l'un de l'autre de trois lieuës: auſſi-toſt que les Ennemis eurent paſſé cette ligne, le Grand Mareſchal aprés avoir aſſemblé ſon Armée d'en-

d'environ quinze mille hommes, les pourſuivit, & les ayant obligez à tourner viſage, il donna ordre à dix mille chevaux de tenir la campagne, & avec cinq mille hommes il ſe retira à Podhais petite place à quatorze lieuës de Leopol aſſez bien fortifiée.

Les Ennemis qui le croyoient à la teſte de toute l'Armée, le pouſſerent ainſi qu'il l'avoit preveu entre deux grandes demie-lunes qu'il avoit fait élever hors les Faux-bourgs, & où il avoit poſté toute ſon Infanterie & le canon, qui en firent un grand carnage, en ſuitte de quoy ils ſe camperent à une lieüe de la place, de l'autre coſté de laquelle eſtoit le quartier des Coſaques.

Il depeſcha un courrier au Roy pour l'avertir de ce qu'il avoit fait afin qu'on le degageaſt au plutoſt, eſtant impoſſible qu'il pût tenir longtems contre tant de forces. Le Roy donna incontinent ſes ordres pour faire aſſembler l'Arriereban à Samoſc

proche

proche Lublin, eſtant reſolu de commander en perſonne; mais pendant que les Nobles s'aſſembloient, le Grand Mareſchal, dont la prudence & la bravoure eſtoient également admirables, fit des ſorties ſi vigoureuſes & ſi frequentes, qu'ayant tué un grand nombre des Ennemis, & d'ailleurs la Cavallerie qu'il avoit laiſſée ayant defait cinq Murzatz à la campagne qui commandoient divers partis; le Sultan Galga fit enfin la paix avec lui à des conditions auſſi avantageuſes à la Pologne que s'il avoit gagné pluſieurs batailles, en voicy les articles.

Tout ce qui s'eſtoit paſſé entre les deux Nations depuis l'Hyver dernier juſqu'alors ſeroit mis en oubly pour jamais.

Que pour empeſcher à l'avenir une pareille rupture en cas qu'il arrivaſt quelque occaſion de querelle ou d'offenſe entre les deux Etats, on s'en plaindroit par des Envoyez, & l'on

l'on ne commenceroit aucunes hoſtilitez avant leur retour.

Le Sultan promit & jura au nom du Kam, de ſes Succeſſeurs & de toute la Crimée d'eſtre ennemy de tous les ennemis du Roy & de la Republique de Pologne, & de ſe rendre avec une Armée aux lieux où il ſeroit neceſſaire pour le ſervice du Roy, moyennant quoy le Grand Mareſchal leur offrit & promit de leur faire donner les preſens accoutumez à commencer du tems que cette aliance eſtoit renouvelée & concluë. Et pour plus grande aſſurance il envoiroit quelqu'un de ſes gens avec le Sultan au lieu de la reſidence du Kam pour y demeurer juſques à ce que l'Ambaſſadeur que ce Prince envoiroit auſſi à la Diette pour les preſens fut de retour, & cependant il ne feroit marcher aucunes troupes vers l'Ukraine & dans le reſte des Etats du Roy ſans le ſçeu & la volonté de ſa Majeſté.

Parce que pluſieurs Hordes ne re-

con-

connoiſſoient pas le Kam comme celles de Buduack, Bialogrods, & autres, le Sultan promit & aſſura le grand Mareſchal au nom de ſon Maiſtre, que s'ils vouloient faire des courſes dans les Etats du Roy par Troupes, de les en empeſcher & de ne leur donner aucune protection, ny permettre que ſes milices ſe mélaſſent avec les leurs.

Le Roy & la Republique receurent auſſi en grace les Coſaques comme leurs ſujets à l'inſtance du Kam & de Sultan Galga, & ce dernier promit qu'ils ſe contenteroient de ce qui leur ſeroit accordé par les Commiſſaires que ſa Majeſté nommeroit.

Pour confirmer une alliance fraternelle, ſolide & permanente, le Sultan s'obligea d'obtenir du Kam qu'il renvoiroit les priſonniers qui avoient eſté faits à Breſlawie, ſçavoir le Sr. Machouvsky & les autres, & le Grand Mareſchal promit de prier le Roy d'accorder reciproque-

ment

ment la liberté aux Tartares qui eſtoient auſſi priſonniers.

Le Sultan aſſura encore le Grand Marêchal que tant dans ſa demeure que dans ſon retour, il ne ſouffriroit point que ſes gens fiſſent aucunes courſes ny dommages, meſme qu'il le leur deffendroit ſous de rigoureuſes peines, & permit de charger les contrevenans.

Le Grand Marêchal qui vouloit profiter de l'occaſion pour ramener les Coſaques dans leur ancienne obeïſſance, voulut auſſi faire un traité avec eux, dont voicy les articles.

Que le Grand Marêchal & General de la Couronne ayant reconnu la veritable & ſincere ſoûmiſſion de Pierre Doroſſensko General des Coſaques au ſervice du Roy & de la Republique, & eſté aſſuré qu'il ne recherchoit pas à main armée, mais par prieres les bonnes graces de ſa Majeſté & de la Republique, afin que tout ce qui s'eſtoit paſſé juſques à pre-

ſent fût entierement mis en oubly, & que ce General pût plus facilement meriter cette grace, lui & les Coſaques promettoient d agir dés lors en fidelles ſujets, & de rendre tous les ſervices que le Roy & l'Etat pourroient deſirer d'eux, renonçant à toute autre protection, & mettant leur ſeureté en la ſeule bonté de ſa Majeſté: & pour s'en rendre encore plus dignes, ils ſe ſoûmettoient aux Seigneurs des biens hereditaires & royaux, & promettoient de maintenir & deffendre ceux qui ſeroient envoyez pour y demeurer aprés qu'on leur auroit accordé, ainſi qu'ils le demandoient tres-humblement, que les Coſaques leurs Facteurs fuſſent libres. Et pour ce que le Grand Marêchal n'avoit pas un plein pouvoir pour ſatisfaire à toutes les pretentions de l'Armée Royale des Coſaques, il la remettoit à la premiere Diette, où elle envoieroit ſes Deputez demander une Commiſſion qu'il pro-

promettoit d'aider à lui faire obtenir. Et cependant il l'assuroit qu'avant cette Commission il ne mettroit aucunes Troupes de l'Armée de la Couronne dans les Villes ou Villages où demeuroient les Cosaques qui composoient celles de Zaporowski. Aussi la mesme Armée ne prendroit aucun interest aux autres lieux, où jusqu'alors il n'y avoit point eu de Cosaques logez, lesquels lieux seroient specifiez par un écrit particulier.

La Garnison de Bialacerkiew estant si grosse, qu'elle ne pouvoit avoir sa subsistance, sans faire prejudice aux Troupes de l'armée des Cosaques qui sont de ladite Ville & des environs; que le Grand Marêchal à la priere du General & de toute l'Armée des Cosaques, envoyeroit un Officier au Sieur Stachurski, avec ordre d'en faire sortir un nombre de ses gens, & de ne faire aucun tort aux Cosaques de l'Armée qui y demeu-

roient, ſous peine d'eſtre rigoureuſement jugez dans le Conſeil de Guerre; comme auſſi de faire rendre ce qui avoit eſté pris aux Egliſes Greques, & au Colonel Powolwis; & enfin de dedommager ſans retardement tous les particuliers qui auroient ſouffert quelque prejudice.

Il eſt vray que le Grand Marêchal avoit fait beaucoup d'actions illuſtres qui le rendoient aſſurement digne du poſte qu'il occupoit; mais il faut avoüer que celle cy ſurpaſſoit tellement toutes les autres, qu'elle ſeule auroit dû l'élever ſur le Trône qu'il remplit aujourd'huy avec tant de gloire. Car ſi l'on conſidere ſa conduite & ſa prevoyance dans un danger auſſi preſſant, & enfin les avantages de ces deux traitez, où la gloire du Roy eſt conſervée avec autant d'éclat que ſi l'on avoit battu les ennemis, il faut demeurer d'accord que tout en eſt merveilleux, & qu'on ne peut le bien loüer par des paroles.

Mais

Mais comme cet homme incomparable ſçavoit bien que les Tartares ne ſont pas eſclaves de leurs paroles, & qu'il y auroit ſans doute quelques-uns d'eux qui ne pourroient s'empêcher de s'écarter pour piller, il ſe mit à la teſte d'une partie de ſa Cavalerie pour les obſerver ſur leur route.

Ayant eſté juſqu'à Jarnipoli, il ſçeut en effet qu'un de leurs Murzatz s'eſtant detaché de l'Armée à l'inſçeu de Sultan Galga, avoit déja commencé de piller, ce qui l'obligea de donner deſſus ſi bruſquement qu'il en tua pluſieurs, & contraignit le reſte d'aller rejoindre ſon gros, abandonnant pour ſe ſauver plus aiſement le butin dont il eſtoit preſt de ſe charger.

Il eſt aiſé de s'imaginer l'agreable ſurpriſe que cette nouvelle cauſa. Le Roy eſtoit malade quand il l'apprit, & il en eût tant de joye que la fievre le quitta. L'on ne peut rien de plus obligeant que ce qu'il écrivit au Grand Maréchal, & le Royaume

eſtant pour lors en paix de toutes les manieres, il alla à Cracovie pour faire les obſeques de la Reine.

L'Empereur y envoya le Comte de Schafgots ſon Ambaſſadeur extraordinaire pour aſſiſter à la ceremonie, tous les Ambaſſadeurs, les Senateurs & les plus grands Seigneurs du Royaume s'y trouverent, & cette pompe funebre fut aſſurement une des plus magnifiques qu'on eût jamais faite à aucune Reine, Caſimir n'ayant rien oublié pour rendre à cette auguſte deffunte, des marques éclatantes de ſon amour & de ſa douleur. Aprés que tout fut achevé, le Comte de Schafgots eut ſon audience de congé du Roy, qui luy dit ainſi qu'à l'Envoyé du Duc de Neubourg, qu'il ne penſoit point à ſe remarier, que s'il en formoit le deſſein, il ne ſe declareroit pour qui que ce fut, qu'aprés l'année de la mort de la Reine, mais qu'à ſon âge il devoit plûtoſt ſonger à mourir. Le lendemain le

Roy

Roy s'embarqua sur la Vistule pour aller courir le cerf à Niepolonis, & le divertissement qu'il prit à cette chasse ayant rétably sa santé, il retourna à Varsovie pour aller y faire preparer les choses necessaires afin de tenir la Diette generale, mais ce fut avec des sentimens bien opposez à tous ceux qu'il avoit eus jusques alors. Car ce grand Roy ayant fait une serieuse reflexion sur l'inconstance des choses du monde, & sur le peu de satisfaction qu'il avoit euë depuis son élevation sur le trône, quoy qu'il eut mille fois exposé sa vie pour s'assurer du cœur de ses peuples, il prit la genereuse resolution de quitter la Couronne, pour goûter dans la vie privée le repos qu'il n'avoit peu trouver au milieu des grandeurs.

Il avoit trop de confiance en Madame de Nof pour luy cacher son dessein, il voulut aussi le luy apprendre avant que d'en parler à personne, afin de se fortifier par la resistance

qu'il luy feroit, & de s'aſſurer par là qu'il pourroit l'executer dans le tems qu'il s'eſtoit preſcrit.

L'eſtant donc allé voir dés qu'il fut arrivé, aprés luy avoir parlé de pluſieurs choſes generales, il luy tint enfin ce diſcours. Les premieres inclinations de noſtre jeuneſſe ſont d'ordinaire ſi fortes, qu'il eſt bien rare de les perdre dans le cours de noſtre vie, quelque changement de fortune qui nous arrive. En effet, ayant eſté élevé dés mon enfance dans la profeſſion Eccleſiaſtique, je me fis une telle habitude de la vie privée, que je vis ſans jalouſie mon frere Ladiſlas remplir le trône que j'occupe à preſent. La douceur de la retraite me ſembloit alors mille fois plus agreable que ces charmes trompeurs qui par leur éclat ébloüiſſent les yeux, afin de ne pas voir les épines qui ſont inſeparables des Couronnes.

Mais comme tout eſt ſujet icy bas

à la

à la viciſſitude, & que ce que nous croyons aujourd'huy le plus ſolide de tous les biens, ne nous paroiſt plus la meſme choſe dans un autre tems; Ladiſlas eſtant mort couvert de gloire, mon cœur ſe revolta contre ma raiſon, & le repos qui m'avoit toûjours paru ſi aimable me ſembla lors indigne d'un homme de ma naiſſance & de mon courage. On me flatta que j'avois d'aſſez grandes qualitez pour ſoûtenir l'éclat de Royaute, je me trouvay ſenſible aux loüanges que l'on me donna; & ne me voyant pour concurent que le Prince Charles, dont j'eſtois devenu l'aîné; la jalouſie & le deſir de commander me parurent à leur tour avec tous les agréemens qu'ont d'ordinaire les nouveautez.

J'avois toûjours eu une ſinguliere eſtime pour la Reine ma belle ſœur, qui de ſon côté ne m'eſtimoit pas moins. Auſſi elle contribua beaucoup à mon élection; & comme il me manquoit pour achever mon bonheur de

la pouvoir épouſer, la fortune favoriſa mes vœux ſecrets, en obligeant les peuples à le demander au Pape, comme un bien public d'où dependoit le repos & le bonheur de l'état.

Mais, Madame, que cette meſme fortune me vendit bien cher ſes faveurs! & que j'ay ſoûpiré de fois aprés le bien que j'avois perdu! A peine commençois-je de regner, que ceux qui m'avoient ſouhaitté pour leur Roy, furent les premiers à ſe revolter de l'obeïſſance qu'ils me devoient. J'ay depuis vingt-ans employé inutillement la douceur & les biens faits pour les ramener à devoir: je me ſuis trouvé en vingt-deux batailles, où j'ay couru d'extrêmes dangers, en repouſſant les ennemis de la Republique, & cependant mes fatigues, mes ſoins, & mes bontez n'ont pû reünir les mal-intentionnez, & je n'ay pas eſté un ſeul jour depuis mon élection, ſans ajoûter à mes deplaiſirs quelque nouveau déplaiſir.

Mais

Mais comme je ſuis dans un âge avancé, ſujet aux gouttes, accablé de maladies, & hors d'etat de plus ſuporter les ſoins ſi fâcheux du gouvernement, je veux profiter de l'heureux moment de la paix, dont joüit le Royaume pour me la procurer à moy-meſme. Je veux enfin quitter la Couronne pour retrouver dans la vie privée ma premiere tranquillité, & le repos qu'on ne peut rencontrer ſur le Trône.

Vous, Sire, quitter la Couronne, répondit Madame de Nof, avec beaucoup de ſurpriſe; que deviendront vos peuples ſi vous les abandonnez? & comment pourront-ils ſoûtenir cette gloire que vous leur avez aquiſe par tant de ſoins & tant de travaux? Où trouveront ils un autre Roy, qui comme vous leur pardonne leurs fautes avec tant de bonté? Mais, Sire, que deviendrez-vous vous-meſme aprés une ſi grande chutte? Les peuples dont le bonheur eſt attaché à la

durée de vôtre regne, auront ſujet de faire des plaintes au Ciel de voſtre abandonnement, & vos ennemis vous accuſeront ſans doute de foibleſſe.

En effet, Sire, il me ſemble que les pretextes que voſtre Majeſté prend pour quitter la Couronne doivent la luy faire garder le reſte de ſes jours. Car outre que l'amour de la patrie doit obliger voſtre Majeſté de ne l'abandonner pas aprés l'avoir gouvernée avec tant de ſageſſe & de bonté, il eſt impoſſible que les factieux recommencent des troubles, qu'elle a ſi heureuſement appaiſez ; ſes plus grands travaux ſont paſſez, & la Paix, dont joüit le Royaume aprés de ſi cruelles guerres, ne l'aſſure telle pas du repos qu'elle ſouhaite tant ?

Quoy, Sire, il n'y a perſonne dans le Senat qui ne ſe ſente de vos biens faits! tous les Officiers de la Couronne ſont vos creatures, quelle apparence y a-t'il donc, que tant de gra-

ces

ces & de faveurs vous soient inutiles, & quelles fassent des ingrats. Non, non, Sire, ils répondront mieux au choix que vous en avez fait. L'exemple que vostre Majesté leur a donné, leur inspirera la mesme ardeur & le mesme courage pour la conservation & la deffense de l'état; comme son conseil est aussi sage, qu'il est juste, il soulagera vostre Majesté dans le soin des affaires, & tous ses sujets ensemble la regarderont à l'avenir plûtost comme leur pere, que comme leur Roy.

Ses maladies les feront ressouvenir des glorieux exploits qui les ont causées, ils partageront la douleur avec elle, & bien loin de faire des cabales & de broüiller l'Etat, ils ne songeront plus qu'à faire des vœux pour la conservation de vostre Majesté. Enfin, Sire, le repos des Roys n'estant pas de la nature de celuy des autres hommes, vostre Majesté qui n'en peut perdre le caractere, quoy qu'elle

en quitte la fonction, ne pourra jamais en trouver dans la vie privée, & quelque douceur qu'elle se flatte d'y goûter, il y aura toûjours assurement beaucoup plus de chagrin & de degoust.

Je me suis déja dit à moy-mesme, repartit le Roy, tout ce que vous me venez de dire. Mais bien loin d'estre effrayé par toutes ces reflexions elles m'ont confirmé dans mon dessein. Les Roys plus que les autres hommes doivent songer à laisser un espace entre les affaires de la vie & le jour de leur mort, & mes frequentes maladies m'apprennent assez que je ne dois plus avoir d'autres pensées que celles de l'Eternité.

D'ailleurs je ne puis autrement détruire la cabale des mal-intentionnez, qui par de sinistres interpretations des mes meilleurs desseins, entretiennent les peuples dans le soubçon que je veux violenter l'élection d'un Successeur. Mais pour les confon-

fondre davantage & faire voir leur malice, je veux rendre à la Republique ce qu'elle m'a donné, & me retirer de Varſovie lors que l'on fera l'élection, bien loin de recommander quelqu'un : enfin je ne veux pas meſme avoir ſoin de mes propres intereſts, & laiſſant à la Republique le ſoin de pourvoir à l'entretien de ma perſonne, ils connoiſtront par là que je meritois plus d'affection & de tendreſſe. Ces dernieres paroles ayant extrémement touché Madame de Noſ, elle ne pût retenir ſes larmes. Mais quoy qu'elle ajoûtaſt à ce qu'elle avoit dit beaucoup de raiſons qui n'eſtoient pas moins preſſantes, le Roy ne changea ny de viſage ny de reſolution : de ſorte que ne pouvant aſſez admirer la conſtance avec laquelle il vouloit abandonner une Couronne que les autres recherchent avec tant de ſoins, de peines, & meſme quelques fois au prix des plus grands crimes, elle ſe rendit enfin de

ſon

son sentiment, & elle lui avoüa que cette action luy seroit mille fois plus glorieuse que toutes les autres de sa vie, puisque s'il falloit une grande vertu pour soûtenir la Royauté, il falloit la vertu mesme pour en abandonner l'éclat & la connoissance.

En suitte de cette conversation, le Roy ayant aussi parlé de son dessein à quelques Senateurs en qui il avoit une particuliere confiance, il ne songea plus qu'à l'executer aprés l'année du deüil de la Reine.

Il s'appliqua avec les mesmes soins qu'il avoit toûjours eus aux affaires qui regardoient la Diette generale. L'ouverture s'en fit mesme assez tranquillement, & comme le grand Duc avoit receu ses Ambassadeurs d'une maniere tres-particuliere, & telle que jamais aucuns Ministres n'avoient eu de si grands honneurs, le Roy voulut encherir sur la generosité du Grand Duc, en traittant les siens avec encore plus de magnificence dans leur entrée,

trée, qui fut la plus ſuperbe qu'on euſt encore veuë : on leur rendit de ſi grands honneurs, que l'Ambaſſadeur du Kam des Tartares en parut furieuſement mortifié. Mais le jour de leur audience, on ſurpaſſe encore tout ce qu'on avoit fait ; & à l'iſſuë ayant diné à la table du Roy, il but pluſieurs fois à la ſanté de leur maiſtre, & leur fit des preſens beaucoup plus riches que ceux qu'il en avoit receus.

Les Nonces aprés pluſieurs conteſtations ayant nommé le Marêchal de la Diette, firent à leur ordinaire paroiſtre leurs mauvaiſes intentions en voulant obliger le Roy d'ordonner aux Ambaſſadeurs des Princes étrangers de ſortir de la Ville pendant la Diette, & de declarer en public qu'il n'avoit aucun deſſein de quitter le gouvernement, ayant encore la penſée que ces Miniſtres pourroient remettre ſur le tapis le choix d'un Succeſſeur à la Couronne.

Le

Le Roy & les Senateurs qui voyoient beaucoup mieux que les Nonces la conſequence de ce procedé entierement contre le droit des gens, employerent toute leur prudence pendant trois jours pour éluder cette propoſition, mais bien loin que la ſolidité de leurs raiſons les fit revenir, ils s'emporterent extremement contre les Senateurs, & il leur échapa meſme quelques paroles outrageuſes: de ſorte qu'aprés un bruit extraordinaire la Diette ſe rompit ſans avoir rien determiné.

L'un des Nonces s'eſtant adreſſé au Roy, en attribua la cauſe aux Senateurs, dont il continua de parler avec tant d'aigreur, que ceux de ſa chambre en furent ſcandaliſez: & neanmoins ce Prince avec ſa moderation ordinaire répondit ſeulement qu'il reconnoiſſoit bien qu'ils eſtoient ennuyez de ſon gouvernement, mais qu'il n'eſtoit pas moins rebuté de leur conduite, cependant

ſur

sur les instances de la Republique le Roy permit que l'on tint de petites Diettes dans les Provinces, pour travailler seulement à satisfaire les troupes, afin de les obliger d'aller dans l'Ukraine.

Quelques jours aprés le Roy s'en alla à Biala en Lithuanie, pour tenir sur les Fons le fils du Prince Michel Razewil Palatin de Wilna, & aprés que cette ceremonie fut achevée, il prit le chemin de Grodno, où il fonda un hermitage de Religieux de Camaldogli, ce Prince donnant de plus en plus des marques de sa pieté.

Le grand Marêchal Sobieski s'estant trouvé à ce bapteſme, le Roy remit à sa prudence la convocation de l'arriereban avec toute authorité. Mais l'ayant suplié de luy dire si le bruit qui couroit de son abdication estoit veritable, il ne luy répondit qu'en termes generaux, & qu'il en seroit éclaircy à son retour à Varsovie. Cependant la Noblesse monta

à che-

à cheval pour s'oppoſer aux Coſaques rebelles & aux Tartares. Les Generaux des Armées de Pologne & de Lithuanie aſſemblerent auſſi leurs troupes pour les joindre à celles des Moſcovites afin d'agir conjointement.

Le Roy ayant convoqué une aſſemblée de tous les Senateurs, il s'y rendit aprés qu'elle fut commencée, & ayant en peu de mots fait connoiſtre le deſſein qu'il avoit de quitter la Couronne, il mit un papier entre les mains du Vice-Chancelier qui contenoit à peu prés les raiſons que nous avons dites. En ſuite de la lecture qui en fut faite l'Archevêque de Gneſne ſe jetta aux pieds du Roy, & le ſuplia avec des larmes de ne les point abandonner. Mais quoy que tous les autres fiſſent la meſme choſe, ny leurs pleurs ny leurs raiſons ne le purent faire changer, & il leur accorda ſeulement la permiſſion de s'aſſembler le lendemain pour déliberer

berer ſur la réponſe qu'ils devoient faire, de ſorte qu'ils ſe retirerent avec le dernier deplaiſir de ſe voir reduits à perdre un Prince qui leur témoignoit tant de bontez, & qu'ils aimoient avec tant de tendreſſe.

S'eſtant donc aſſemblez chez ce Primat, ils conclurent qu'ils ne pouvoient accepter la declaration du Roy, & que luy-meſme ne la pouvoit faire que dans l'aſſemblée des Etats, & leur reſolution fut d'aller derechef eſſayer par leurs prieres & par leurs ſoûmiſſions de l'engager à changer la ſienne, & à demeurer ſur le thrône.

Le Primat portant la parole fit un diſcours au Roy capable de faire une forte impreſſion ſur le cœur de tout autre Prince. Mais bien loin d'en eſtre touché, & qu'il en changeaſt de reſolution, il parut plus ferme que jamais dans ſon deſſein: ainſi les ayant aſſurez qu'il eſtoit ſatisfait du College des Senateurs autant qu'il

eſtoit

eſtoit mécontent de celuy des Nonces, il leur dit qu'il eſtoit d'avis qu'on fit en diligence une convocation generale où l'on pût recevoir ſon abdication, & en meſme tems proceder à l'election d'un Succeſſeur.

Mais les Senateurs qui faiſoient naiſtre exprés des difficultez n'en voulurent pas demeurer d'accord, diſant qu'il falloit qu'il y euſt une Diette pour l'abdication, & une convocation generale pour l'Election.

Le lendemain tous les principaux de Varſovie, & meſme les Dames allerent en foule le ſuplier de vouloir demeurer ſur le thrône pour le bien de ſes Etats, & comme ils n'en purent pas obtenir davantage, ils eurent recours aux larmes, qui eſt le langage le plus fort & le plus touchant. Mais quoy qu'il ne pût s'empeſcher auſſi de repandre des pleurs, & qu'on euſt ordonné des prieres publiques pour demander à Dieu qu'il luy donnaſt d'autres ſentimens, il perſevera toû-

toûjours dans ſa reſolution, & pour mieux témoigner qu'il n'avoit pas deſſein de la changer, il en fit informer tous les Ambaſſadeurs, & commença meſme de diſpoſer de ſes meubles en faveur de ſes Officiers.

Cependant le Primat du Royaume envoya des courriers avertir les Palatinats de ce qui ſe paſſoit. Et ayant encore inutilement fait pluſieurs inſtances au Roy pour l'obliger à demeurer avec eux, enfin il convoqua une Diette generale pour le vingt-ſeptiéme Aouſt, afin d'y recevoir ſon abdication.

Une nouvelle ſi ſurprenante produiſit de differens effets ſur les eſprits: car ceux qui avoient le plus contribué à obliger le Roy de quitter le Gouvernement, firent de nouveaux efforts pour l'en diſſuader, ſur tout depuis que le grand Duc eut offert ſept millions pour faire élire ſon fils aîné, & meſme la reſtitution de Smolensko & d'autres avantages, qui eſtoient favo-

favorablement écoutez par ceux du grand Duché de Lithuanie. Il y eut d'autres Palatinats qui s'adreſſerent au Primat pour l'expedition de leurs affaires, quoy que le Roy n'euſt point encore abdiqué, & enfin la Nobleſſe parut ſi diviſée que l'on apprehenda quelque grande revolution; une partie paroiſſant fort échauffée pour le Prince de Moſcovie, & l'autre pour le Duc de Newbourg.

Celle de Cracovie de ſon authorité congedia deux cens Haïduques qui y eſtoient en garniſon, & dans la grande Pologne on en uſa de meſme, bien que le Primat le leur eût deffendu, parce que cela choquoit l'authorité du Roy, & le reſpect qu'on lui devoit.

Le Pape ayant eſté informé du deſſein du Roy, il lui écrivit en des termes fort touchans pour l'obliger à ne quitter point la Couronne. Mais ny la priere de ſa Sainteté, ny celle de beaucoup d'autres Princes, ne l'ayant pû

pû faire changer, il fut enfin reſolu dans les petites Diettes que l'on accepteroit ſon abdication, & qu'il s'eloigneroit de cinquante lieuës du lieu où ſe feroit l'élection.

L'ouverture de la Diette generale s'eſtant faite avec les ceremonies accoûtumées, aprés que les Nonces eurent baiſé la main du Roy, leur Marêchal le ſuplia de declarer nettement ſa volonté.

Le jour ſuivant il leur dit qu'il eſtoit dans le deſſein de faire ſon abdication, & de les laiſſer en liberté d'élire un Prince tel qu'ils le jugeroient à propos, & que cependant il demandoit qu'on luy laiſſaſt l'Oeconomat de Mariembourg dans la Pruſſe, & de Grodna dans la Lithuanie, avec deux cens mille livres de penſion, & les Doüannes de Pologne & de Lithuanie.

Les Nonces furent fort ſurpris de ces demandes, qu'ils jugerent exceſſives & faites ſeulement pour reculer

l'abdication, afin de donner le tems aux pretendans à la Couronne de faire leurs brigues. Si bien qu'ayant eu plusieurs contestations entr'eux, ils ne pûrent y répondre que le deuxiéme Septembre. Leur Marêchal fit un tres-beau discours au Roy au nom de toute la Republique, pour l'obliger à ne les point abandonner, il conjura les Senateurs de joindre leurs prieres à celles des Nonces: & l'Archevêque de Gnesne portant la parole pour eux, fit une harangue en des termes si tendres, qu'aucun de la compagnie ne put s'empescher de verser des larmes, sur tout lors que se jettant aux pieds du Roy, il essaya autant par ses pleurs que par ses paroles à luy persuader de demeurer avec eux le reste de ses jours.

Mais les cris & les prieres de tous ceux de l'assemblée ayant seulement attendry le cœur du Roy, qui mêla ses larmes avec les leurs, sans vouloir changer de resolution. Les Nonces retour-

retournerent dans leur chambre encore plus embarrassez qu'auparavant: quelques-uns voulant que le Primat publiast le trône vaquant, & les autres soûtenant qu'il ne le pouvoit faire qu'aprés que le Roy les auroit tous dechargez du serment de fidelité.

Il se passa ainsi plus d'une semaine en des contestations inutiles qui troublerent également les Senateurs & les Nonces. Ces derniers offrirent trois cens mille livres au Roy, & peu aprés ils les reduisirent à la moitié: mais ceux de Lithuanie ayant refusé d'en payer leur part, soûtenant que le Roy ne pouvoit abdiquer aprés avoir juré à son couronnement de mourir sur le trône. Enfin toutes ces longueurs ayant porté les choses à quelques jours prés du terme de la Diette, le Roy avoit toûjours procuré avec beaucoup de passion le repos de ses sujets, ne voulut pas qu'ils le perdissent pour ses interests. Il se relacha à cette somme de cent cinquan-

te mille livres par an, il promit de faire rendre les meubles & les pierreries de la Couronne qui avoient esté engagées à la Reine pour six-vingts mille florins, à condition qu'ils lui seroient payez; & ces favorables demandes ayant este accordées, on resolut que l'abdication se feroit le lendemain.

Le Roy accompagné de toute la Noblesse s'estant donc rendu en la salle du Senat, il y fit lire sa declaration par le grand Refferendaire du Royaume, & le Marêchal des Nonces ayant leu celle de la Republique portant assurance qu'on luy payeroit les sommes dont l'on estoit convenu, aprés qu'elles furent signées le Roy fit une harangue aux Etats, laquelle j'ay traduite ainsi que vous l'allez voir.

Voicy enfin le moment auquel vostre Roy & vostre pere consommant l'amour que ceux de sa maison ont toûjours euë depuis plus de deux cens ans pour cette Republique, &

se

ſe trouvant abattu ſous le poids de l'âge & des continuelles affaires, doit remettre entre vos mains la Couronne, la choſe la plus precieuſe qui ſoit parmi les hommes. Voicy le tems, dis-je, des funerailles de ma gloire, & qu'eſtant mort au ſiecle, je choiſis pour le Globe Royal un petit coin de terre dans l'aimable ſein de la Republique, entre les cendres de mes predeceſſeurs, afin qu'on puiſſe lire dans vos Annales que celuy que vous avez veu le premier dans vos Armées, & le dernier dans la retraite, a eſté auſſi le premier qui ſe privant volontairement des grandeurs humaines vous a remis la puiſſance Royale par un motif de la plus tendre affection envers ſa patrie.

Voſtre amour & les libres ſuffrages de ceux qui aſſiſterent à mon élection m'éleverent à ce haut degré de Majeſté, & mon amour reciproque veut que je m'en depoüille ainſi pour m'acquitter envers vous.

Mes anceſtres qui ont eſté vos Roys en quittant le Diadême, le laiſſoient ou à leurs freres, ou à quelqu'un de leur ſang, mais j'ay voulu par un témoignage de mon affection rendre à la République ce que j'en avois receu, & trop contant de la ſimple qualité de ſon Pere & de ſon Citoyen, laiſſer les titres pompeux d'Empereur & de Roy à un autre plus capable de la ſervir. Afin que vous ſoyez heureux en ce choix, je demanderay à Dieu dans ma ſolitude les lumieres dont vous aurez beſoin en cette occaſion: & maintenant je vous rends toutes les graces qui me ſont poſſibles de l'amour que vous m'avez témoigné, des bons offices que j'ay receus de vous, des conſeils que vous m'avez donnez, & de la proviſion que vous m'avez ſi librement accordée. Au reſte s'il eſt arrivé ou par des raiſons d'état, ou par une diſpoſition du Ciel, que je n'aye pû plaire à quelques-uns, je les prie de me le pardonner:

ner ; & je prens congé de vous avec toute la tendresse imaginable, souhaittant que vous m'ayez toûjours en vostre memoire.

C'est dans ces sentimens que je vous donne à tous la benediction paternelle, en vous assurant que si je suis éloigné par le corps de ma tres-chere patrie, je luy seray toûjours étroittement uny par l'esprit ; & d'ailleurs que je ne puis penser qu'avec une extréme joye que ce corps doit trouver son repos dans son sein, lors qu'il sera sur le point de se reduire en cendres : je vous en dirois davantage, mais j'en suis empêché par le deffaut de ma memoire, & par la tendresse de mon cœur, qui ne me permet plus de vous parler que par mes larmes.

Toute l'assemblée n'ayant pû s'empescher de reprendre des pleurs & de pousser mille soûpirs qui marquoient & leur douleur & leur tendresse, à la fin l'Archevêque de Gnesne prit la parole au nom du Senat, & fit aussi

cette harangue au Roy.

C'eſt une merveille auſſi ſurprenante pour tout le monde qu'elle eſt affligeante pour nous, de voir, SIRE, Voſtre Majeſté dépoſer la Couronne avec tant d'empreſſement qu'elle eſt recherchée & pourſuivie par les autres qui la regardent comme le Souverain bien. Qui pourroit conſiderer ſans un extréme étonnement, & meſme ſans en eſtre tendrement touché, cette action de V. M. qui ſurpaſſe toute la force de la vertu la plus heroïque; elle abandonne avec la derniere tranquilité ce qui a toûjours eſté le ſujet de tant de travaux, & pour lequel les ambitieux ont combattu dés le commencement des ſiecles, & combattent encor dans le noſtre avec tant de chaleur. Elle quitte ce que jamais perſonne n'a pû voir entre les mains d'un autre ſans jalouſie, & meſme un trône que ſes anceſtres ont poſſedé plus de deux cens ans avec une gloire qui ne ſçauroit perir parmi

les

les hommes ; mais le diray-je aussi, elle abandonne avec cette constance sa propre patrie, laquelle ayant eu le soin de l'élever dés sa tendre jeunesse, l'a mise sur le trône de ses peres, & que les Princes ses freres ont possedé.

Elle prend congé du Senat qu'elle a comblé de biensfaits, car je ne remarque icy aucun qui ne soit sa creature, & qui n'en ait receu des graces & des honneurs. Enfin elle dit adieu à la Noblesse, en laquelle consiste la plus grande force du Prince & du Royaume, en laquelle jusqu'à present on a veu le fondement du salut de l'Etat, & de nostre inviolable liberté, & qui enfin peut compter un nombre presque infiny de victoires remportées par ses armes, lors que Vostre Majesté a triomphé de ses Ennemis, qui l'estoient de toute la Nation. C'est en ce lieu que je pourrois avec justice representer vos incomparables travaux pour le bien de la patrie, pendant les vingt années du

Gouvernement de Voſtre Majeſté, avec une douceur paternelle qui ne merite pas moins d'éloges; mais la triſteſſe qui s'empare de mon cœur, m'arreſte au plus bel endroit de mon diſcours, & m'empeſche de m'étendre ſur une ſi digne matiere, de ſorte que je ſuis contraint de remettre à la memoire d'un chacun, les faveurs & les graces que nous devons à Voſtre Majeſté, & que nous chercherons inceſſamment de meriter par nos juſtes reſſentimens. Ainſi je la ſuplie tres-humblement de vouloir par ſa bonté naturelle excuſer le deffaut de ma langue & la ſterilité de mes penſées, comme un effet de la douleur que je ſens avec toute l'aſſemblée de la perte que nous faiſons du meilleur Prince du monde. J'ajoûte à cette priere celle de vouloir par cette meſme bonté nous pardonner toutes les choſes dans leſquelles nous pourrions l'avoir offenſée contre noſtre intention, & qu'encore qu'elle ne deſire

plus

plus continuer ſon Empire ſur nous ainſi qu'un Seigneur ſur ſes ſujets, il lui plaiſe neanmoins nous conſerver cette affection paternelle qu'elle nous a toûjours temoignée : l'aſſurant auſſi de noſtre part que nous demeurerons inviolablement attachez à elle par un amour filiale, & par une reſpectueuſe obeïſſance.

Il eſt aiſé de s'imaginer ſi un diſcours ſi touchant laiſſa l'aſſemblée ſans émotion, il n'y eut perſonne qui ne donnaſt de nouvelles marques de ſa triſteſſe, & le Marêchal des Nonces eut aſſez de peine d'eſtre écouté pour remercier auſſi le Roy au nom de la Republique de toutes ſes bontez, & pour lui demander pardon de ce qu'ils avoient pû faire qui lui euſt deplû.

Aprés qu'il eut achevé, le Vice-Chancelier de la Couronne les remercia pareillement, puis le Primat à la teſte du Senat ſe jettant aux pieds du Roy, ils prirent tous congé de

luy, & enſuite le grand General marchant devant ſa Majeſté, il la conduiſit dans ſa chambre accompagné de toute la Nobleſſe.

Quelque tems aprés le Roy ſe retira dans une maiſon particuliere, où ſa cour fut toûjours auſſi groſſe qu'elle eſtoit avant ſon abdication. Mais voulant s'accoûtumer à la ſolitude, & laiſſer agir le Senat en liberté, il s'en alla à Nieporent prendre le divertiſſement de la chaſſe. Cependant le Primat ayant publié l'interregne, il prit le Gouvernement des affaires. On ordonna aux Miniſtres des Princes étrangers de ſortir du Royaume juſques aprés l'Election. Ceux de Suede & de Brandebourg s'en plaignirent, mais enfin ils ſe retirerent en Sileſie, on tint pluſieurs Conſeils pour regler les conditions de l'élection, & l'on en fit la convocation pour le mois de Novembre.

Comme le Grand Duc de Moſcovie eſtoit le plus conſiderable de tous

les

les pretendans, & celuy qui pouvoit auſſi le plus broüiller les affaires durant l'interregne ; la Republique voulant le menager, elle luy envoya le Grand Chambellan de la Couronne pour l'informer de ce qui s'eſtoit paſſé en l'abdication.

Ce Prince le receut d'une maniere tres-favorable, & aprés ſon audience il le fit conduire avec beaucoup de ceremonie dans un ſuperbe Palais, où il fut traité avec toute la magnificence poſſible. Et comme il luy avoit rendu deux lettres, l'une de la Republique, & l'autre du Primat, il en rapporta auſſi deux tres-civiles & tres-obligeantes.

Le tems de la convocation eſtant arrivé, elle commença avec beaucoup de conteſtations. Les uns voulant que l'élection ſe fit durant l'Hyver, & de ce nombre eſtoient le Evêques, & les autres eſtoient d'un autre ſentiment, parce que la petite Nobleſſe n'auroit pas le moyen de

ſubſiſter en cette ſaiſon, toutes choſes eſtant beaucoup plus cheres qu'en un autre.

Mais enfin il fut reſolu qu'elle ſe feroit le deuxiéme de May dans la plaine de Varſovie du coſté du Fauxbourg de Leſno. On parla en ſuitte contre ceux qui faiſoient des brigues pour parvenir à la Couronne; & aprés que l'on eut long-tems conteſté ſur les excluſions, on demeura d'accord qu'aucun Prince ne ſeroit exclus, & que chacun auroit la liberté de nommer celuy qu'il jugeroit le plus digne de l'authorité ſouveraine.

L'Aſſemblée s'eſtant ſeparée aprés avoir preſté ſerment qu'ils ne receveroient aucuns preſens pour donner leurs voix, les Nonces s'en retournerent dans leurs Palatinats, ayant proteſté contre ce ſerment qui ne leur eſtoit pas agreable. Les Senateurs tinrent diverſes aſſemblées pour le retour des Ambaſſadeurs, mais on y reſolut ſeulement qu'ils ne ſe preſen-

ſenteroient que quinze jours avant la Diette, & qu'ils n'auroient auſſi audience que quinze jours avant l'élection. Ils donnerent audience à l'Ambaſſadeur du Kam & à celuy des Coſaques, qui pretendoient avoir voix deliberative à l'élection, & leur répondirent avec beaucoup de douceur de peur de les irriter, aprés quoy ils ſe retirerent à la campagne.

Cependant on fit courir pluſieurs écrits touchant les qualitez qu'on demandoit au Prince qui devoit eſtre élu, ſçavoir qu'il fût Catholique & ſans aucune tache d'hereſie, qu'il ne fût point couronné, qu'il n'y eût rien de ſa part, ou de ſes amis & parens qui pût faire apprehender pour la liberté du païs, que ce fut une perſonne que l'Etat deſiraſt, & non pas qui vouluſt l'Etat, qu'il fût liberal, courageux, juſte & de diſpoſition à s'accommoder aux mœurs de la Nation, qu'il n'euſt aucune inimitié avec quelque Prince voiſin, qui ne fût ny

trop

trop vieux, ny trop jeune, & qui enfin fut assez riche pour remettre les affaires de la Couronne sur un meilleur pied.

Le Roy revint à Varsovie pour la feste de saint Casimir son Patron, il traitta magnifiquement tous les Senateurs & toutes les Dames qui se trouverent dans la Ville. Il fut aussi regalé par le Comte Morstein grand Tresorier du Royaume, qui luy donna le divertissement de la Comedie Françoise, aprés quoy il s'en retourna en sa maison de plaisance. L'Archevêque de Gnesne envoya des passeports à tous les Ambassadeurs pour rentrer dans le Royaume, & en mesme tems il donna avis à tous les Palatinats que ceux de Lithuanie ne se vouloient pas trouver à l'Election en arriereban, tant à cause de leur éloignement que de la grande dépense qui les obligeroit de n'y venir qu'en petit nombre. De sorte que si les autres Palatinats y vouloient aller à

che-

cheval, ils proteſtoient de ſe retirer & de faire chez eux une élection particuliere. Il fit aſſiner des logemens pour les Ambaſſadeurs aux environs de Varſovie; l'Evéque de Beſiers eut le ſien à Bialalinka, petite maiſon de chaſſe du Roy. Celuy du Duc de Newbourg eut celle de Falenta. Le Prince de Leixin Ambaſſadeur du Duc de Lorraine en eut une autre proche la Ville, & on donna à chacun de ces Miniſtres deux Gentilshommes pour les empécher d'avoir aucune communication entr'eux. Et comme le Roy eſtoit obligé de s'éloigner de quarante lieuës pendant l'élection, ſix jours avant que l'ouverture de la Diette ſe fit, il partit pour aller à Zicwkecz ſur les frontieres de Sileſie; toute la Nobleſſe & toutes les Dames en témoignerent beaucoup de douleur.

Le lendemain le Prince Michel Razewil fit ſon entrée avec deux cens Gentilshommes & ſeize cens Soldats. Le jour d'aprés les Sieurs Pactz, l'un Chancelier & l'autre General de Lithuanie firent la leur avec une ſuite encore plus nombreuſe, & tous les autres Seigneurs s'y rendirent avec de ſi grands équipages qu'on n'en avoit jamais veus de pareils; l'ouverture de la Diette s'eſtant faite, le Sieur Potoski en fut élu le Marêchal: le Marêchal Sobieski fit auſſi ſon entrée accompagné des principaux de la Nobleſſe qui eſtoient allez au devant de lui;

lui, il avoit une ſuite fort leſte & fort nombreuſe compoſée de Gentils hommes, & d'une compagnie de Janiſſaires comme ceux du Grand Seigneur, & qui en effet eſtoient Mahometans. Il fut ainſi conduit au Kolo, qui eſtoit le camp où ſe tenoit l'aſſemblée, où l'on parla du renouvellement du ſerment ordonné en la convocation & du renvoy des ſoldats que les Seigneurs avoient amenez qui ruinoient la Province. Les jours ſuivans l'on nomma des Juges criminels, ſçavoir quatre de la grande Pologne, autant de la petite, & pareil nombre de Lithuanie, qui preſterent tous le ſerment, de meſme que le Grand Marêchal, lequel preſide en leurs ſeances. Les Senateurs deputerent auſſi trois de leurs membres pour aſſiſter aux affaires criminelles, & enſuite on demanda que les Ambaſſadeurs fuſſent receus pour leurs audiences dans la ſale du Senat; mais il ne fut rien reſolu ſur cela; & enfin toutes les brigues ſe trouverent reduites à deux, l'une pour le Duc de Newbourg, & l'autre pour le Prince de Lorraine.

Comme dans ces grandes aſſemblées il eſt impoſſible qu'il ne ſe paſſe beaucoup de deſordres, quelques ſoins qu'on prenne pour les empeſcher. Il y eut pluſieurs perſonnes aſſaſſinées, ſi bien qu'il fut reſolu que le Grand Marêchal pourvoiroit à la ſûreté publique, on caſſa le decret contre

le

le deffunt Sieur Lubomirski, quoy que le Vice-Instigateur s'y opposast.

On nomma des deputez pour regler les exorbitances, lesquels devoient s'assembler depuis six heures du matin jusques à midy pour faire leur rapport au Senat, & au Kolo. Enfin aprés avoir passé plusieurs jours en des contestations particulieres, on resolut de donner audience aux Ambassadeurs. Le Nonce du Pape fut le premier à qui on la donna, & ayant passé au milieu de huit mille hommes qui estoient en haye depuis la Ville jusqu'au Kolo, il fut receu à l'entrée par le Grand Marêchal, accompagné de deux Evéques, de deux Senateurs, & du Marêchal de la Diette, qui le conduisirent à la chaise qu'on luy avoit preparée à costé du Primat, il lui presenta deux lettres, dont l'une fut leuë par le Referendaire du Royaume, & l'autre par le Marêchal de la Diette. Il fit ensuite sa harangue en Latin, où il recommanda particulierement l'élection d'un Prince Catholique Romain; le Primat luy répondit en la mesme langue, & il fut reconduit dans le mesme ordre qu'il estoit venu.

L'Ambassadeur de l'Empereur eut aussi son audience le lendemain, dans laquelle il recommanda le Duc de Newbourg. Celui de l'Electeur de Brandebourg l'eut en suitte, & le jour suivant l'Ambassadeur du Duc de Newbourg dans celle qu'il eut, offrit

offrit de ſa part de fonder un College en Allemagne pour inſtruire la jeuneſſe Polonoiſe, de r'établir la bonne monnoye, de faire conſtruire trois fortereſſes ſur les frontieres de Pologne, d'entretenir cinq mille hommes à ſes dépens, & de fournir deux millions pour payer l'Armée; le Primat au nom du Senat, & le Marêchal de la Diette luy répondirent qu'ils le favoriſeroient en tout ce qu'ils pourroient, pourveu que tout le corps y conſentiſt.

L'Ambaſſadeur du Kam des Tartares ayant demandé audience l'on ne put la luy reffuſer, ſi bien qu'aprés qu'il fut ſorty du Kolo, celuy du Prince de Lorraine y arriva avec un tres-beau Cortege, & l'Abbé Riquet ayant pris la parole, il le recommanda au nom du Duc ſon oncle. Il repreſenta qu'il n'avoit que vingt ſept ans, qu'il eſtoit vigoureux, qu'il eſtoit ſobre, qu'il eſtoit vigilant, qu'il eſtoit prudent, qu'il ſçavoit ſept langues, qu'il aimoit la guerre, dont il ſuportoit facilement les fatigues, qu'il n'eſtoit chargé d'aucunes debtes, qu'il ſe donneroit entierement à la Republique, qu'il ne ſe marieroit que de ſon conſentement, qu'il fonderoit un College à Pont-à-Mouſſon, pour l'education de cent Gentils-hommes Polonois, & qu'il eſtoit preſt de ſe battre contre ſes concurrens. Que le Duc de Lorraine offroit pour payer l'Armée de donner pendant dix

années cinq cens mille livres par an, & enfin qu'il entretiendroit quatre mille fantaſſins à ſes dépens. Mais quoy que tout cela paruſt fort avantageux, on luy fit la meſme réponſe qu'aux autres.

Cependant toute la Nobleſſe s'eſtant partagée en faveur de ces deux Princes, les choſes ſe paſſerent avec tant d'aigreur que plus de quarante mille Gentils-hommes ayant entouré le Kolo, l'Ambaſſadeur de Suede ne pût achever ſa harangue, & l'Aſſemblée ſe retira avec la derniere confuſion; mais les jours ſuivans les troubles recommençans d'une maniere qu'on eſtoit ſur le point d'en venir aux mains, le Sieur Opalinski Palatin de Kalitz, s'eſtant avancé, il fit un diſcours aux deux partis, dans lequel leur ayant fait connoiſtre qu'ils eſtoient bien aveuglez de vouloir s'égorger pour deux Princes qu'ils ne connoiſſoient point, & qui peut-eſtre les maltraitteroient auſſi-toſt qu'ils les auroient élevez: qu'ils devoient bien plutoſt élire un Roy de leur Nation, & que le Prince Michel Wieſnowiski eſtoit capable de les commander, Ces paroles les firent changer ſi promptement, & avec tant d'effet, qu'en moins de deux heures ce Prince fut élu; & incontinant aprés on le mena à l'Egliſe pour rendre grace de ſon élection. Mais quoy que cette nomination n'euſt pas eſté faite dans les formes, le Grand Maréchal

qui

qui s'estoit retiré du Senat fut contraint de l'approuver aussi-bien que le Primat, l'un & l'autre apprehendant d'estre mal-traittez par la Noblesse, qui avoit tué un Castelan & quelques autres qui s'y estoient opposez.

Le lendemain le Roy qui avoit esté conduit an château donna audience au Nonce du Pape & aux Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy de Suede; & sur les neuf heures du matin il assista au *Te Deum*, en l'Eglise saint Jean, où le Primat ne se trouva pas non plus que le Grand Marêchal; l'aprés-dinée il monta à cheval pour visiter l'Arriereban qui l'attendoit en bataille: & aprés avoir remercié tous les Palatins, & les Castelans qui estoient à la teste de leurs Palatinats, il fut salué par des acclamations & des decharges de pistolet, aprés quoy il les congedia.

Il écrivit au Roy Casimir en des termes si obligeans & si pleins de reconnoissance des graces qu'il avoit receuës de lui & de la Reine deffunte, que ce Prince lui en témoigna une satisfaction particuliere; il se retira en suitte à Breslaw en Silesie, où il fut receu par ordre de l'Empereur avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaitter, ayant ordonné à tous les Gouverneurs des places où il voudroit passer de luy faire le mesme traittement.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que la France

ce a ſervy de retraite aux Princes dépoüillez; il y a pluſieurs ſiecles que ſes Roys en ont vû d'autres à leur Cour, auſquels par leur magnificence, & par leur honneſteté, ils ont fait oublier le malheur de leur changement. Mais comme elle eſt à preſent gouvernée par un Roy beaucoup plus grand par le merite de ſa perſonne, qu'il ne l'eſt par la grandeur & par la puiſſance de ſes Etats, il ne ſe contenta pas de rendre juſtice à la vertu de Caſimir, & de luy accorder une demeure dans ſon Royaume, il voulut encore la luy rendre agreable & utile, en luy faiſant preſent des plus conſiderables Abbaïes, dont le revenu ſurpaſſoit ſa penſion de Pologne. Et enfin cét Auguſte Monarque ayant appris qu'il eſtoit en chemin pour venir joüir de ſes faveurs, il envoya le Sieur de Ventelet l'un des Gentils-hommes ordinaires de ſa maiſon, pour luy faire rendre dans les lieux de ſon paſſage tous les honneurs qu'il meritoit, & qu'on ne rend qu'à ſa ſeule perſonne. Ainſi Caſimir y entra comme en triomphe, tous les peuples n'ayant rien oublié pour luy marquer & leur joye & leur reſpect. On luy fit à Mets une entrée des plus magnifiques, le Lieutenant de Roy à la teſte de la Nobleſſe, l'eſtant allé ſalüer ſur les limites du Païs Meſſin. On le receut de meſme dans toutes les autres Villes, mais quoy qu'il fut extraordinaire-

ment

ment ſatisfait de tous ces honneurs, ſa joye fut bien plus parfaite, lors qu'eſtant allé à ſaint Germain, il reconnut dans l'entretien honneſte & obligeant qu'il eut avec le Roy, que tout ce que l'on publioit dans les Païs étrangers de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de la vivacité de ſon eſprit, de ſa bonne mine, & enfin de toutes les grandes qualitez qui le rendent également admirable dans la Paix & dans la guerre, eſtoit infiniment au deſſous de ce que l'on en pouvoit dire.

Il fut auſſi fort content des honneurs que luy firent tous les Grands de la Cour, & l'on peut dire que dans tout le tems qu'il a demeuré en France, il n'a eu aucun ſujet de ſe plaindre d'avoir quitté ſa Couronne. La veneration que l'on a euë pour ſa perſonne ayant duré autant que ſa vie. Enfin aprés avoir donné des marques éclatantes de cette grande pieté qui luy avoit fait abandonner les grandeurs de la terre pour ne ſonger plus qu'à celles du Ciel, il eut la conſolation de mourir à Nevers qui avoit appartenu à la feu Reine ſa femme, & où eſtoit le tombeau de ſes anceſtres, regretté de tous ceux qui l'avoient connu, & particulierement des Officiers de ſa maiſon qui eſtoient inconſolables.

FIN.

BIBL. Z.N.IM. OSSOLINSKICH